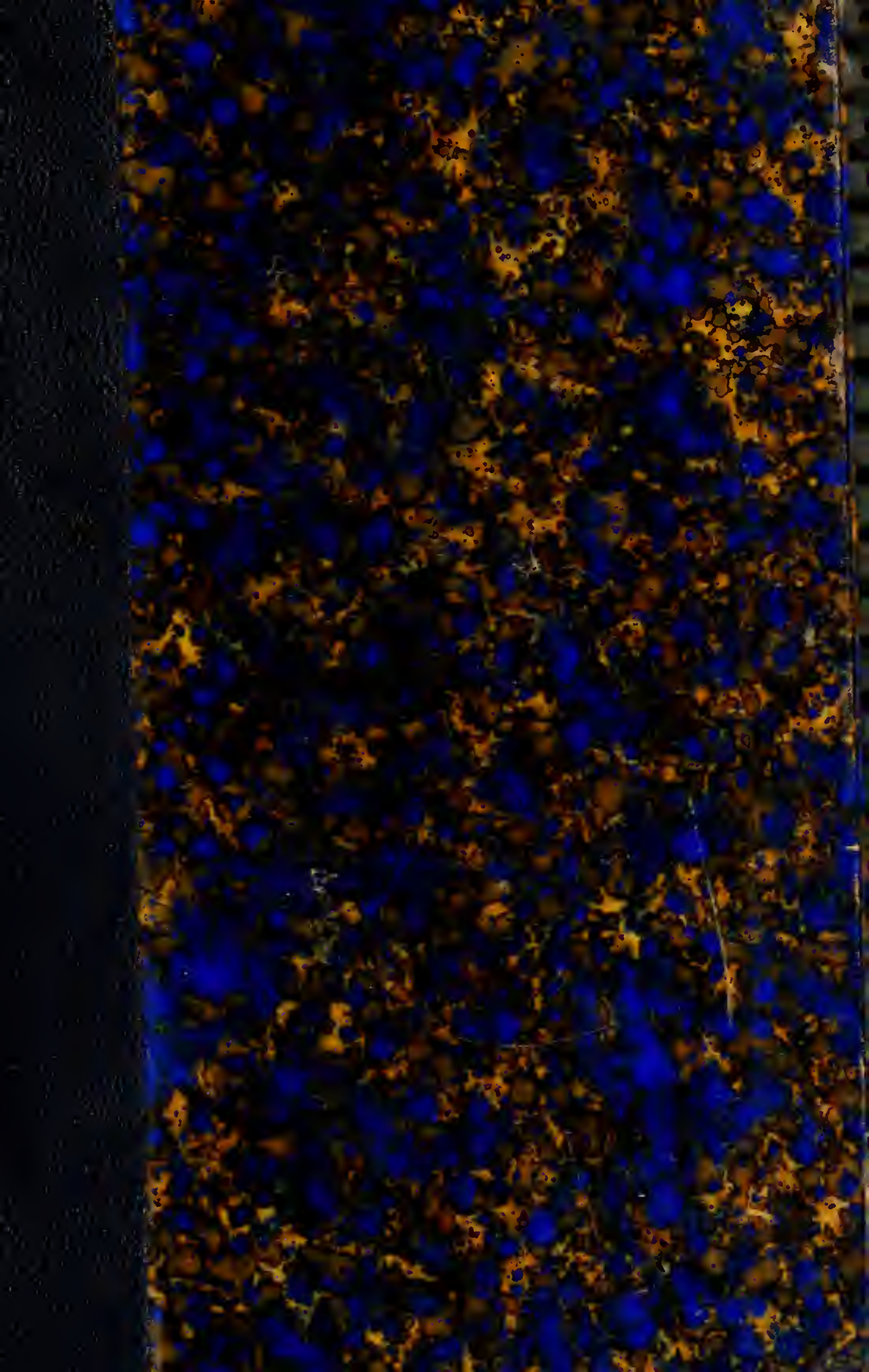
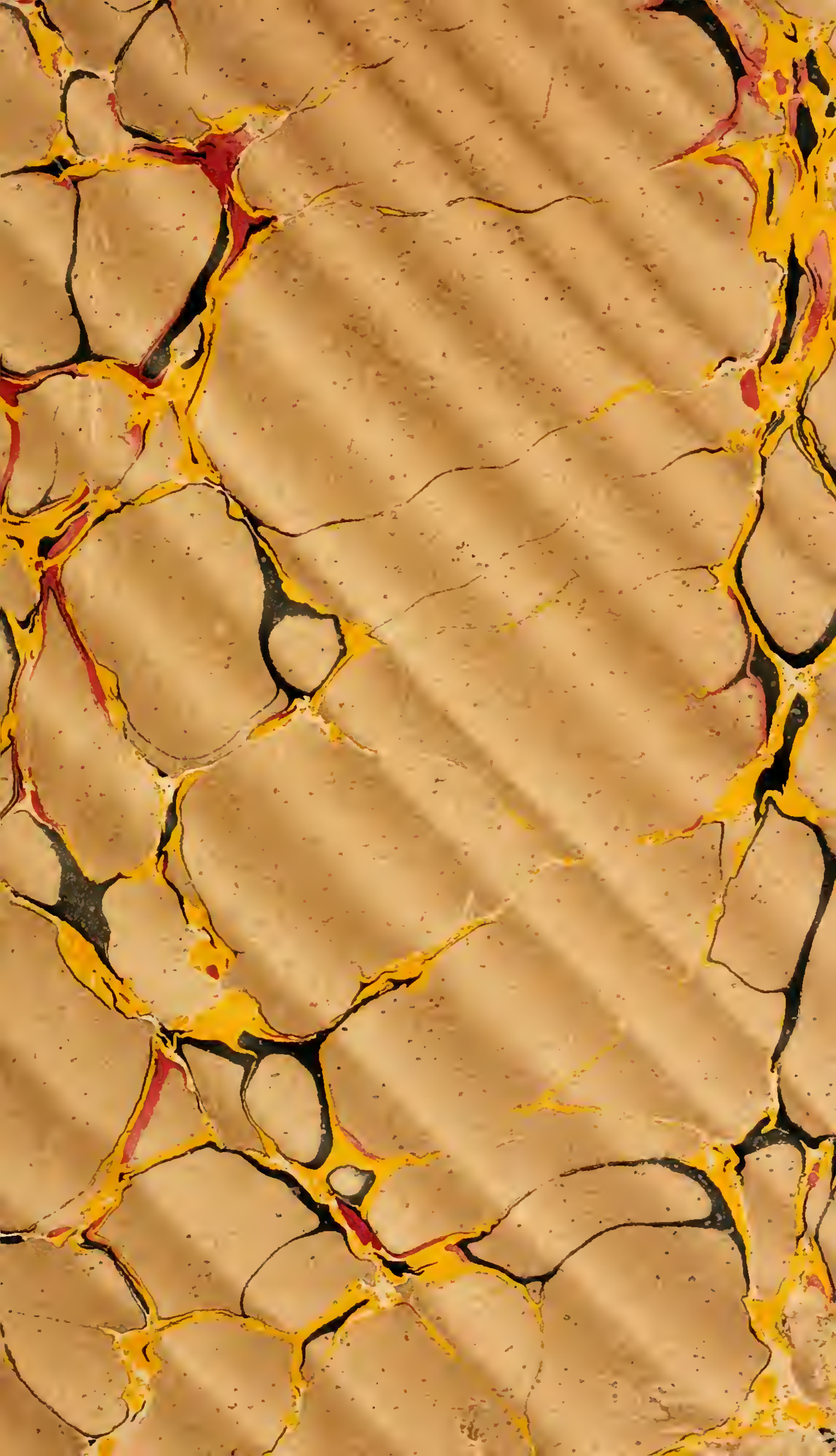






GAZETTE ANECDOTIQUE

ONZIÈME ANNÉE — TOME I

GAZETTE
ANECDOTIQUE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

PUBLIÉE PAR G. D'HEYLLI

Paraissant le 15 et le dernier jour de chaque mois

ONZIÈME ANNÉE — TOME I



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXVI

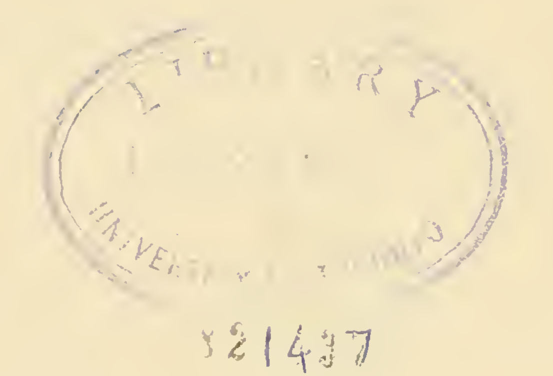




TABLE ALPHABÉTIQUE

ET ANALYTIQUE

DE LA *GAZETTE ANECDOTIQUE*

DE 1876 A 1885

NOTA. — *Nous avons supprimé les deux premiers chiffres des millésimes, et, pour éviter toute confusion, nous avons fait suivre d'un deux-points chaque millésime, réduit ainsi à ses deux derniers chiffres.*

Les chiffres romains indiquent les tomes, et nous ne les répétons pas tant que le tome déjà désigné ne change pas.

A

B

Soirées parisiennes. 358. — *Rêveries d'un promeneur solitaire.* 360. — *Mémoires de Lucien Bonaparte.* 376. — *Veillées poétiques.* 378. — II. *Le Sang des Dieux.* 16. — *Mémoires de Samson.* 117. — Clef du *Million.* 183.

83 : I. La nouvelle Revue de Mme de Rute. 19. — *Mémoires de Viel-Castel.* 28. — *Les Dernières Années de Molière.* 79. — *Dernières Années de Dumas père.* 147. — *Annales du théâtre.* 257. — *L'Impeccable Th. Gautier.* 261. — *Refrains des belles années.* 268. — *Figures d'hier et d'aujourd'hui.* 299. — *La Légende des siècles.* 379. — II. *Souvenirs sur Henri Heine.* 61. — *Mes Plagiats,* par Sardou. 66. — *La Recherche de la paternité,* par Dumas fils. 70. — *Souvenirs d'Aug. Barbier.* 117. — *Noris.* 129, 184. — *Kéraban le Têtu,* 132. — *John Bull et son île.* 145. — 3e vol. des *Mémoires de Viel-Castel.* 161. — *Mémoires d'un fusil.* 168. — *Les Curiosités de l'Opéra.* 271. — *Chronique des petits théâtres,* de Brazier. 319.

84 : I. *Les Conséquences d'une faute.* 57. — *Sarah Barnum* et sa clef. 90. — *Les Faux Louis XVII,* par La Sicotière et Chantelauze. 105. — *Les Allemands,* du P. Didon. 120. — *Manuel d'instruction laïque.* 173. — *Noblesse de contrebande.* 175. — *Le Tableau de Paris,* de Mercier. 179. — *L'Art du monologue,* par les Coquelin. 184. — *Le Livre abominable,* attribué à Molière. 194. — *La Comédienne.* 195. — *Paris disparu.* 204. — *Le Conseiller des fiancés.* 276. — *Les Blasphèmes.* 289. — Une nouvelle édition du *Dictionnaire de Nysten.* 292. — Etude sur *Tartuffe,* par Coquelin aîné. 304. — *Sapho,* de Daudet. 325. — *Les Patenôtres d'un surnuméraire,* de Delaroa. 328. — Ouvrage du colonel Tcheng-Ki-Tong sur les Chinois. 353. — Un livre sur lord et lady Byron. 375. — II. *Mémoires de Taglioni.* 8. — *Les Dîners artistiques et littéraires de Paris.* 13. — *Cinquante ans de vie littéraire,* de Mary Lafon. 19. — *Le Prince Zilah* et sa clef. 33. — *L'Œuvre dramatique de Berlioz.* 44. — *Mémoires de Viel-Castel.* 73. — *Madame la Députée.* 113. — *Les Emaux Bressans.* 120. — *Souvenirs de ma vie,* de Fanny Kemble. 150. — *L'Almanach des spectacles* (10e vol.). 155. — *Les Origines de la Révolution,* de Taine. 176. — *Les Voyageurs en France* (pendant la Révolution). 307. — *Les Filles de John Bull.* 309. — *Magdeleine de la Palud.* 320.

85 : I. *Germinal.* 51. — *Souvenirs d'un Préfet de police* (Andrieux). 116. — *Le Bibliophile.* 126. — *Biarritz-Grenade,* journal

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

gné. 306. — Kime. 332. — Mlle Hisson. 333. — Veyre, Ritschl. 334. — Chaix d'Est-Ange. 355. — Amiral de Tinan. 356.

77 : I. Comte de Villelume. 13. — Mlle Boisgontier. 14. — H. Monnier. 15. — Dutertre. 31. — Buloz. 45. — Sarah Félix. 48. — G. Barba. 49. — A. Bain, A. Sensier, comtesse de Sparre. 63. — E. Chapus. 64. — Gatayes. 83. — Dr Lelut, Chauvin, L. Dumont, Goudchaux, J. Renard. 95. — Fossey, Michel Alcan. 96. — Général Changarnier. 97. — Faber. 109. — Baron Zangiacomi. 110. — Tourniquet (Le père). 121. — Le Sourd, Dr Vernois, baron de Chartrouse, Blondlot, Dr de Kergaradec, Cibot, Fergusson, général de Maisonthou. 127. — Général Dalesme, A. Pichot. 128. — H. Nicolle. 145. — J. Autran. 146, 149. — Dr Caudmont, Hamilton, Granganage, Ch. Moreau, Christophe, Stramberg, 155. — Tripier, Dolbeau, Sandeau, Hervez de Chégoin, Ch. Jobey, Menessier-Nodier, Mme du Terrail, Lindo, Rosas, Friederich. 192. — Ch. Marchal. 212. — Sainte-Foy. 213. — Lise Noblet. 214. — Mme Le Fèvre-Deumier. 215. — G. Ganesco. 215. — Prince A. Bonaparte. 223. — Madou, J. Gal, Eug. Moreau, Bagehot, L. Belly, général Foy, H. Filliat, G. de Lochner. 224. — Jeanron. 239. — Vicomte Daru, Alex. Michel, F. Caballero, Dr Perry, Am. Pommier, 256. — Amiral Exelmans. 263. — Frison, Th. Sauvage. 287. — Dr Caventou, E. de Manne, général Forgeot. 288. — E. Picard. 303. — Mme Thénard. 304. — T. Delord. 306. — Mlle Bertin. 336. — Général Courtais. 370. — Edm. Adam, de Tocqueville. 383. — P. Lefranc. 384. — II. G. de Haklaender. 30. — Laferrière. 48. — Duc d'Albuféra, général Roguet. 52. — J. Delalain, 53. — Pilati. 77. — N. Martin. 96. — Laurent Jan. 112. — Laurent (de l'Ardèche). 116. — Prince Wasa. 117. — Reverchon. 121. — Williaumé, Calenge, Codrington, Vitrier, A. Feugère. 127. — Fr. Petit, Caen, E. Leygue, Daliphard, Dr Conneau, amiral Baudin. 128. — Thiers. 129. — F. de Marneffe. 154. — Brigham-Young. 155. — Amiral du Quilio, H. Romand, Monjauze. 160. — Canaris. 181. — Le Verrier. 210. — Simery. 212. — Ch. Deulin, Mlle Tietjens. 224. — Th. Barrière. 243. — Elwart, G. Mathieu. 245. — Tisserant. 246. — Lauzanne. 247. — Bourbeau. 249. — Reine Pomaré. 272. — A. Toffoli. 273. — Maréchal Wrangel. 274. — Mme Le Verrier, Luisa Sieffert, général Allard, Mie, G. Brion, J. Dur-

— Castellano. 133. — Marc-Bayeux, Mme Croizette mère, Mme Got mère, les peintres Leullier et Besson, Szarvady. 157. — Brindeau. 164. — F. Wey. 175. — L. Belley, G. Aron, Lytton Bulwer, Mme Autran, Le Pelletier de Saint-Remy, Talbert. 191. — Mme Paillard-Ducléré de Montalivet, Joé Muir, Bertall, Dormeuil père. 192. — A. de Caston. 202. — Le Play, H. Moutet, A. Pérignon, Maurice Borrel, Longfellow, H. Lehmann, colonel Lokhart. 223. — Barker, Gardoni, Quicherat, Bertauld, Mme de Balzac. 224. — Markowski. 243. — Commandant Talma. 248. — Mlle Loisset, Trinquet, Giffard, Darwin, Mme d'Haussonville. 256. — Comte de Champagny, Jenty, Emerson, général Marulaz, l'abbé Modelonde. 279. — Florent Dutertre, Guessard. 319. — Ch. Lefebvre, Claudon, Jean Wallon. 320. — Garibaldi. 321. — Decaisne. 348. — Biard. 363. — B.-H. Révoil, amiral Penhoat. 383. — Général de Cissey, Dr Galtier-Boissière. 384. — II. Marquis de Lawoestine. 28. — Jadin, Toupet des Vignes, Jouffroy. 29. — Delaage. 42. — Christiern Ostrowski. 44. — Général Ducrot. 107. — Gaillardet. 110. — Kugelmann. 181. — J. Noriac. 194. — Amiral Pothuau. 196. — Colonel Froidevaux. 197. — Clément de Ris, Bonnegrâce. 229. — Montbars. 231. — Général Ney. 232. — Caraguel. 308. — Luco. 309. — Louis Blanc. 321. — Lachaud. 323. — Mme Jaubert. 361.

83 : I. Gambetta. 1. — Général Chanzy. 7. — Clésinger. 8. — G. Doré. 35. — Mme Niboyet. 49. — Tronchet. 59, 278. — Dr Sedillot, général Lamotte-Rouge, Dr Lachenal. 89. — Mme Rigaud, Delessart, L.-N. Bescherelle. 90. — Wagner. 98. — Duchesse de Chaulnes. 101. — Louis Veuillot. 210. — Michel Masson. 238. — Surville, J. Sandeau. 239. — Jules Goupil. 269. — Manet. 270. — Mme Jaluzot-Figeac. 271. — Jules Amigues. 272. — Louis Viardot. 302. — Mme Drouet. 303. — H. Rivière. 322. — Abd-el-Kader. 323. — Ed. Laboulaye. 326. — Colonel Taillant. 327. — Gust. Aymard. 364. — II. Monrose. 33. — Pagans. 34. — Adrien Boïeldieu, Devienne. 35. — Alphonsine, Mgr Lamazou. 36. — Fr. Beslay. 37. — William. 41. — Le peintre Cot. 78. — Dr Parrot. 79. — Comte de Chambord. 105. — Defrémery, Louis Breton. 106. — Etienne Enault. 107. — Tourgueneff. 137. — Léon Halévy, Geoffroy. 138. — Paul Siraudin. 140. — Henri Conscience. 169. — Trouvé-Chauvel, Privat-Deschanel. 243. — Louis Auvray, Mar-

tial, Cloëz. 244. — Martin-Bernard. 255. — Dr Depaul. 256. — Sauvestre, Bréguet, cardinal de Bonnechose, général de Maud'huy. 280. — Germain Sarrut, Mayne Reid, A. Varin. 281. — Alfred Busquet. 314. — J. Heugel, Mmes Person et Rouvroy. 315. — A. Heine. 319. — F. Barrot, Perrey, Dr Homolle, comte de Lagrange, Mlle H. Damain. 320. — Chambolle, Badinguet, Ballard, Butin. 344. — Fr. Lenormant, A. Offenbach, David-Cerf, 345. — Laprade, H. Martin, Mario. 354. — Th. Lebreton, Darcier. 370.

84 : I. J. Gastebois. 1. — Yvon-Villarceau, Lesueur, Pons. 4. — Mme de Païva. 53. — Rouher. 65. — Gaultier de Rumilly, Fréd. Thomas. 68. — L. Leloir, A. Dumont, A. Bourgeois, Larochelle, Alph. Perrin, Franchomme, Amail, Outrebon. 69. — Boniface Demarest, R. Cortambert, de Béhague, de Mofras. 70. Chenery, H. Martin, Broët, Dumoncel, Duchemin, de Durfort de Civrac, Datas, général Borel, A. Bonheur. 122. — Généraux Schramm et de Wimpfen, B. Ulmann. 123. — Janvier de La Motte. 129. — André Thomas, Paul Denormandie. 155. — Mignet. 171. — Trollope. 172. — Pagès-Duport, A. Dupeuty, Comte d'Arlincourt, Renaud de Vilbac, Ad. Aze. 184. — Eug. Adam, H. Maindron, Lebey. 185. — Dr Saphira, 206. — Ferd. Moreau, H. Vrignault, P. Balze, général Guillon, Agniel, G. Randon, G. Richter. 215. — Geibel, Mme Daumesnil. 216. — Azémar. 238. — Baron Sers, Thorel, B. Clauzel, J.-B. Dumas. 239. — Haentjens. 240. — Ed. Dentu. 241. — Maréchale d'Albuféra. 242. — Reyneau, Ad. de Leuven. 243. — Mme A. Arnaud, P.-A. Houdin, Vervoitte, Mme Scribe, Guyot-Montpayroux. 244. — Ch. Read, H. Taylor. 245. — Neumann, E. Legrand, C. Lalanne, Marie Taglioni, Léonce Dupont. 281. — Dr Ollivier, H. Lamorte, A. Porlier, princesse de Wagram, Emile Judic, Martin-La Vallée, Vincent, Dr Semerie. 282. — Prince Stourdza. 314. — A. Servin, marquis de Talhouët, Ad. Wurtz, Altaroche, G. Jundt, Chamerot, princesse Murat, Catenacci. 315. — Huymans, général Guiod. 340. — Mercuri, Léon Chapron, l'abbé Menu, comte d'Haussonville, Dr Blondeau, E. Jaime. 341. — Général Peychaud, Léon Vaisse. 383. — Eug. Olagnier, Dr des Pallières, Cabasson, Gaudin, Mgr Maret, Léon Valade. 384. — II. Victor Massé. 6, 27. — E. Aniel, Dr Fournier, cardinal de Falloux, Dr Moreau (de Tours), Mary Lafon, général Todtleben. 27. — Alph. Hirsch. 37. — J. Duvaux, l'abbé Moigno, Mme Halévy, le

O

P

de Louise Colet. 343. — II. Chanson des Turcos. 116. — Vers de Musset. 141. — Strophes de Monselet sur le théâtre Cluny. 144. — Vers sur Barra. 167, 168. — Vers sur la naissance du comte de Chambord. 172. — *Chanteclair* de G. Mathieu. 177. — Crémieux poète. 204. — Poème de Grandmougin. 210. — Vers de Vermersch. 215. — Vers de Gill. 229. — Ode d'A. Silvestre. 247. — Vers de Blémont sur Gill. 267. — Nouvelle chanson populaire. 307.

82 : I. Vers de V. Sebapolis. 20. — Sonnet sur l'absinthe. 22. — Un sonnet par mois (le 15). 23. — Sur un album. 53. — Gozlan à Mlle Page. 58. — Zola poète. 75. — Ponsard parodié. 80. — Sonnets parnassiens. 84. — Balzac et Louis Blanc poètes. 117. — Vers de Berryer. 186. — Oratorio par Laboulaye. 205. — Fable de Bérard. 215. — Le bigame Perrot. 246. — Conte (*la Fille et le Cheval*). 252. — Quatrains de Chauvelin. 314. — Vers de Guizot sur le *Joseph* de Méhul. 328. — L'alphabet en vers. 342. — II. Sonnet de l'abbé de Laffemas. 15. — De Jean Lorrain. 16. — Poésie capillaire. 54. — Carnot poète. 136. — Vers de Dumas fils. 140. — Deshoullières. 159. — Sonnets de Henri Becque et de Haguet. 221, 222. — Vers de Clovis Hugues. 239. — Chanson du bonnet de coton. 249. — Petits vers. 274. — Vers impossibles. 281. — Sonnet de A. Huré. 285.

83 : I. Rollinat. 13. — Louis Blanc. 77. — Strophes attribuées à Molière. 78. — Sully Prudhomme. 91. — Vers d'album. 103. — Tony Révillon. 105. — G. Roger. 106. — Paul Arène. 107. — Sonnets d'Octave Lacroix. 114. — Badinage en vers du même. 153. — Sully Prudhomme. 156. — Fable de Du Puget. 168. — Chant de guerre anarchiste. 175. — Vers sur le livre des voyageurs à Montaiguillon. 197, 283. — Aug. Barbier. 232. — Voyage en vers par Nadaud. 243. — Veuillot poète. 248. — Enigme. 250. — Le Salon. 273. — Vers de Th. de Banville sur le *Charivari*. 283. — Aug. Barbier. 296. — *La Jument morte*. 310. — Petits vers. 332. — Vers d'Hugo adaptés à une réclame. 340. — Coppée aux Hollandais. 359. — Louise Michel. 376. — II. Sonnets de Vermersch. 38. — De Bornier aux Hongrois. 45. — Louise Michel. 54. — Dupin aîné chansonné. 55. — Allocution en vers de M. Chantavoine à une distribution de prix. 75. — Pinchesne. 147. — Vers d'album. 180. — Télégramme en vers de Hugo. 211. — Pelleport à Hugo. 212. — Chanson d'automne. 250. — *Le Mort joyeux*, sonnet de Huré. 252. — La

Q

R

S

T

L'Etrangère. 101. — Représentation de retraite de Mlle Nathalie. 192. — Retraite de Mme Plessy. 269. — Recettes. 308. — Barré et Mlle Barretta, sociétaires. 328. — Mariage de Mme Jouassain, rentrée de Coquelin cadet. 329. — Anniversaire de Corneille. 330. — II. Les comédiennes grasses et les maigres. 90. — La cabale et *l'Ami Fritz*. 137. — *Rome vaincue* et Sarah Bernhardt. 205. — *Paul Forestier*. 268. — *L'Ami Fritz*. 330.

77 : I. *Le Magister*. 43. — *Chatterton*. 80. — *Le Joueur; Amphitryon*. 208. — *Jean Dacier*. 274. — *Le Marquis de Villemer*. 330. — L'incident Febvre. 368. — II. *Le Barbier de Séville*. 44. — *Andromaque*. 106. — *Le Chandelier*. 174. — *Hernani*. 297, 324.

78 : I. *Le Misanthrope*. 49. — Représentation de retraite de Bressant : *les Caprices de Marianne*. 97. — *Othello*, de Aicard, et *M. de Pourceaugnac*. 98. — *Hernani*. 158. — *Les Fourchambault* et Mlle Agar. 203. — *Le Fils naturel*. 339.

79 : I. L'album du prince de Galles. 200. — *Ruy Blas*. 205. — Voyages divers. 290. — *L'Etincelle*. 303. — A Londres. 330, 353. — II. Pensées d'artistes dans l'album du prince de Galles. 19. — A Londres. 51, 64, 84. — Réouverture à Paris. 70. — Le nouveau plafond. 71. — *Le Mariage de Figaro*. 311.

80 : I. *Ruy Blas*. 29. — Anniversaire de Molière, *Diogène et Scapin*. 47. — Traitement des sociétaires. 49. — *Daniel Rochat*. 98, 105. — Cinquantenaire d'*Hernani*. 131. — *Britannicus*. 172. Worms et Mlle Dudlay dans *le Cid*. 211. — *L'Aventurière*; l'incident Sarah Bernhardt. 241. — Mmes Bartet dans *Ruy Blas* et Croizette dans *l'Aventurière*. 280. — Difficultés au sujet de *Daniel Rochat*. 286. — Droits d'auteur. 287. — Coquelin démissionnaire. 324. — Procès Sarah Bernhardt. 358. — II. *Garin*. 3. — Mlle Bartet dans *le Gendre de M. Poirier*. 49. — Début de Mlle Lerou. 143. — Débuts de Leloir et de Féraudy. 173. — 200e anniversaire du théâtre. 225. — *Le Bourgeois gentilhomme*. 231. — *L'Impromptu de Versailles*. 233. — Incident de *la Moabite*. 258. — Représentation d'adieu de Talbot. 330. — *Jean Baudry*. 332. — Début de Le Bargy. 351. — Mmes Lloyd et Bartet, sociétaires ; démission de Mme Ponsin. 372.

81 : I. Recettes de *Jean Baudry*. 27. — Retraite de Mlle Favart. 33. — *La Princesse de Bagdad*. 67. — Rentrée de Mlle Tholer. 137. — *Pendant le bal*. 138. — Attaques de Sarcey contre le théâtre. 139. — *Le Monde où l'on s'ennuie*. 246. — Recettes et

répertoire. 314. — La jeune troupe. 253. — Truffier et Prudhon dans *le Monde où l'on s'ennuie* ; Mmes Barretta et Tholer dans *le Mariage de Figaro* ; M. Volny et Mlle Bartet dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. 327. — II. *Maître Pathelin*. 13. — *Le Feu au couvent*. 15. — *Œdipe roi*. 80. — Le Bargy dans *Jean Baudry*. 108. — Richard Mazure, inspecteur de la scène. 128. — Débuts de Ph. Garnier. 235. — *On ne badine pas avec l'amour*. 394. — Démission de Mme Dinah Félix. 342. — *Philiberte*. 346. — Mlle Dudlay dans *Phèdre*. 371.

82 : I. Suite des débuts de Ph. Garnier et de Mlle Rosamond. 13. — Mmes Tholer, Durand et Kalb dans *le Demi-Monde*. 48. — Décès de Verteuil. 129. — Soirée en l'honneur des quatre-vingts ans de V. Hugo. 137. — Reprise de *Barberine*. 142. — Débuts de Mlle Feyghine. 145. — *Les Rantzau*. 195. — *Service en campagne ; les Portraits de la Marquise*. 306. — *La Famille Poisson*. 307. — Anniversaire de la naissance de Corneille. 329. — II. *Le Chandelier*. 83. — *Les Corbeaux*. 163. — *Le Roi s'amuse*. 289. — Banquet en l'honneur d'Hugo. 353. — Cinq nouveaux sociétaires. 356.

83 : I. Etat et traitement des sociétaires. 10. — Retraite de Mlle Croizette. 12. — Mariage de Worms et de Mlle Barretta. 55. — Mort de Tronchet. 59, 278. — Débuts de Mlle Muller. 89. — Reprise et recettes des *Effrontés*. 132, 245. — La retraite de Delaunay. 231, 262. — *Les Demoiselles de Saint-Cyr*. 300. — — *Toujours*. 334. — II. *Mademoiselle du Vigean*. 12. — *Le Bougeoir*. 13. — Les quarante dames jouées au Théâtre-Français. 17. — Soirée en l'honneur de la délégation hongroise. 45. — *Le Supplice d'une femme* et son histoire. 98. — *Les Maucroix*. 200. — Bruits de retraites d'artistes ; débuts de Mlle Brück. 256. — Débuts de Mlle Brindeau et soirée en mémoire d'Alex. Dumas père. 263. — Don du portrait d'Armand Dailly. 280. — *Bertrand et Raton*. 308. — Bilan de l'année. 316. — Mlle Brindeau dans *Ruy Blas*. 319. — *Une Matinée de contrat* ; débuts d'Henry Samary et de Mlle Marsy. 334, 369.

84 : I. *Maîtres et Valets*. 48. — *Smilis*. 51. — Mmes Marsy et Brück dans *le Mariage de Figaro*. 109. — H. Samary dans *l'Ecole des femmes*. 134. — Débuts de Mme Pierson dans *l'Etrangère*. 168. — Débuts de Mme Paul Mounet. 198. — *Les Fourchambault*. 236. — Centenaire du *Mariage de Figaro*. 271. — *La Duchesse Martin*. 307. — Mme Lloyd dans *la Joie fait peur*.

81 : I. *Lucrèce Borgia* (réouverture). 144. — II. *Le Patriote*. 108. — *Quatre-vingt-treize*. 371.

82 : I. Soirée en l'honneur des quatre-vingts ans d'Hugo. 139. — *La Closerie des genêts*. 242. — *La Belle Gabrielle*. 363. — II. *La Tour de Nesle*. 199. — *Le Courrier de Lyon*. 311.

83 : I. *Henri III et sa Cour*. 334. — Ce drame rapproché de l'affaire des Fenayrou. 339. — II. *Kéraban le Têtu*. 131. — *Monte-Cristo*. 241. — Représentation en l'honneur de Dumas père. 264.

84 : I. *La Charbonnière*. 88. — *Henri III et sa Cour*. 145. — *Le Courrier de Lyon*. 166. — *Le Droit du seigneur*. 274. — II. *Le Grand Mogol*. 172.

85 : I. *Myrtille*. 197. — *La Girouette*. 271. — II. *Le Petit Poucet*. 265.

Gymnase. 76 : II. *Châteaufort*. 43. — *La Comtesse Romani*. 301.

77 : I. *Fernande*. 42. — *Le Père*. 107. — *Bébé*. 176. — II. *Pierre Gendron*. 178. — *Les Petites Marmites*. 287.

78 : I. *La Dame aux Camélias*; débuts de Guitry. 209. — II. *La Navette*. 305.

79 : I. *L'Age ingrat*. 10. — *Nounou*. 268.

80 : I. *Le Fils de Coralie*. 55. — *Les Folies de Valentine*; *l'Amiral*. 252. — *Andréa*. 307. — II. V. Koning, directeur. 12. — *La Papillonne*. 208. — *Les Braves Gens*. 333.

81 : I. *Le Mariage d'Olympe*; censure de cette pièce. 16. — *L'Alouette*; *Phryné*; *Miss Fanfare*. 183. — *Monte-Carlo*. 245. — *Madame de Chamblay*; *le Chapeau d'un horloger*. 329. — II. *Le Duel de Pierrot*. 44. — *Les Elections*. 109. — Rentrée de M. et de Mme Lagrange. 142. — *Brutus lâche César*; *On demande un gouverneur*. 182. — *Les Premières Armes de Richelieu*. 244.

82 : I. *Serge Panine*. 10. — *Les Débuts de Pluchette*; *la Carte forcée*. 243. — *Madame Caverlet*. 274. — II. *Héloïse Paranquet*. 180. — *Le Mari qui pleure*. 181. — *L'Assassin*. 197. — *Un Roman parisien*. 275.

83 : I. *Monsieur le Ministre*. 65. — *Le Père de Martial*. 237. — II. *Le Roman parisien*; débuts de Damala. 195. — *Autour du mariage*. 240. — *La Petite Marquise* et *Passé minuit*. 268. — *Le Maître de forges*. 364.

84 : I. 311. — Mariage du directeur Koning avec Mlle Hading. 383. — II. *La Plume au vent*. 303. — *La Ronde du commissaire*. 330. — *La Camaraderie*. 365.

U

V

Bosquet. 219. — Lettres de Florian. 312. — Pensées inédites. 318. — Duvergier de Hauranne, vaudevilliste. 347.

82 : I. Lettres d'un inconnu à une inconnue. 27. — Les banquets Molière. 59. — Pensées inédites. 92. — Auguste Barbier. 124. — L'esprit de Mme de Puysieux. 158. — Controverse religieuse (les Pères Monsabré et Hyacinthe). 280. — La mort de Gilbert. 349. — II. Lettres inédites de la Pompadour. 30. — Mme des Houllières. 156. — *Le Mercure galant*. 187. — Réflexions inédites de Stendhal. 342. — Marivaux précurseur de Zola. 366.

83 : I. *Les Mémoires à la mode*. 28. — Rollinat et le genre fatal. 60. — Vers de Sully Prudhomme. 91. — Les commencements de Jules Janin. 124. — Opinions diverses sur le divorce. 183. — Lettres inédites de Flaubert. 253. — Le cinquantenaire du *Charivari*. 283. — Lettre de Legouvé sur sa *Médée*. 314. — La dernière page d'H. Rivière. 350. — *La Légende des siècles*. 379. — II. Les quarante dames auteurs de la Comédie-Française. 17. — La mort de J.-J. Rousseau. 25. — Le ménage d'Henri Heine. 61. — La maison de Saint-Denis. 92. — A propos du divorce. 126. — L'album de Mme de Genlis. 154. — L'idylle de Montmartre. 188. — Lettres de Rachel. 219. — Poésies de Dorchain. 283. — Une vente d'autographes. 345.

84 : I. Lettres inédites de Rachel. 21 ; de Veuillot. 29 ; de Laprade. 123 ; de Chateaubriand. 156 ; de Henri Martin. 157 ; de J. Sandeau. 160 ; d'Octave Feuillet. 185. — Comment se fait une pièce de théâtre. 217, 251, 283. — Billets inédits de Ponsard. 316. — Lettres d'Aimée Desclée. 341. — II. Lettres de Scribe. 28 ; de la marquise de Coigny. 54 ; de Voltaire à d'Alembert. 91, 122 ; de Crébillon. 156 ; de Ducis. 158. — *Le Sacrifice d'Abraham*, de J. Claretie (cantate inédite). 185. — *Le Billet donné*, fantaisie de Coquelin cadet. 220. — *A Corneille !* vers de A. de Gotnaris. 253. — Pensées diverses (Carmen Sylva, lord Beaconsfield, A. Gendron). 282. — Lettres de Buffon, Désaugiers et Alex. Dumas. 347.

85 : I. Lettre inédite de Salvandy. 25. — Deux lettres à propos de Diderot (Ch. Baudelaire et Hostein). 58. — Paul de Molènes. 152. — Quatre lettres (Gamahut, Dumas fils, A. Naquet, Gounod). 185. — Le registre de Lagrange. 217. — Delacroix et Berryer (correspondance). 250. — Lettre de Coquelin sur Régnier. 283. — *Une Marchande de pommes de terre frites*. 347.

W

Z





GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 1 — 15 janvier 1886

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — C'est avec un certain orgueil, ou au moins avec une réelle satisfaction, pour nous-même comme pour nos lecteurs, que nous leur signalons l'entrée de notre recueil dans sa onzième année d'existence. Une durée aussi longue, pour ce genre de publication, n'a jamais été, croyons-nous, atteinte par un recueil similaire; car les petites gazettes nos aînées ont toutes

sombré après quelques années ou même quelques mois d'une vie le plus souvent difficile et problématique. Nous ne saurions donc trop remercier nos lecteurs de leur fidélité à nous suivre, et rendre, en même temps, à la bonne administration, à la persévérance et aux efforts de notre gérant toute la justice qui leur est due en cette circonstance.

— Nous n'avons pu parler, dans notre dernier numéro, de l'accident survenu au Pont-Neuf, le pont le plus populaire de Paris, mais qui vient de perdre sans doute beaucoup de son crédit dans la confiance des masses. En effet, une des arches de ce vieux monument, — toujours neuf dans l'esprit public, — s'est affaissée suffisamment pour inspirer des craintes sur la solidité du pont tout entier.

La première pierre en fut posée sous Henri III, en 1578, le 31 mai, et non sous Henri IV, comme on le croit communément. L'architecte était le célèbre Androuet du Cerceau. Le pont fut terminé en 1604, sous Henri IV. Il a été, en 1848, l'objet d'une restauration considérable. Jadis c'était le lieu le plus fréquenté de Paris, car il était couvert de boutiques de toutes sortes, et même mal famé, comme le constate la pièce de vers assez connue dont voici le début :

Rendez-vous des charlatans,
Des filous, des passe-volants,
Pont-Neuf, ordinaire théâtre

Des vendeurs d'onguents, d'emplâtres,
Des chanteurs de chansons nouvelles,
D'entremetteurs de demoiselles...

On trouvait aussi des théâtres de bateleurs sur le Pont-Neuf, notamment ceux de Mondor et de Tabarin, qui attiraient un très nombreux public.

C'est en 1635 que fut élevée la statue d'Henri IV sur le terre-plein où elle se trouve encore aujourd'hui. Renversée en 1793, elle fut rétablie en plâtre en 1814, et définitivement inaugurée le 23 octobre 1817, sous sa forme actuelle.

— On pouvait croire que l'intervention du clergé dans les affaires des comédiens, si fréquente aux siècles derniers, et même dans celui-ci pendant les premières années de la Restauration, était désormais sans retour possible. Nous avons vu au contraire, il y a quelque temps, lors du bi-centenaire de Corneille, un curé, celui de Saint-Roch, traiter les artistes de la Comédie-Française avec une considération toute particulière. Or, il vient de se passer, à Lyon, un fait bien imprévu qui semble devoir rallumer, pour un moment du moins, cette vieille querelle faite par le clergé aux gens de théâtre et aux œuvres qu'ils représentent.

On a joué récemment à Lyon l'*Hérodiade* de M. Massenet. On sait que, dans ce bel ouvrage semi-biblique, l'auteur du livret définit à sa manière la mission de Jésus-Christ, qui, sous le nom de Jean, figure le prin-

cipal personnage du drame lyrique de l'auteur du *Cid*. L'archevêque de Lyon, Mgr Caverot, cardinal de l'Église romaine, s'est ému vivement à propos de la représentation de cet opéra, qu'il considère comme un scandale et comme un sacrilège, et aussitôt, de sa meilleure plume, l'éminent prélat a adressé au directeur de *la Revue hebdomadaire* de Lyon, qui avait déjà fulminé contre *Hérodiade*, une longue lettre dont voici le principal passage. Cette lettre constitue aujourd'hui un véritable document bien caractéristique et bien inattendu à une époque comme la nôtre où les questions religieuses sont devenues si délicates et parfois si irritantes.

Lyon, 27 décembre 1885.

...Il y a quelques semaines, le vénérable archevêque de Vienne, en Autriche, élevait courageusement la voix contre l'interprétation sacrilège qu'un peintre de ce pays avait osé donner du récit évangélique sur l'une de ses toiles. Aujourd'hui l'archevêque de Lyon ne saurait non plus se taire devant une œuvre qui, pour appartenir à un art différent, semble être inspirée par le même esprit et tendre au même but [1]. Ne dirait-on pas, à voir les manifestations qui se sont produites depuis quelques années en des lieux très divers, qu'il y a, de la part de certains hommes, une sorte d'accord secret pour faire servir les arts aux entreprises dirigées contre le christianisme ?

1. Le cardinal, dans la première partie de sa lettre, qualifie *Hérodiade* « une œuvre où les pages du saint Évangile sont indignement travesties et profanées ».

Autrement, comment expliquer que ces odieux travestissements, dont nous avons à nous plaindre, portent presque toujours sur des faits empruntés à l'histoire religieuse?

Je formais le projet de faire connaître mes pensées sur ce triste sujet, lorsque je l'ai trouvé traité comme il convenait par votre excellente feuille; dès lors, il m'a semblé que le meilleur moyen de dégager ma conscience était d'approuver publiquement votre protestation.

Vous aurez ainsi rendu service aux catholiques, en signalant à leur attention le vrai caractère de l'œuvre que nous déplorons ensemble, et en les invitant à lui refuser, de près ou de loin, tout suffrage et tout concours. Si quelques-uns étaient tentés de céder à l'influence de formes plus ou moins attrayantes, ils voudront bien se rappeler qu'il y a des cas où la logique et l'honneur de notre foi nous imposent de rigoureux sacrifices. Une coupe a beau être d'or, si on la sait empoisonnée, on l'écarte de ses lèvres à tout prix : de même, c'est en vain que l'art ferait étalage de ses séductions : s'il est destiné à venir en aide à l'impiété, le devoir du chrétien est d'y demeurer obstinément étranger...

Signé : L. M. Card. Caverot,
Archevêque de Lyon.

— Un nouveau ministère vient d'être constitué sous la présidence de M. de Freycinet, le 8 de ce mois, et à la suite de la démission de M. Henri Brisson, qui n'a pas voulu conserver le pouvoir en raison de la faible majorité qui avait assuré à la Chambre le vote des crédits du Tonkin. Ce ministère comprend, outre M. de Freycinet, ministre des Affaires étrangères, MM. Demôle, à la Justice; Sarrien, à l'Intérieur; Sadi-

Carnot, aux Finances; général Boulanger, à la Guerre; contre-amiral Aube, à la Marine; Goblet, à l'Instruction publique; Baïhaut, aux Travaux publics; Lockroy, au Commerce, devenu par décret spécial ministère du Commerce et de l'Industrie; Develle, à l'Agriculture, et Granet, aux Postes et télégraphes.

Les Députés poètes. — Divers journaux ont relevé, avec citations à l'appui, la liste des poètes, ou soi-disant tels, qui figurent comme législateurs à la nouvelle Chambre des députés : Gustave Rivet, Clovis Hugues, Camille Pelletan, Tony Révillon, Henry Maret, Maurice Faure, Henri Rochefort, Saint-Martin, Antide Boyer, Jules Gaillard, Lambert Sainte-Croix, Georges Leygues, Aristide Rey, Édouard Lockroy, Henri de Lacretelle, Martin Feuillée, etc...

Voici divers détails sur quelques-uns de ces nourrissons des Muses dont la plupart ne doivent aujourd'hui leur éphémère notoriété poétique qu'à leur situation électorale.

Et tout d'abord Gustave Rivet, poète et auteur dramatique. Suit un petit madrigal de sa façon que nous préférerons toujours à tous les projets de loi que le député pourra produire :

Votre petit minois m'agace,
Je l'ai sans cesse sous les yeux.
Je le vois qui passe et repasse,

Tantôt me faisant la grimace,
Tantôt riant et gracieux.

Pour égayer ma solitude,
C'est avec vous, charmant lutin,
Que je cause soir et matin.
Adieu le vieux discours latin,
Je ne vois que vous dans l'étude.

L'autre jour que mon professeur,
En robe noire de docteur,
Me disait : « Redoublez de zèle ! »
Dessous sa robe de drap noir
Et sa toque je crus vous voir
Et je dis : « Oui, Mademoiselle. »

A citer de lui aussi une chanson sur le comte de Chambord et les légitimistes, intitulée : *le Bonnet rouge et le Bonnet de coton*, qui fut saisie en 1873 et dont voici le dernier couplet :

Peuple qui veux marcher à l'aise,
Ils vont te coudre dans un sac ;
Toi qui chantais la *Marseillaise,*
Tu vas entonner *Salvum fac...*
C'était l'hymne de délivrance,
Hélas ! tu changeras de ton.
Quitte ton bonnet rouge, France,
Pour mettre un bonnet de coton !

Clovis Hugues, lui, est un véritable poète, souvent bien inspiré, et plus particulièrement par le charme et les

douceurs du foyer conjugal, témoin ces aimables vers à sa femme, celle-là même qui fut l'héroïne du drame judiciaire où Morin reçut la mort de cette jolie main féminine et gantée :

A JEANNE

Tu le sais, toi, ma Jeanne, ô grande bien-aimée !
J'ai mille fois cueilli l'églogue parfumée
Au bord des flots jaseurs où boivent les oiseaux :
Car, lorsque j'ai bien fait mon devoir dans la lutte,
Je note volontiers les jolis airs de flûte
Du vent dans les roseaux.

Tony Révillon est plutôt romancier que poète, ce qui rend plus curieux les quelques vers qu'il a semés çà et là en ce genre :

LES NYMPHES DE COROT

Lorsque je suis allé, cet automne, à Verrières,
J'ai vu votre maison, Madame, au bord du bois,
Et j'ai compris qu'enfant vous écoutiez les voix
Des nymphes de Corot dansant dans les clairières.

Quand le soleil, avant de quitter l'horizon,
Passait comme un frisson de flamme sur la Bièvre,
Les parfums forestiers en vous mettaient leur fièvre,
Et votre pied frappait l'émail vert du gazon.

Le jour, on vous trouvait sous les chênes, pensive,
Et vos yeux ont gardé, sous leurs grands sourcils noirs,
Le reflet des désirs vagues et des espoirs
Dont ils suivaient alors la troupe fugitive.

Et lorsque vous pensez, Madame, à votre bois,
Comme des gouttes d'eau d'un arbre après la pluie,
Il vous tombe des yeux des larmes que j'essuie ;
Des nymphes de Corot vous entendez les voix.

Maurice Faure, député de la Drôme, cigalier émérite, auteur d'une aubade provençale intitulée : *Au bord du Rhône*, très populaire dans toute la Provence, et où se rrouve le couplet suivant :

Près du Rhône, loin des vains bruits,
S'il est doux d'aimer sa maîtresse
Dans la mystérieuse ivresse
Du silence étoilé des nuits,
Rêver sur son onde que dore
L'éclat naissant du nouveau jour
Est plus joyeux, et notre amour
Veillera quand tout dort encore.

Georges Leygues, député de Lot-et-Garonne, compatriote de Jasmin, auteur du *Coffret brisé* et de la *Lyre d'airain*, parle ainsi aux grelotteux :

Vous me faites pitié, faquins pâles et mièvres ;
Votre cœur, désormais à tout indifférent,
Ne peut plus concevoir ni le beau ni le grand :
Un dégoût éternel est figé sur vos lèvres.

Au flanc des monts aimés des pasteurs et des chèvres,
Loin des molles langueurs du boudoir odorant,
Que n'allez-vous plutôt boire l'eau du torrent,
L'air pur qui fortifie et qui calme les fièvres ?

Mais non! vous vous croyez nouveaux et curieux;
Vous prétendez subir un dieu mystérieux
Qui fait saigner vos chairs et torture vos âmes,

Quand, désertant la vie et ses mâles combats,
Flétris, dégénérés, l'œil terne, le front bas,
Vous ne savez chanter que l'ivresse et les femmes!

Autre poète, le Marseillais Antide Boyer, fondateur et rédacteur du journal provençal *lou Troun de l'er*, où il publiait des contes grivois et des poésies.

Poète encore, le félibre et cigalier Jules Gaillard, lauréat des fêtes arlésiennes de 1877, pour un éloge passionné des jeunes filles d'Arles :

Si devant votre bouche ouverte
Tout baiser d'amour convoité
Devenait une feuille verte,
La terre au loin serait couverte
De bois autour de la cité.

Et si chaque cœur qui vous aime
Allait, comme un astre argenté,
Luire là-haut du feu suprême,
Un second ciel, dans le ciel même,
Surgirait sur votre cité.

M. Paul Bert fait aussi des vers à ses heures, témoin ceux qu'il a publiés, il y a un an, en l'honneur de Victor Hugo.

M. Saint-Martin, du département du Vaucluse, est

l'auteur d'un poème, *Juvenilia,* qui ne contient guère que des chants d'amour.

Nous avons déjà cité ici même des vers de Rochefort; nous avons également donné la pièce intitulée *les Rois à l'Exposition* (1867) qui aurait été composée par M. Lambert Sainte-Croix en collaboration avec l'ancien préfet de la Seine, M. Ferdinand Duval; cela se chantait sur l'air de *T'en souviens-tu?* En voici le premier et le dernier couplet :

Venez chez moi, venez, rois de la terre!
La table est mise et les vins sont frappés ;
Le jeu, l'amour, tout est prêt pour vous plaire,
Les seins sont nus et les dés sont pipés.
Viens, roi des Grecs! Paris vaut bien Athène,
La Maison d'Or vaut bien le Parthénon,
Et tu verras si notre belle Hélène
A ce qu'il faut pour mériter son nom!

Vous n'êtes plus, Majestés en détresse,
Bonnes qu'à boire et qu'à faire l'amour;
Rois bambocheurs, hâtez-vous, le temps presse;
La royauté n'a peut-être qu'un jour.
Çà, vautrez-vous dans votre auguste fange :
Hohenzollern, Romanof et Cobourgs,
Bragance, Habsbourg, Brunswick, Savoie, Orange
Les rois s'en vont! Battez aux champs, tambours!

Citons encore Henri de Lacretelle, qui a commis, à lui seul, plus de vers que tous ses collègues à eux tous. C'est un impénitent! Il a même fait jouer un drame au

Théâtre-Français : *Fais ce que dois,* trois actes en vers (17 septembre 1856). Il paraît que ses tiroirs sont en outre remplis de vers inédits et de pièces à présenter. Le *Figaro* cite de lui une déclaration d'amour échevelée, qui doit remonter à la jeunesse de l'auteur, aujourd'hui plus que vénérable, et qui n'a pas vu le jour encore :

Ni la gloire, manteau de pourpre et de vertu
Dont un homme par siècle à peine est revêtu ;
Ni les mille bravos, clairons de la fortune,
Qui pleuvent incessants au pied de la tribune,
Lorsque...

(*Ici une longue période à la manière cornélienne.*)

. . . .
Ni l'extase confuse et paradisiaque
D'un fumeur d'opium, Chinois ou Syriaque,
Ni le tressaillement d'un cœur républicain,
Quand un Brutus vengeur exécute un Tarquin;
Ni la mort de Baudin, ni les sublimes fièvres,
Ne valent le baiser que j'ai pris sur tes lèvres.

Et M. Paul Devès, un cigalier, lui aussi, et qui a été, hélas ! deux fois blackboulé aux dernières élections ! Il a écrit quelques jolies strophes, comme celle-ci :

Viens dans les bois ! Le doux soleil d'automne
De pourpre et d'or teint les vapeurs du soir.
Au baiser chaud du vent l'herbe frissonne,
Et de l'étang pâlit le clair miroir.
Jeunesse, amour, dans mon sein qui bouillonne,
Au cri des sens mêlent leur grande voix,
Viens dans les bois !

C'est peut-être un peu léger pour un ex-garde des sceaux ; mais ces vers remontent, disons-le bien vite, à une époque où certes il ne pensait pas devenir député, et encore moins ministre !

Cette énumération est forcément incomplète, car plus d'un de nos législateurs s'est masqué d'un faux nom pour produire les enfants de sa muse. Parmi eux nous citerons M. Baïhaut, député de la Haute-Savoie, aujourd'hui ministre des Travaux publics, qui a donné, sous le pseudonyme de Charles de Pomoy, un fort joli volume de vers contenant cent et une pièces et intitulé simplement *Poésies*. En voici, à titre d'échantillon, deux strophes prises au hasard :

Il faisait presque noir, et, perdu dans l'opale,
L'horizon conservait une lumière pâle,
Un jour mystérieux ;
Et la brise du soir, légère et parfumée,
Faisait dans le vallon soupirer la ramée.
Nous n'étions que nous deux.

Nous allions dans le bois, foulant aux pieds la mousse ;
Tu me serrais la main, ton haleine si douce
Effleurait mes cheveux ;
Et l'étoile ou la fleur, le vent ou le nuage,
Murmuraient près de nous, dans leur secret langage :
« Ils s'aiment tous les deux. »

Pour être député, l'on n'en est pas moins homme (voilà que par entraînement nous aussi, nous faisons un vers),

et l'on reste sensible aux souvenirs d'amour (ce qui en fait encore un).

Théatres. — Les Nouveautés nous ont donné, le 28 décembre, leur revue annuelle, *les Nouveautés de Paris*, de MM. Blum, Wolff et Toché, avec MM. Brasseur père et fils, Berthelier, Montaubry, Allart, Mmes J. Darcourt, Deval, etc... Le succès de l'interprétation a été surtout pour M. Berthelier, qui détaille à ravir les fort jolis couplets de son rôle. Quant à la pièce, elle n'a pas grande originalité, mais elle est suffisamment gaie.

— Le même soir, à la Scala, revue annuelle sous le titre de *On refuse du monde*. Auteurs, MM. E. Lévy et J. Sermet, avec musique de M. Herpin. Paulus, Libert et Mme Duparc jouent et chantent avec succès cette pièce amusante qui aurait peut-être mérité les honneurs d'une scène plus sérieuse.

— Le 30, la Porte-Saint-Martin a représenté la *Marion Delorme* de Victor Hugo avec un grand luxe de costumes, de mise en scène et de décors. Nous doutons même qu'à ce point de vue le drame d'Hugo ait jamais été aussi magnifiquement encadré. Il n'avait pas été représenté depuis la reprise qu'en fit la Comédie-Française le 10 février 1873. Cette reprise fut éclatante, et donna soixante représentations de suite avec des recettes longtemps considérables. A partir de la quatrième soirée

on fit plus de 7,000 francs pendant plusieurs mois consécutifs.

Voici la distribution des principaux rôles de *Marion Delorme* à cette dernière époque, avec la distribution actuelle en regard :

		Théâtre-Français.	Porte-St-Martin.
Saverny	MM.	DELAUNAY	BERTON
Didier		MOUNET-SULLY	MARAIS
Louis XIII		BRESSANT	PH. GARNIER
Langély		GOT	LÉON NOEL
Nangis		MAUBANT	DUMAINE
Laffemas		FEBVRE	COSSET
Marion		Mme FAVART[1]	S. BERNHARDT

On a surtout applaudi, dans l'interprétation d'aujourd'hui, MM. Berton, Dumaine, Marais, Philippe Garnier et Mme Sarah Bernhardt, qui s'est montrée, comme toujours, la grande artiste que l'on sait. M. Philippe Garnier a même obtenu un succès tout particulier grâce à l'originalité de sa tenue, de son costume, et à l'art consommé avec lequel il a su représenter plastiquement et physiquement l'indolent Louis XIII.

La reprise de *Marion Delorme* est un de ces événements littéraires et artistiques qui ont toujours le don

1. Les autres petits rôles étaient également remplis rue de Richelieu avec une perfection rare par MM. Thiron, Barré, Garraud, Prudhon, Boucher, Kime, Coquelin cadet, Joumard, Martel, Charpentier, Joliet, D. Vernon, Chéry ; Mme P. Granger.

de passionner la population parisienne, et l'accueil qu'elle vient de recevoir permet à M. Duquesnel d'espérer de longues et fructueuses représentations.

— Aux Menus-Plaisirs, le 31, nouvelle revue annuelle, *Pêle-mêle Gazette*, de MM. Blondeau, Monréal et Grisier, jouée par Fusier, Chambéry, Montcavrel, et Mmes Toudouze, Berthier, Lardinois, etc. Quelques jolies scènes d'imitations théâtrales, et surtout le tableau très réussi des Beni-bouffe-toujours, ont assuré le succès de cette revue.

— Le même soir, M. Maurice Simon inaugurait sa direction au théâtre Déjazet avec la 101e représentation de *Mon Oncle*, cette bouffonnerie du théâtre Cluny, que les artistes qui l'ont créée jouent aujourd'hui au boulevard du Temple avec un égal succès.

— Le 6 janvier, le Palais-Royal a donné une assez plaisante parodie de la pièce de Sardou au Vaudeville, sous le titre de *la Fille de Georgette*. On a annoncé, comme auteur de la pièce, un M. Valbidor, pseudonyme composé de la première syllabe du nom de MM. Valabrègue, Billault et Dorgeval. Hyacinthe, Raymond, Milher, Pellerin, et surtout Mmes Mathilde et Lavigne, ajoutent encore par l'excentricité de leur jeu à la fantaisie de leurs rôles.

— La Renaissance a donné, le 8 de ce mois, une excellente bouffonnerie en 3 actes, de M. Alex. Bisson, *Une Mission délicate*, jouée par Saint-Germain, Delau-

noy, Galipaux, Vois, Mme Dunoyer, etc. Une débutante, Mlle Boulanger, a également réussi.

— Aux Concerts du Châtelet, nous avons eu, le 27 décembre, une belle exécution de *Struensée*, que le public accueille toujours avec des applaudissements frénétiques. Entre cette œuvre magistrale et la *Reformation-Symphonie* de Mendelssohn, la suite d'orchestre de M. Guiraud a paru un peu pâle. — Le 3 janvier pas de concert, Colonne et son orchestre exécutant à l'Odéon la musique d'*Athalie*. Mais en revanche, le 10, magnifique séance avec Mme Krauss, qui a obtenu un véritable triomphe dans l'air d'*Alceste*, de Gluck, « *Divinités du Styx* », et dans le *Roi des Aulnes*, de Schubert, exécuté pour la première fois avec l'orchestration de Berlioz.

Petite Gazette. — Notre confrère Stoullig vient de créer sous le titre de *Revue d'art dramatique* une nouvelle revue, format de la *Revue des Deux-Mondes*, qui paraîtra deux fois par mois, et qui ne s'occupera exclusivement que de questions théâtrales.

— Les dix premières représentations du *Cid* à l'Opéra ont produit 205,344 francs de recette.

— Le bilan de l'Odéon, pour l'année 1885, première année complète de la direction Porel, a donné une recette de 702,377 francs. C'est, avec l'année 1876 (801,769 fr.), la plus forte recette annuelle que ce théâtre ait faite depuis 1870.

Nécrologie. — 25 décembre. Le peintre Amaury Duval, élève d'Ingres et neveu du poète Alex. Duval. On voit de lui, au Luxembourg, *Une jeune fille sortant du bain*.

— 27. Le ténor Stephanne qui a eu, un moment, un

certain succès à l'Opéra-Comique. Il n'avait que trente-cinq ans.

— 27. Le docteur Fauconneau-Dufresne, spécialiste très connu pour les maladies du foie, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

— 28. Le docteur Le Bret, ancien président de la société d'hydrologie de France.

— 29. L'architecte Franel, auteur du célèbre monument élevé à la mémoire du duc de Brunswick, par la ville de Genève, à laquelle ce royal excentrique avait légué sa fortune en lui imposant cette condition.

— 29. Eugène-François-Charles Provost, né en 1837, ex-sociétaire de la Comédie-Française où il avait débuté le 18 juin 1859 dans Arnould de *la Famille Poisson* et Alain des *Héritiers*. Il avait quitté la Comédie-Française en 1869, parce que le comité, qui l'avait nommé sociétaire pour être agréable à son illustre père, s'empressa, après sa mort, de le désociétariser le plus promptement qu'il put. Il joua ensuite, pendant peu de temps, à l'Odéon et aux Bouffes-Parisiens. Son frère, qui avait épousé Mlle Ponsin, est aujourd'hui caissier de la Comédie-Française.

— 31. M. Escande, ancien rédacteur de *la Gazette de France*, de *l'Union*, du *Nouvelliste du Tarn*, etc...

— 4 janvier. Le docteur Amédée Dechambre, membre de l'Académie de médecine, et directeur, depuis la fondation (1853) jusqu'à ce jour, de la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*. Il a également dirigé le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* qui compte aujourd'hui plus de quatre-vingts volumes. Il avait soixante-quatorze ans.

— 5. Ernest Panckoucke, ancien directeur gérant du *Moniteur universel* que son grand-père avait fondé. C'est à son père, Charles Panckoucke, qu'on doit une célèbre collection de classiques latins.

— 6. Gilbert-Boucher, sénateur de Seine-et-Oise, président de la Commission des bureaux de tabac, ancien conseiller

à la Cour d'appel de Paris. Il habitait à Luzarches le château de Rocquemont, qui avait appartenu à Sophie Arnould, et où l'on voit encore de très curieux souvenirs artistiques du XVIIIe siècle.

— 6. Frédéric-Albert-Pierre, comte de Falloux du Coudray, membre de l'Académie française, né à Angers le 7 mai 1811 On sait qu'il fut le premier ministre de l'Instruction publique de Louis-Napoléon Bonaparte (20 déc. 1848). On connaît aussi ses relations avec Mme Svetchine et l'influence mutuelle et considérable qu'ils exercèrent l'un sur l'autre. Il a publié la correspondance de cette célèbre Russe devenue si fervente catholique, ainsi qu'une notice détaillée sur sa vie. Il laisse un frère, le cardinal Frédéric de Falloux.

— 7. Jean-Victor Ségalas, avocat, mari de Mme Anaïs Ségalas. C'est lui qui avait organisé pendant le siège de Paris le service des pigeons voyageurs. Né le 9 octobre 1802, il était officier de la Légion d'honneur.

— 7. Léon Gaucherel, l'aquafortiste si connu, directeur du journal *l'Art*. Cet éminent artiste est un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de l'eau-forte contemporaine. Il était né le 21 mai 1816, à Paris, et était chevalier de la Légion d'honneur.

— 7. Adhémar Barré de Saint-Venant, membre de l'Académie des sciences (section de la mécanique), né le 23 août 1797. C'était, après M. Chevreul, le membre le plus âgé de cette scientifique compagnie.

VARIÉTÉS

NOS DÉPUTÉS

Nous donnons en son entier, vu sa curiosité, la lettre suivante que M. Clovis Hugues, le poète-député de Marseille, vient d'adresser au journal *la Lanterne*, et qui est un document des plus intéressants à conserver pour l'histoire de notre temps. On y trouvera de bien piquants et même de bien amusants détails sur la vie difficile que font à nos honorables les braves gens qui les ont élus !

Tous les jours, chaque député reçoit en moyenne une vingtaine de lettres lui demandant des services personnels en dehors de tout ce qui se rattache aux agitations politiques du moment.

En toutes ces lettres, il y a un débordement de confiance à l'égard de l'heureux élu. Qu'il fasse un signe, le plus insignifiant des signes, du bout des doigts, et le rêve de son correspondant est réalisé. Avec un mot, avec une pauvre apostille de trois lignes au bas d'une requête, il distribue des bureaux de tabac, obtient des

grâces, fait pleuvoir des secours, rapatrie des compatriotes, réforme des jugements rendus par les tribunaux, renvoie des militaires dans leurs foyers, fleurit des boutonnières, révoque des administrateurs, trouve des nourrices, retrouve des parapluies perdus, change des fonctionnaires de résidence, casse des décisions ministérielles, attendrit des créanciers, conclut des mariages, règle des divorces, apaise des belles-mères, étouffe des scandales, fait réussir des examens, corrige des enquêtes, répand des permis de circulation, nomme des préfets, des sous-préfets, des vice-consuls, fabrique des évêques républicains et donne des emplois dans les ministères, dans les maisons de banque, dans les grandes Compagnies et même chez les simples particuliers. Tout cela, du reste, en une seule journée.

Exigez-vous des chiffres? Chaque député a toujours une cinquantaine de nominations en train dans les postes et télégraphes; au ministère de la guerre, il expédie mensuellement une trentaine de demandes de congés, de changements de corps, de renvois dans les foyers; au ministère des finances, il opère avec une perspective de soixante bureaux de tabac à obtenir par trimestre; à l'approche du jour de l'an et du 14 juillet, il recommande, pour son compte particulier ou avec la signature d'autres collègues, une quinzaine de postulants au ruban de la Légion d'honneur. De là une tempête, un ouragan, un cyclone d'apostilles dans les

ministères. Mais est-il nécessaire d'ajouter que le cyclone n'arrache rien? Les ministres, assaillis, débordés, ne répondent même pas ou répondent par quelque formule banale, imprimée, tirée à plusieurs milliers d'exemplaires. Et comment feraient-ils autre chose, quand nous leur présentons à la fois deux ou trois mille candidats pour une seule nomination?

Que fait pourtant le député devant cette exagération de confiance? Il écrit à chacun de ses correspondants qu'il apostillera la demande, qu'il verra le ministre ou le directeur de la Compagnie, et qu'à la première occasion, etc. Or, juste à ce moment, il vote contre le ministère ou contre la Compagnie, quelquefois contre les deux à la même séance. Mais les votes ne font rien à l'affaire, et nous recevons toujours un peu plus de requêtes dans les périodes où nous combattons le gouvernement, car bon nombre de braves gens croient encore à l'existence du député à qui l'on ne refuse rien, parce qu'il se fait craindre. La crainte du législateur, c'est le commencement de la sagesse.

Eh bien! même en admettant qu'un député possède une énorme influence dans les ministères, comment s'y prendra-t-il pour apporter la solution désirée aux cinq ou six cents demandes qu'il reçoit chaque mois? Il y a là une impossibilité matérielle sur laquelle il est inutile d'insister. De plus, à quel moment s'occupera-t-il des affaires du pays, s'il veut essayer de faire réussir seule-

ment le quart des demandes qui lui sont adressées? Dans la matinée, à l'heure où il pourrait étudier les questions, il moisira dans les antichambres; au Palais-Bourbon, pendant les séances, il écrira sa correspondance ou payera d'un vote ministériel, contre sa propre conscience, les services qui lui auront été rendus.

En somme, il y a, dans toute la correspondance de la plupart des députés, une certaine quantité d'hypocrisie, déguisant beaucoup d'impuissance, et, certainement, ils ne se pardonneraient pas cette hypocrisie épistolaire, si elle n'était une des formes de la politesse française. Les anciens députés ont répondu, pendant quatre ans, à plus de quatre cents lettres par mois; et ils n'ont pas réussi vingt fois en leurs démarches, tout en assurant chacun de leurs correspondants de la possibilité d'une heureuse solution.

Réélus au scrutin de liste, qui devait les délivrer définitivement de l'horrible corvée des sollicitations, ils sont plus que jamais accablés de demandes. Une remarque à faire : ces demandes leur sont adressées le plus souvent par d'honnêtes et crédules citoyens, généralement étrangers à leurs départements. Mais elles n'en constituent pas moins, pour chacun d'entre nous, une préoccupation constante, absolument préjudiciable aux intérêts généraux du pays.

C'est pour cela que j'ai cru devoir signaler dans votre vaillant journal, si fréquemment reproduit par la presse

de Paris et de la province, la puérilité qu'il y a pour l'électeur à s'imaginer que tout est dit quand son député l'a gratifié d'une apostille, au milieu d'un encombrement de cent autres demandes qu'il apostillera également et que les ministres jetteront au même panier, après avoir reçu à eux seuls le contre-coup des trois ou quatre mille demandes quotidiennement adressées au Palais-Boubon.

... J'en ai fait le compte, et c'est ainsi!

comme dit Ruy-Blas en un lambeau de vers de la grande tirade.

J'ai personnellement une correspondance moyenne de cinq cents lettres par mois, et je finis toujours par répondre à toutes.

C'est vous dire assez qu'en vous écrivant cette cinq cent unième lettre, je tiens surtout à servir les électeurs eux-mêmes et à les mettre en garde contre un excès de confiance qui se traduit par du temps perdu à leurs dépens et aux dépens du pays.

Avec mes remerciements anticipés, agréez, mon cher ami et ancien directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Clovis Hugues,
Député des Bouches-du-Rhône.

Georges d'Heylli.

Le Gérant : D. Jouaust.

1129 — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 2 — 31 JANVIER 1886

SOMMAIRE.

LA QUINZAINE. — *L'Assassinat du préfet de l'Eure. — Le Banquet Molière. — Mort de Paul Baudry.* — Le mystérieux assassinat du préfet de l'Eure, M. Barrême, dans un compartiment de chemin de fer, entre Paris et Mantes, a été le sujet de toutes les conversations et le grand événement de cette quinzaine. C'est le 13 que le fait s'est produit, et depuis ce jour aucun indice n'a pu mettre la police sur la trace du coupable. On n'en est même pas réduit à un simple soupçon, et il est à craindre

que l'auteur de cet attentat n'échappe définitivement à la justice.

On a prétendu que M. Barrême, qui voyageait continuellement sur la ligne, y faisait une guerre acharnée aux joueurs de bonneteau, qu'il en avait fait arrêter quelques-uns, et que la digne association de ces escrocs de chemin de fer avait juré la mort du préfet, qui avait finalement succombé sous les coups de l'un d'eux. A ce propos, on a publié de nombreux articles sur les bonneteurs, audacieux filous qui, surtout les jours de courses, s'installent dans les wagons où ils flairent des dupes et où ils parviennent, en effet, à les faire jouer avec eux. Puis cette piste, sur laquelle tout le monde s'est d'abord jeté, a été ensuite à peu près abandonnée par l'instruction, et par un examen plus approfondi des faits, et le mystère continue, après plus de quinze jours déjà, à obscurcir, pour bien longtemps peut-être, sinon pour toujours, l'origine et les causes de cette dramatique affaire.

— Le 15 janvier a eu lieu le banquet annuel des Moliéristes, sous la présidence de M. Jules Claretie, qui a prononcé, au dessert, une allocution bien finement tournée, et où nous avons été heureux de retrouver la plume de l'écrivain éminent et du lettré érudit auquel ont été confiées les destinées de la Comédie-Française. Voici cette allocution presque en entier :

Messieurs,

Tout à l'heure, en venant prendre la place où vous avez bien voulu m'appeler, je passais rue de Richelieu, et j'y cherchais des yeux la maison où est mort Molière... Eh bien, je signale à la commission des inscriptions de la ville de Paris un fait qui doit considérablement étonner les étrangers : la date de la mort de Molière, dont nous glorifions aujourd'hui la naissance, la date funèbre figure, à quelques mètres de distance, sur deux maisons à la fois.

Au numéro 34, une plaque noire indique au passant que Molière est mort en cet endroit, et au numéro 40, une plaque blanche avertit, — plus justement, — que Molière a rendu là le dernier soupir. Qui sait, Messieurs? Cette double inscription, cette double constatation a son utilité, sans doute, et, en m'éloignant, je me faisais cette réflexion : « Si Molière est mort tant de fois, c'est peut-être qu'il n'est pas mort du tout et qu'il est tout simplement toujours vivant, vivant, à quelques pas de sa chambre mortuaire, sur la scène où on l'acclame, vivant dans sa glorieuse Maison, vivant dans nos bibliothèques, vivant dans nos esprits, vivant dans nos propos, dans nos souvenirs, dans nos joies, dans nos tristesses, dans nos rires, — vivant partout, c'est-à-dire immortel ! »

Aucun homme, en vérité, n'a rencontré devant la postérité de tels hommages. Ce fils de petit bourgeois, ce comédien errant devenu directeur de théâtre, ce faiseur de pièces et de farces, cet amuseur que devaient fort mépriser les marquis dont il raillait les rubans, cet homme qui ne fut rien en son siècle qu'un homme de génie, a survécu de par la royauté de l'esprit à toutes les autres puissances, et la moindre signature du comédien de Louis XIV coûte plus cher aujourd'hui qu'un autographe du Grand Roi.

Mais ce n'est pas à vous, moliéristes, qu'il faut apprendre ce que vaut Molière : vous êtes ici pour le fêter... J'aime ce

mot de *Moliéristes*. Ce n'est pas un barbarisme, loin de là : c'est un gallicisme. Il console de tant d'autres mots en *iste* passablement attristants. On vous a accusés de former une petite chapelle spéciale : où est le mal ? Quand on a honoré tant de faux grands hommes, pourquoi ne vénérerait-on pas les vrais ? Du reste, Molière est de ceux que tout le monde aime. C'est un des gais aïeux de toutes nos familles, et, si je ne redoutais de faire ici allusion à la politique, je dirais qu'en France *Molière est ce qui nous divise le moins*.

. . . .

Messieurs, fêtons, honorons, glorifions donc Molière sur nos théâtres, dans nos livres, dans nos toasts, et s'il m'est une joie, s'il m'est un honneur, c'est, — après avoir présidé ce banquet des moliéristes et y avoir célébré Molière chez vous, — d'aller tout à l'heure l'entendre louer, l'entendre applaudir et célébrer chez lui.

. . . .

En buvant, Messieurs, à Molière, — en portant des lauriers toujours verts à son marbre toujours jeune, — nous acclamons ensemble l'art dramatique, gloire incontestée de notre nation, et l'esprit français, impérissable patrimoine de la patrie ! A Molière, le plus Français des poètes de France ! »

On était très nombreux au banquet, et cependant le vide s'est fait très vite. M. Claretie a même dû quitter la table avant la fin du repas, appelé au théâtre par les exigences de son service directorial. Il y avait en effet en l'honneur de Molière une solennité dont nous parlons plus loin, et qui avait lieu également à l'Odéon. Les deux théâtres ont donc enlevé au banquet une bonne partie des convives et la soirée s'est trop tôt terminée.

— L'art vient de faire une perte bien sensible dans la personne de l'illustre peintre Paul Baudry, décédé à Paris, le 16 de ce mois. Entre autres chefs-d'œuvre, il a laissé surtout ce merveilleux plafond de l'Opéra que nous pouvons admirer trois fois par semaine, mais qui gagnerait tant à être déplacé pour produire son véritable effet et être estimé à sa juste valeur. Né le 7 novembre 1828, à Bourbon-Vendée, où son père était simple sabotier, M. Paul Baudry, membre de l'Académie des beaux-arts depuis le 24 mai 1870, est mort d'une maladie de cœur. Il avait été fait commandeur de la Légion d'honneur en 1875. Nous renvoyons nos lecteurs, pour plus de détails sur la carrière de ce grand artiste et pour l'appréciation de son talent, à l'étude que lui a consacrée M. Jules Claretie, dans la collection des *Peintres et Sculpteurs* qu'il a publiée à la Librairie des Bibliophiles[1].

C'est seulement le 25 janvier qu'ont été célébrées les obsèques de Baudry, pour permettre à son frère, alors en Égypte, d'y venir assister. Au cimetière Montparnasse, où a eu lieu l'inhumation, sept discours ont été prononcés par MM. Turquet, Charles Garnier, Antonin Proust, Thomas, Bailly, Halgan et Rieder. Nous emprunterons au discours de M. Turquet, qui représentait le gouvernement, le passage suivant qui contient sur ce

1. Lire aussi, dans le *Temps* du 26 courant, un très remarquable et très complet article de Paul Mantz.

grand artiste un renseignement tout à fait caractéristique, donné par lui-même :

Baudry n'eut pas seulement les dons qui font l'artiste hors ligne : il eut les vertus qui rehaussent le génie, qui ennoblissent la gloire. Il fut simple, il fut modeste. Tout au travail, il préféra au bruit le recueillement, aux applaudissements le témoignage de sa conscience ; enfin, il aima l'art pour l'art.

« On me rendra cette justice plus tard, écrivait-il à un compagnon de sa jeunesse, que si j'ai déserté en apparence les Salons annuels, ç'a été par dévouement à la grande peinture. Une petite toile nous assure le succès et souvent la fortune. Si la gloire m'est donnée, ce qui est encore bien douteux, j'ai la satisfaction de dire que j'aurai négligé complètement le profit. »

Pour rendre cette justice à Baudry, ses contemporains n'ont pas attendu qu'il eût cessé de vivre, mais je veux proclamer son désintéressement sur sa tombe, parce que c'est là, il me semble, l'éloge funèbre qu'il eût le plus souhaité.

Pauvre La Fontaine ! — Jamais on ne s'est tant occupé de La Fontaine. En même temps qu'on le réimprime dans la précieuse collection des *Grands Écrivains de la France* de la maison Hachette, la Librairie des Bibliophiles vient de donner de ses *Contes* et de ses *Fables* des éditions ornées de merveilleuses eaux-fortes, qui sont déjà dans les bibliothèques de tous les vrais amateurs. Nous ne serions pas étonné de voir paraître prochainement un organe spécial ayant pour titre *le La Fontainiste,* comme nous avons déjà *le Moliériste.* Cette publication devrait être doublée d'un comité

de défense, car la loi édicte des peines contre les gens qui dégradent les monuments publics, et, par une étrange anomalie, elle laisse impunies les atteintes portées à nos grands écrivains, dont les œuvres sont pourtant, encore plus que celles de nos grands architectes, la gloire vraie et impérissable du pays.

Nous avons déjà signalé les étranges arrangements de pièces de Molière dont certains cuistres s'étaient rendus coupables. C'est aujourd'hui le tour de La Fontaine, et voici, presque coup sur coup, deux pédants, dont l'un s'avise de dénaturer ses *Fables* et l'autre de les corriger.

L'un de ces deux messieurs est un ancien ami et commensal de Sainte-Beuve, qui profita des confidences recueillies dans son intimité pour publier sur lui un ouvrage impudent qui eut le succès certain réservé à tous les livres orduriers. M. Nicolardot, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — s'est d'abord amusé à faire de la statistique sur les fables, sur le nombre de vers qu'elles contiennent en moyenne, sur le nombre de fois que chaque animal entre en scène, et autres exercices de même utilité. Il relève aussi les imperfections de style de ce pauvre fabuliste, qui a eu la malechance de ne pas vivre du temps de Nicolardot, lequel lui aurait volontiers enseigné le beau langage. Mais le point capital de son livre, c'est la découverte qu'il a faite que La Fontaine avait un cœur *davidique*. Ses fables ne sont, à vrai dire, que des psaumes, et, en les

écrivant, il n'a cessé d'avoir des réminiscences de la Bible. Ainsi, *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf*, c'est Adam mangeant le fruit défendu ; — *l'Homme qui court après la Fortune*, c'est Nabuchodonosor ; — *l'Homme qui l'attend dans son lit*, c'est Daniel. Comme bouffonnerie, c'est assez réussi. Mais en voilà assez, n'est-ce pas? sur Nicolardot. Passons maintenant à son copain.

Celui-là, qui pourtant n'a diffamé personne, est encore plus audacieux que Nicolardot. C'est le baron Eugène du Mesnil, de Dijon, qui a publié un livre sous ce titre : *Fables de La Fontaine. — Les fautes de langue ont été corrigées par le baron Eugène du Mesnil.* Tandis que Nicolardot se borne à déposer des sottises autour des fables, le chaste et érudit grammairien-baron va jusqu'à les corriger et les expurger. Ainsi, au lieu de :

> Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre,

il met :

> Va-t'en, chétif insecte, imbécile diptère.

Il est choqué de ces deux vers :

> Avant l'oût, foi d'animal,
> Intérêt et principal.

et il imprime :

> Avant l'oût tout sera prêt,
> Principal et intérêt,

ce qui fait une faute de prosodie dans le second vers.

Mais, quand on agit pour le bon motif, on n'y regarde pas de si près.

Dans la fable *le Mari, la Femme et le Voleur*, on lit :

> Et n'ayant caressé son mari de sa vie.

« Vite, atténuons cela », s'est dit le pudique baron, et il a ajouté cet élégant palliatif :

> Le mari croyait être un pacha de l'Asie,
> En Europe il faudrait de meilleurs procédés.

Tout est à l'avenant, et nous n'irons pas plus loin. Mais c'est tout de même beaucoup d'avoir senti s'abattre sur soi, presque en même temps, un Nicolardot et un du Mesnil. Pauvre La Fontaine !

Théâtres. — Le 15 janvier, la Comédie-Française et l'Odéon ont célébré, comme d'habitude, le 264e anniversaire de la naissance de Molière. Rue de Richelieu on a joué une petite saynette inédite, en vers, de M. d'Hervilly, *Molière en prison*, qui a suffisamment réussi. Ces sortes d'à-propos survivent rarement, d'ailleurs, à l'occasion qui les a vus naître. Le Bargy, Leloir, Féraudy, et Mlle Durand, remplaçant Mlle Marsy indisposée, ont interprété les rôles de ce fugitif ouvrage. On a joué ensuite *l'Avare*, remis à la scène avec la distribution exceptionnelle suivante :

Maître Jacques.	MM. Got.
Cléante.	Delaunay.

Laflèche.	MM. COQUELIN *cadet*.
Valère.	PRUDHON.
Anselme.	MARTEL.
Harpagon.	LAUGIER.
Elise.	Mmes BARRETTA.
Frosine.	GRANGER.
Marianne.	MULLER.

Très vif succès, surtout pour Got, Delaunay et Mme Granger. M. Laugier, intelligent, plein d'activité et de mouvement en scène, — trop de mouvement peut-être, — a paru être un peu trop jeune et manquer de l'étoffe voulue dans ce rôle si difficile et si complexe d'Harpagon. Ce n'en est pas moins un artiste de premier ordre et de grand avenir.

A l'Odéon, avec *le Misanthrope* et *le Malade imaginaire,* M. Porel nous a donné une petite comédie à-propos, *la Première du Misanthrope,* de MM. Armand Ephraïm et Adolphe Aderer, très bien interprétée par MM. Albert Lambert, Amaury, Rebel, Rameau, et Mlle Nancy Martel. Le succès en a été assez vif.

— A l'Ambigu, le 16, première représentation de *la Banque de l'univers,* pièce en cinq actes, de M. Grenet-Dancourt. Il y a bien de la fantaisie et de l'observation contemporaines dans cette série de tableaux qui tiennent à la fois de la comédie et du drame, mais plus encore de la comédie. Bien que la pièce n'ait pas réussi, puisqu'elle a dû quitter l'affiche après cinq représentations seulement, nous ne saurions trop féliciter

M. Rochard de l'avoir accueillie. Quant à M. Grenet-Dancourt, il sort plutôt grandi que diminué par cet insuccès, et nous dirons même, dût-on nous accuser d'émettre un paradoxe, que nous préférons de beaucoup, au point de vue littéraire surtout, cette œuvre, malgré son insuccès, à l'éternel succès des *Trois Femmes pour un mari* du même auteur.

— Le 19, reprise à l'Opéra-Comique de *Zampa*, le chef-d'œuvre d'Hérold, qu'on n'y avait pas joué depuis le 28 janvier 1883. L'ouvrage a atteint ce même soir sa 527e représentation. La première date du 3 mai 1831. Des créateurs de *Zampa* il ne reste plus aujourd'hui que Chollet, qui vit retiré à Nemours et qui a quatre-vingt-un ans, et Mme Casimir, qui en a quatre-vingt-deux. Maurel chante actuellement le rôle de Zampa, et Mme Calvé celui de Camille. Mouliérat fait Alphonse; Grivot, Daniel; Barnolt, Dandolo, et Mlle Esther Chevalier, Rita. Le succès de cette belle reprise a été considérable, grâce à la science dramatique et musicale de Maurel, au talent sérieux, bien qu'un peu hésitant peut-être, de Mlle Calvé, à la gaieté et à l'esprit de Grivot et de Barnolt, et à la voix toujours bien conduite de Mouliérat et de Mlle Chevalier. Quelques passages de la partition ont un peu vieilli, mais l'ensemble n'en demeure pas moins d'un effet puissant et, par endroits, grandiose.

— Le dimanche 17, grand succès, au concert Colonne,

pour le célèbre violoniste Joachim, l'un des plus grands virtuoses de notre temps. Il a joué, au milieu d'ovations sans nombre, un concerto de Beethoven, un autre de Spohr (le 6e) et un prélude, avec menuet et gavotte, de J.-S. Bach. La *Symphonie romaine* de Mendelssohn, *les Fêtes d'Hébé* de Rameau et *la Rapsodie hongroise* de Liszt complétaient ce merveilleux programme.

Le dimanche suivant, 24, M. Joachim a joué une seconde fois au concert Colonne. Il a exécuté un concerto de Mendelssohn, une romance extraite d'un concerto hongrois de sa composition, et deux morceaux de Schumann. Le succès a été de nouveau colossal. M. Joachim a donné, en outre, deux ou trois concerts à la salle Erard. Ce grand artiste ne fait d'ailleurs que passer parmi nous. Né le 28 juin 1831 à Kittsée, petit village des environs de Presbourg, il n'a pas encore cinquante-cinq ans.

— A la Comédie-Française a eu lieu, le samedi 23, la première représentation de la nouvelle pièce en trois actes de M. Gondinet, *Un Parisien.* C'est une pièce très gaie, pleine d'observations prises sur le vif, soit pour ce qui concerne l'existence à Paris d'un Parisien exclusif, soit pour ce qui regarde les mœurs de province, lorsque ce Parisien, qui n'a jamais quitté Paris, se trouve soudainement, par un concours de circonstances très habilement préparées, transporté, comme malgré lui, dans la bonne ville de Montauban.

C'est de la gaieté de bon aloi, sans charge excessive, assaisonnée parfois d'une pointe d'émotion qui, à un moment donné, tire même la larme à l'œil. Enfin, c'est de la comédie comique, et de la meilleure, avec une abondance, une surabondance même de mots d'esprit et de reparties plaisantes qui éclatent à tout moment comme des fusées dans un feu d'artifice. Un grand succès, en somme, auquel concourent les deux Coquelin, Thiron, Boucher, Garraud, et Mmes Reichemberg, Céline Montaland et Kalb.

— Le 24, au théâtre du Château-d'Eau, première représentation d'un drame nouveau, en cinq actes et neuf tableaux, de MM. Gaston Marot et Clairian, *la Casquette du père Bugeaud*, qui met en scène, avec le fameux duc d'Isly, le colonel Lamoricière et les commandants Cavaignac et Yussuf. C'est une pièce intéressante et qui a été fort bien accueillie.

— *Adelina Patti.* Le grand événement artistique de la première quinzaine de février sera la réapparition de la trop fugitive planète Adelina Patti dans le ciel parisien, où le public lui avait destiné une place d'étoile fixe de première grandeur. Trois fois seulement on pourra l'entendre à l'Eden-Théâtre, les 3, 6 et 9 février. Que les *dilettanti* se le tiennent pour dit, car il est bien certain qu'on refusera du monde. Prophète à bon marché, nous prédisons à la diva un immense succès que la prochaine fois nous constaterons.

Varia. — *Histoire d'une bague royale.* — A propos de la mort récente d'Alphonse XII, le *Masque de fer* nous raconte l'anecdote suivante :

« Au moment de son premier mariage avec sa cousine la princesse Mercédès, fille du duc de Montpensier, le roi, entre autres cadeaux, offrit à sa jeune femme une petite bague, sorte de souvenir intime et, pour ainsi dire, en dehors des présents officiels.

La jeune reine mit aussitôt le bijou à son doigt et ne le quitta plus. A la mort de Mercédès, le roi reprit cette bague et la donna à la reine Christine, sa grand'mère.

Peu de temps après, celle-ci mourut à son tour, et le bijou échut à l'infante del Pilar, sœur d'Alphonse XII; l'infante mourut quelques jours plus tard.

Pour la troisième fois, la bague revint au roi, qui la donna alors à l'infante Christine, sœur de la reine Mercédès et seconde fille du duc de Montpensier. Trois mois après, l'infante Christine était morte.

Enfin, le roi Alphonse se fit remettre une dernière fois l'anneau si tristement fameux, et voulut le garder et le porter.

A sa mort, quand on recueillit les bijoux du roi, la vue de cette bague rappela que tous ceux qui jusqu'alors l'avaient portée étaient morts bien peu de temps après qu'elle leur avait été successivement remise. »

Cette bague, aujourd'hui, est suspendue par un ru-

ban au cou de la vierge de l'Almudena, patronne de la ville de Madrid.

Livres poursuivis. — On avait fait courir ces jours derniers, le bruit que le parquet allait diriger des poursuites contre *Germinal*, le roman d'Émile Zola. A ce propos, l'*Événement* nous raconte l'anecdote suivante :

Benoît XIV venait d'être élu pape. Un pauvre prêtre qui avait été le condisciple du nouveau prélat, mais était resté cantonné dans une petite cure de la province d'Orvieto, s'en vint un jour le trouver et lui tint le langage suivant :

« *Mio padre*, je viens de faire un livre que je tiens à te dédier. Tu es toujours tout-puissant : accepte, et tu me rendras service.

— Comment! répondit Benoît XIV, non-seulement j'accepte, mais pour que tu puisses en retirer un grand profit, je vais te faire intenter un procès par la sacrée congrégation des Rites. »

Et comme le pauvre prêtre se récriait,

« *Ecco*, mon ami, lui dit-il, si tu ne procèdes pas ainsi, tu ne vendras pas dix exemplaires de ton livre. »

Le conseil fut suivi, et les éditions se succédèrent avec une rapidité jusqu'alors inconnue.

A propos d'étoiles. — Nous recevons d'un de nos abonnés la communication suivante :

« Voulez-vous me permettre de jouer un instant les Sarcey dans la *Gazette anecdotique?* Ce sera peut-être bien un peu sur votre dos, mais vous êtes de ceux, j'espère, qui ont les reins solides. Donc, dans votre dernière quinzaine de 1885, une expression, bien inoffensive, s'est glissée, qui a fait jeter les hauts cris à quelques puristes : il s'agit d'une certaine *étoile en retraite*, cousine germaine assurément d'une certaine *étoile en herbe* dont nous nous sommes amusés jadis ici même. Mais cette fois les puristes en question se sont rebiffés et se sont demandé pourquoi, après tout, on ne dirait pas *étoile en herbe*, comme on dit *poète* ou *chanteur en herbe*, les deux figures ayant même valeur. La question ainsi posée ne fut pas résolue; l'expression *étoile en herbe* me paraissait fautive sans que je pusse expliquer pourquoi elle l'était. La nuit m'a apporté cette explication, et je suis heureux de vous donner aujourd'hui la solution de ce grave problème qui nous embarrasse fort, sans doute parce qu'il est extrêmement simple. C'est que le mot étoile, dans la phrase où vous l'avez mis, s'appliquait à une comédienne, et était déjà pris au figuré. Il y avait donc comparaison : or toute comparaison, si elle se continue, doit se continuer dans le domaine où elle a été prise. Ainsi on dira d'une chanteuse que c'est une étoile qui apparaît à l'horizon, qui brille, qui s'éteint, mais on ne dira pas d'elle que c'est une étoile qui fait naufrage ou qui se casse la

jambe, pas plus qu'on ne dit : Le char de l'État navigue sur un volcan. »

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Une femme de faible vertu est citée comme témoin en police correctionnelle, et le président l'interroge :

« Votre état ?

— Mon président, je vous dirai comme le grand roi : l'état, c'est moi !... » (*Gil Blas.*)

Attribué par *Gil Blas* à la spirituelle comtesse de B... :

« La Française suit la mode comme un chien suit son maître ; l'étrangère, comme un aveugle suit son chien. »

Pris sur un album :

« On a toujours vingt ans dans quelque coin du cœur. »

Sur un autre album :

« L'amour est un œuf frais, le mariage un œuf dur, le divorce un œuf brouillé. »

D..., qui admire beaucoup, et avec raison, les Petites Sœurs des pauvres, disait l'autre jour à un de ses amis :

« Comparez donc la vie de ces gardes-malades avec celle de ces filles évaporées qu'on rencontre dans les théâtres et dans les concerts de Paris.

— Hé ! mon cher ami, ces dernières sont les « petites sœurs des riches ! »

(*Echo de Paris.*)

Mme X..., très jalouse se trouve dans une position intéressante. Un ami de la maison lui rend visite, et la complimente sur sa grossesse.

« Mon mari ne vous en avait donc pas informé?...

— Il l'aura sans doute oublié...

— Oublié? Ce n'est pas possible! Pourquoi mon mari a-t-il tenu cela secret? Que me cache-t-il?... Oh ! mon Dieu, j'y songe! Quelle horrible idée! *Si ce n'était pas de lui !* »

(*Charivari.*)

Entre bohèmes :

« Mon vieux, je t'annonce une grande nouvelle. Lundi, je m'embarque pour l'Australie, et il est probable que tu ne me reverras jamais!

— Alors... prête-moi deux louis! »

(*Gil Blas.*)

Un avare, payant un de ses fournisseurs, compte les pièces de monnaie à mesure qu'il les tire de sa caisse.

« 27 francs, 28, 29... 60.

— Comment dites-vous? s'écrie le créancier.

— Ah! pardon, je me figurais que je jouais au piquet. »

PETITE GAZETTE. — La constitution du nouveau ministère a donné lieu à d'intéressants articles rétrospectifs, dont voici le résumé. Le cabinet Freycinet est le vingt et unième depuis la guerre de 1870; et voici le nombre de ministres consommés, depuis la même époque, par les départements ministériels dont les noms suivent :

Guerre.	16	ministres.
Marine.	16	—
Finances.	17	—
Intérieur.	28	—
Affaires étrangères	15	—

— Mme Inès Sarrante, ancienne cantatrice, qui a depuis abordé la médecine et conquis ses brevets, vient d'être nommée médecin de l'Opéra. C'est la première femme qui ait occupé cette situation.

NÉCROLOGIE. — 9 janvier. Mort du comte Adrien de La Valette, ancien directeur-fondateur du journal *l'Assemblée nationale* de 1848, qui devint *le Spectateur* en juin 1857, fut supprimé en 1858 et reparut sans succès en 1877. Il était né à Paris, en 1814.

— 9. Emmanuel Miller, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, orientaliste distingué, né en 1812.

— 15. L'auteur dramatique viennois Ebersberg, bien connu dans les lettres sous le nom de O. F. Berg, vient de mourir dans une maison de santé, à Dobling (Autriche). Il avait été décoré de la Légion d'honneur.

— 17. M. Reignier, conservateur du musée de Lyon et célèbre peintre de fleurs. Il avait soixante-dix ans.

— 18. Guillaume-Joseph-Gabriel de La Landelle, ancien officier de marine et romancier. Né le 5 mars 1812, il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1865.

— 18. Amilcar Ponchielli, né le 31 août 1834, à Çaderno, près Crémone, professeur au Conservatoire de Milan. C'était, après Verdi, le plus célèbre des compositeurs italiens vivants. Son *Giocondo*, ses *Promessi Sposi*, sa *Marion Delorme*, etc., ont eu de considérables succès au delà des monts. Il avait épousé la célèbre cantatrice Theresa Brambilla.

— 23. Bressant, le sociétaire retiré du Théâtre-Français, ce « Mario de la comédie de genre», comme l'a appelé un de ses biographes, est mort à Nemours (Seine-et-Marne), à l'âge de soixante-dix ans. Nous avons souvent parlé de cet éminent artiste dans notre *Gazette* (voir la table décennale) ; nous nous bornerons donc à rappeler qu'il fut le dernier grand premier rôle de la Comédie-Française vraiment digne de ce nom. On ne l'a jamais remplacé dans Almaviva du *Mariage de Figaro*, dans Richelieu de *Mademoiselle de Belle-Isle*, dans Gaston de Presle du *Gendre de M. Poirier*, non plus que dans ces brillants personnages, comtes ou marquis, des fines comédies de Musset et de Feuillet. Au théâtre comme à la ville, Bressant avait une distinction suprême et une irréprochable tenue de véritable gentilhomme. Il avait les goûts artistiques les plus élevés, et évidemment, bien qu'il fût le fils avéré d'une simple petite ouvrière de Chalon-sur-Saône, il avait du sang de grand seigneur dans les veines.

— 23. Le doyen de la démocratie française, Hippolyte-Victor Charamaule, né le 23 avril 1794, à Mèze (Hérault),

vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Député de 1834 à 1842, il fut le premier commissaire du gouvernement, à Montpellier, en 1848. L'Empire l'exila en 1852 à cause de ses opinions politiques. Le 27 mai 1879, il concourut, mais en vain, bien que sur la présentation de Victor Hugo, pour un siège d'inamovible au Sénat.

— 24. Edmond-Louis-René Tulasne, membre de l'Institut (botanique), âgé de soixante et onze ans. Il avait remplacé Adrien de Jussieu à l'Académie des sciences.

— 25. Mort de Mme Mélingue, née Théodorine Thiesset, et d'abord connue sous le seul nom de Théodorine au boulevard, où elle remporta de grands succès dans les théâtres de drame. Elle fut admise au Théâtre-Français avec le titre de sociétaire en 1843, pour y créer le rôle de Guanhumara dans les *Burgraves*. Son succès fut moindre rue de Richelieu qu'au boulevard, et en 1852, le 1er avril, elle se retira définitivement avec une pension de 3,500 francs. Elle avait épousé le célèbre comédien Mélingue, dont elle eut deux fils, Gaston et Lucien, tous deux bien connus comme artistes peintres. Elle était née en 1813.

— 25. Jean-Casimir Roucoux, né le 1er octobre 1844, à Paris, décoré de la médaille militaire pendant le siège, comme caporal du 24e bataillon de la garde nationale mobilisée, ancien artiste de l'Athénée. Il était le frère de notre confrère Paul Roucoux connu au théâtre sous le pseudonyme de Paul Burani.

— 25. Le célèbre docteur Jules Guérin, né le 1er mars 1801 ; fondateur, en 1830, de la *Gazette médicale*. Il a eu, comme critique, comme inventeur, comme généralisateur, une réputation considérable ; il a eu aussi, comme tel, beaucoup d'ennemis. En somme c'était une gloire, incontestée pour tout le monde, du corps médical français.

INSTITUT. — Le 22 janvier l'Académie des inscriptions et belles-lettres a procédé au remplacement du regretté M. Léon

Renier, décédé. Il n'y a eu qu'un seul candidat pour ce fauteuil : M. Gaston Boissier, de l'Académie française, qui a été élu par 28 suffrages sur 30 votants.

En revanche, on n'a pas pu pourvoir au remplacement de M. Egger, également décédé. Après trois tours de scrutin infructueux, où ont été ballottés MM. Clermont-Ganneau Longnon et Héron de Villefosse, l'ajournement de l'élection a été prononcé.

VARIÉTÉS

UNE PAGE INÉDITE DE CASANOVA

Cette page, que nous communique M. Kahn, attaché à la Bibliothèque de la Sorbonne, a été trouvée dans les papiers de Casanova de Seingalt, au château de Dux en Bohême : c'est une sorte de poème en prose à strophes presque symétriques, d'un style fort différent de celui des autres œuvres littéraires du célèbre aventurier. Il serait difficile d'y voir l'ébauche d'une pièce de vers ; le manuscrit est une copie soigneusement écrite : les versets sont séparés les uns des autres par deux petites lignes horizontales.

C'est le seul essai de Casanova vers une forme plus libre que le vers et plus musicale que la simple prose, et peut-être même le premier essai qui en ait été fait. Il est curieux de voir Casanova pressentir cette technique bien avant Aloysius Bertrand.

AUX BEAUX CHEVEUX DE THÉRÈSE

(*Ces cheveux parlent ainsi:*)

Je suis, belle Thérèse, la fameuse chevelure qui entoura jadis la roïale tête de l'illustre Berenice. Heureuse d'avoir été si souvent pressée par son brillant diadème dont la splendeur etait egale à celle d'un astre.

La peinture n'a jamais pu imiter et la nature n'a jamais pu produire cheveux plus beaux que les miens, car elle m'a donné en partage mille boucles, l'or filé, l'éclat le plus brillant et la longueur sans pareille.

Pendant que ma reine était glorieuse de me posséder et qu'elle me comblait de sa tendresse, la fortune perfide travaillait à me précipiter.

Le vain charme des lauriers qu'on recueille à la guerre vint séduire le roi mon époux, qui, tout jeune, n'avait été jusqu'à cet âge-là occupé que de plaisirs amoureux.

Oh ! vous qui avez aimé, dites l'affreux état dans lequel Berenice se vit plongée dans le dernier moment de

ce cruel adieu. J'ai ressenti, moi aussi, les outrages d'une douleur tant excessive.

Berénice, noiée dans ses larmes, leva au ciel ses beaux yeux et m'offrit en sacrifice aux dieux qui le feraient retourner couronné des lauriers de la victoire.

Je fus l'innocente victime immolée à la joie de son heureux retour, gage sacré et incontestable de la tendresse de la reine. Hélas! que ma douleur fut amère, lorsque le perfide couteau, couteau sacré, me sépara de sa roïale tête !

J'ai tant plu aux dieux dans ce fatal moment, trésor de beauté toute divine, quoique détachée des appas et des grâces enchanteresses de son charmant visage, que les zéphyrs ministres des immortels, tout inondée des pleurs de la reine, me ravirent et me transportèrent sur leurs ailes au milieu des astres les plus brillants.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

1129 — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 3 — 15 FÉVRIER 1886

SOMMAIRE.

LA QUINZAINE. — Nous vivons dans un temps bien troublé! A une quinzaine sanglante succède une quinzaine sanglante. On avait assassiné un préfet sur un chemin de fer, il y a quinze jours; cette fois c'est un ingénieur qu'une foule en délire assomme et exécute dans les circonstances les plus tragiquement épouvantables. C'est le 26 janvier, à Decazeville, que le fait

s'est passé. Le sous-directeur des Houillères et fonderies de l'Aveyron, exploitées en cet endroit, M. Jules Watrin, ingénieur civil des mines, que les mineurs avaient pris en aversion, — le procès qui s'ensuivra nous dira pour quelle cause, — a été jeté par quelques-uns d'entre eux, d'un premier étage dans la rue, où une foule furieuse et sauvage l'attendait et a quasiment mis le malheureux en pièces. Le soir même il était mort. Il était d'origine lorraine et n'avait que cinquante ans.

A peine cette émotion commençait-elle à se calmer qu'une tentative d'assassinat avait lieu en plein jour et en plein hôtel du Louvre; un personnage d'un rang social élevé, M. Artaud-Haussmann, neveu de l'ancien préfet de la Seine, cherchait à tuer à coups de revolver un soi-disant ami qu'il avait attiré à l'hôtel, comme en un guet-apens, dans un but non encore bien expliqué. En même temps d'autres assassinats avaient encore lieu en différents endroits de Paris, notamment celui d'une fille dont la fin mystérieuse n'a pu être non plus encore expliquée, et dont l'assassin demeure également inconnu.

Plusieurs duels ont, d'autre part, vivement occupé l'attention publique, et surtout celui de MM. Edmond Magnier et de Dion qui a eu de singulières péripéties, et qui a été suivi d'un second duel entre M. Magnier et l'un des témoins de son adversaire. Le tout s'est terminé par d'insignifiantes égratignures, ce qui est d'au-

tant plus heureux que les causes de cette double rencontre étaient de bien peu d'importance.

Et maintenant, nous ne saurions vous parler, si ce n'est pour mémoire, de l'activité du nouveau ministre de la guerre, des changements de garnison qu'il a imposés à divers régiments de cavalerie soupçonnés de tiédeur républicaine ; de la question de l'amnistie portée, comme tous les ans, par l'extrême gauche, devant la Chambre, et comme tous les ans une fois de plus enterrée ; d'une nouvelle proposition d'expulsion des princes, qui n'aboutira pas plus que les précédentes ; des nouveaux débuts de M. Rochefort à la tribune ; de ceux de M. Millerand, récemment élu député de Paris, et qui est plus un orateur d'affaires judiciaires que politiques, et de bien d'autres choses, qui d'ailleurs ne nous regardent pas, au moins pour ce qui concerne le cadre réglementé de notre *Gazette*.

— Le jeudi 3 février, M. Ludovic Halévy a prononcé son discours de réception à l'Académie française ; c'est M. Édouard Pailleron qui lui a répondu. La circonstance mettait donc en présence deux auteurs dramatiques également applaudis. M. Ludovic Halévy a très consciencieusement fait l'éloge de son prédécesseur, M. d'Haussonville, et M. Pailleron a riposté par l'éloge très brillant de M. Ludovic Halévy. Dans ce tournoi, c'est M. Pailleron qui devait forcément remporter la victoire. En effet, la vie de M. d'Hausson-

ville, vie de devoir, de sacrifices et d'honneur, offrait certainement un beau sujet de discours, mais c'était un sujet peu varié. En revanche, que de choses délicates et charmantes on pouvait dire sur le talent, sur les œuvres et même sur la personne de M. Halévy !

M. Pailleron n'y a pas manqué. Il s'est étendu, comme avec délices, sur le détail des jolies comédies, des romans et surtout des études mondaines qui ont fait la renommée de M. Halévy. Les voûtes du grave Institut ont dû, pour un moment, retentir de l'éloge mérité de *la Famille Cardinal!* M. Pailleron a jugé à leur juste valeur ces fines et exactes études si bien prises sur le vif, et le lendemain un docte sénateur, M. Scherer, déclarait à son tour, dans le *Temps*, que *la Famille Cardinal* était le chef-d'œuvre de M. Halévy. Ces messieurs ont peut-être raison. Qui sait si, dans cent ans et plus, l'histoire des demoiselles Cardinal et de leur illustre famille ne survivra pas aux œuvres de M. Scherer, même à celles de M. Pailleron, et peut-être aussi à toutes les autres œuvres de leur auteur. C'est que l'histoire véridique de cette étonnante famille constitue, comme dit Zola, un document humain !

Pailleron a attribué aussi le succès du théâtre d'Halévy à la gaieté qu'il a eu l'art d'y mettre. Et, à ce propos, l'éminent auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, — une pièce qui n'est pas triste non plus ! — a clos, ou à peu près, son élégant discours par la boutade suivante :

« Mais la gaieté! l'inoffensive gaieté! Cette qualité, j'allais dire cette vertu, si particulièrement française qui nous rendait le devoir plus facile, le malheur plus léger; qui mettait à nos autres vertus comme une aigrette scintillante; qui, mêlée à notre urbanité, en faisait de la politesse, à notre courage de la bravoure, qu'est-elle devenue?

« Hélas! elle est atteinte, elle aussi, par ce mal de langueur, par cette anémie endémique qui, depuis si longtemps déjà, nous ronge et dont on peut établir le diagnostic par mille indices. Par nos révolutions d'abord, car les révolutions d'un peuple sont comme les colères d'un homme : elles ne prouvent que sa faiblesse; par les préoccupations politiques qui accaparent notre vie, puisque, pour continuer la comparaison, la politique n'étant que le fonctionnement organique d'un État, un peuple qui sent sa politique est comme un homme qui sent ses organes : il est malade. Et par combien d'autres preuves encore ne pourrait-on pas l'affirmer! Par nos engouements de valétudinaire dans les petites choses et nos terreurs puériles dans les grandes, par cette passion malsaine pour la littérature salissante, semblable à la curiosité des gens mal portants pour les livres de médecine, par notre avidité à y chercher tout ce qui peut souiller, avilir, diminuer l'humanité et l'abaisser au niveau de notre propre abaissement, nous persuader que l'effort est inutile parce que

notre espérance est lasse et nous faire croire qu'il n'y a plus rien en ce monde parce que nous croyons avoir tout perdu.

« Oh! oui, ce peuple est malade, et je ne le croirai guéri que lorsque la gaieté lui sera revenue, et que j'entendrai résonner encore son rire sonore et clair comme celui du vieux coq gaulois. »

AUTOGRAPHES. — M. Étienne Charavay a vendu le 23 janvier, à l'hôtel Drouot, une curieuse collection de lettres autographes dont les plus précieuses pièces provenaient de Rachel, de Frédérick-Lemaître, d'Alfred de Musset, etc... C'est ce dernier grand poète qui a eu la palme de la vente, où il figurait pour cinquante-six numéros.

Une de ses lettres, relative à Rachel, mérite d'être particulièrement citée. Le ton n'en est pas commun, ni habituel, mais on sait qu'Alfred de Musset avait la franchise plus que nette et parfois brutale. Voici donc ce qu'il écrivait à un journaliste qui l'avait attaqué à propos d'un article sur Rachel :

Monsieur,

Je vous ai cherché hier soir au Théâtre-Français et à l'Opéra, espérant vous y rencontrer au foyer, afin de vous dire en public ce que je pense de votre article de lundi dernier. Ne vous ayant pas trouvé, je suis obligé de vous écrire.

Il est reçu, je le sais, que, du moment qu'on écrit, on ap-

partient à la critique ; je n'ignore pas non plus le ridicule qui s'attache à la vanité blessée. Mais si vous avez, comme journaliste, le droit de me juger, j'ai celui de vous dire, de vous à moi, ma façon de penser. J'avais écrit, dans la *Revue des Deux-Mondes*, poliment et sincèrement mon opinion sur Mlle Rachel. Je ne vous désignais point. Vous m'avez fait une réponse qui n'a ni mesure ni convenance. Votre article est grossier. Littérairement, vous êtes un enfant à qui il faudrait mettre un bourrelet, et, personnellement, vous êtes un drôle à qui on devrait interdire l'entrée du Théâtre-Français.

Voilà, Monsieur, ce que je vous aurais dit hier si je vous avais rencontré et ce que je vous répéterai la première fois que je vous verrai. Vengez-vous de cette lettre, si vous voulez, par quelques nouvelles injures ; je m'y attends, et je ne m'en soucie pas le moins du monde.

ALFRED DE MUSSET.

Cette curieuse lettre a été vendue 205 francs.

Est-ce sur le même critique qu'il composait, quelques jours après, le quatrain épigrammatique suivant, qui s'est vendu 50 francs ?

Par propreté, laissez à l'aise
Mordre cet animal rampant.
En croyant frapper un serpent,
N'écrasez pas une punaise.

Le discours manuscrit de réception du même poète à l'Académie a été adjugé 400 francs.

Viennent ensuite quelques vers qui ne figurent pas dans les œuvres complètes, et que le poète avait écrits

au bas d'un dessin représentant une femme nue auprès de laquelle repose un jeune homme :

Qui que tu sois, je t'en conjure,
Mets ton lit de l'autre côté,
Ne traîne pas ta couverture
Sur le sein déjà maltraité
De cette douce créature.
Un crayon plein d'habileté
Créa son aimable figure,
Qui respire la volupté!
Elle est belle ; laisse-la pure.

Dans les lettres, à lui adressées, qui font partie de la même collection, nous en trouvons une datée du 20 novembre 1851 et dans laquelle Victor Hugo lui écrit, à propos de sa candidature à l'Académie :

Je suis vôtre de la tête aux pieds. Je voterai effrontément pour vous à la face de tous les Falloux et de tous les Montalambert possibles...

V. HUGO.

Cette lettre, qui n'a qu'une petite page, est vendue 82 francs.

Suit une curieuse lettre de Mérimée après le succès de l'élection :

Envoyez (lui dit-il) votre carte aux trente-neuf membres de l'Académie, sans en excepter M. Berryer, et surtout à ceux qui ont voté contre vous. L'usage académique est de croire qu'on a été nommé à l'unanimité.

MÉRIMÉE.

Le manuscrit autographe de *l'Habit vert*, comédie de Musset en collaboration avec Augier, a été adjugé 245 francs.

Le billet suivant, signé Eug. Labiche, ne s'est vendu que 12 francs. Il valait certes mieux que cela !

La comédie est l'art de faire rire avec orthographe.
Le vaudeville est l'art de faire rire sans orthographe.
Le drame est l'art de se faire jouer par Sarah Bernhardt.

Puis viennent divers autographes adjugés à des prix également divers : des lettres de Sarah Bernhardt, 15 fr.; Déjazet, 82 fr.; Got, 18 fr.; Coppée, 13 fr.; Dumas père, 40 fr.; Dumas fils, 70 fr.; de Vigny, 62 fr.; Bismarck, 73 fr., et, enfin, Napoléon III, lettre de trois pages et demie au maréchal Randon sur un projet de loi militaire, 300 francs.

Terminons par le poète Mistral qui envoyait, en 1848, à dix-sept ans, au rédacteur de la *Semaine*, trois pièces de vers, dont l'une, *le Chant du peuple*, débute ainsi :

Gloire au grand peuple, au peuple magnanime,
Dont le courroux brisa la royauté !
Guerre aux tyrans ! tel fut son cri sublime
Quand il fallut venger la liberté.
Avec les rois plus de pactes frivoles,
Plus de traités violés tant de fois.
La perfidie inspire leurs paroles ;
Guerre éternelle entre nous et les rois !

Ce triple « élan poétique » du jeune Mistral a été vendu 60 francs.

Les Petits Salons. — Avec le mois de février commence tous les ans la saison picturale. Avant le grand Salon de peinture du mois de mai, où il y a toujours tant de tableaux qu'on finit par ne pas en voir un, nous avons le régal des petits Salons, qui nous présentent quelques œuvres qu'on peut examiner à son aise et sans fatigue. La plus ancienne de ces expositions particulières est celle du cercle de l'Union artistique, autrement dénommé Cercle des Mirlitons. Ce sont les portraits qui cette année tiennent la corde. Avec celui de M. Cabanel, par lui-même, qui est un vrai chef-d'œuvre, on doit citer celui de Paul Juriewitch, par le regretté Paul Baudry; celui de M. de Laborde, par Bonnat, ainsi que d'autres portraits fort remarquables par Jules Lefebvre, Wencker, Roll. Quant aux toiles à sujets, elles ne sont guère intéressantes.

L'exposition du cercle de la rue Volney est un peu inférieure à la précédente. On sent, en y entrant, une moins bonne odeur de peinture. Il faut pourtant y citer les pittoresques *Maisons de pêcheurs* de Cazin, un bon tableau de Buland, un joli chien de Lambert, qui partage maintenant ses tendresses entre chiens et chats, et un portrait de Lerolle, un peu trop fait dans la manière de Whistler.

Nous venons d'avoir aussi l'ouverture de l'exposition des Aquarellistes, où les élégants et les élégantes vont périodiquement s'écraser, *magis ut videantur*, comme

dit Cicéron, *quam ut videant.* Les visiteurs sérieux qui s'y sont rendus après l'ouverture ont pu remarquer que les anciens, comme Français, Harpignies, Eugène Lami, tiennent toujours bon. Très remarquables les brillantes aquarelles de Vibert, ainsi que les gracieuses compositions d'Édouard de Beaumont pour deux contes de Perrault. Rien de bien saillant parmi les œuvres des nouveaux venus. Nous ne sommes que médiocrement touchés par les étrangetés de Besnard et les coloriages pâlots de Boutet de Monvel, qui ne valent pas ses toiles.

On peut ranger encore dans les petits Salons l'exposition des œuvres recueillies pour la tombola organisée en vue d'élever une statue à Claude Lorrain, et où l'on trouve plusieurs œuvres de valeur, entre autres le portrait du peintre Français, par Bonnat ; — et enfin une exposition de 76 paysages d'Edmond Yvon, suivie d'une vente qui n'a produit que 34,000 francs, somme évidemment inférieure à la valeur des œuvres vendues.

Les amateurs de peinture ont eu, on le voit, de quoi occuper leurs loisirs dans la quinzaine qui vient de s'écouler.

Théâtres. — L'Opéra a donné, le 26 janvier, une grande représentation de gala au profit des pauvres, dans laquelle on a fait défiler sous nos yeux des spécimens de tous les genres du théâtre à diverses époques, et joués dans les costumes, avec les décors, et même

pour le théâtre primitif, avec les masques du temps. C'est ainsi que nous avons pu entendre un prologue antique, *Bakkhos* de M. de Banville, un *Agamemnon*, également antique, restitué par M. de Bornier, *les Captifs* de Plaute, arrangés par M. Truffier, *la Farce de maître Pathelin*, puis des scènes du *Cid*, représentées comme au temps de Corneille même. On a fini par un petit ballet, *les Jumeaux de Bergame*, d'après Florian, de MM. Nuitter et Mérante, musique de Th. de Lajarte, déjà donné l'été dernier à Paramé, et où Mlles Subra, Sanlaville et Biot ont été très vivement applaudies.

En somme, spectacle plus curieux qu'amusant, plus intéressant que gai, mais qui a donné une recette de 95,000 francs, soit près de 50,000 francs pour les pauvres. Ce brillant résultat vaut mieux que toutes les critiques.

— Le 27 janvier, au Palais-Royal, *Trop de vertu !* pièce en trois actes de MM. Hennequin père et fils, et qui, malgré cette collaboration, n'a pas réussi. Jouée par Daubray, Calvin, et Mmes Mathilde et Lavigne, la dernière insuffisante pour son personnage trop développé, cette pièce manquée a dû quitter l'affiche après six représentations.

— A Cluny, le 29, très brillante et heureuse reprise de *Doit-on le dire ?* l'amusante comédie de Labiche et Duru, jouée pour la première fois le 20 décembre 1872, au théâtre du Palais-Royal, où elle fut créée par Gil-

Pérès, Brasseur, Hyacinthe, Priston, et Julia Baron. Montcavrel et Mesmakers sont aujourd'hui les deux principaux interprètes de cette jolie pièce dont le succès a été très vif.

— Le 30, nous avons eu aux Variétés *les Demoiselles Clochart*, comédie-vaudeville en trois actes d'Henri Meilhac. Le premier acte, merveilleux d'observation, de vivacité et d'entrain, a accaparé à lui seul le succès de la soirée, et a même fait pâlir les deux autres. Admirablement jouée par Dupuis, Léonce, Baron, Lassouche, Mmes Réjane, Jane May, etc., la pièce nouvelle constitue un spectacle des plus réjouissants.

— Le 1er février, reprise au Vaudeville du *Voyage de M. Perrichon*, comédie en quatre actes, de Labiche et Ed. Martin, et dont les représentations depuis l'origine (10 septembre 1860) se chiffrent par centaines. Le rôle de Perrichon, cet inénarrable carrossier en retraite, a été créé par Geoffroy au Gymnase, et repris ensuite à l'Odéon par Montbars et par Pradeau. C'est Jolly qui le joue aujourd'hui d'une manière très personnelle et non moins réussie. Le succès de cette reprise a donc été très brillant grâce aussi à une interprétation d'ensemble excellente et dans laquelle nous citerons, après Jolly, MM. Boisselot, Michel, Corbin, Garraud fils, et Mmes Grassot et Vrignault.

— C'est d'ailleurs la quinzaine des reprises à succès. En effet, l'Odéon vient de nous rendre (2 février) *le*

Fils de famille, cette charmante comédie de Bayard et de Biéville, représentée pour la première fois au Gymnase, le 25 novembre 1852. On joue aujourd'hui la pièce sans couplets, ce qui lui donne d'ailleurs une allure plus vive. C'est Lafontaine qui a repris le rôle du colonel, créé par lui il y a trente-quatre ans, et dans lequel il est encore tout à fait remarquable. Mme Léonide Leblanc interprète avec beaucoup de distinction le personnage d'Emmeline, et M. Dumény a montré de la verve et de la belle humeur dans le rôle d'Armand, où le précédait le grand souvenir de Bressant. Colombey est un fort amusant Kirchet, Duard un Canard des plus ahuris, et Mlle Rachel Boyer est bien trop jolie pour son rôle d'aubergiste campagnarde. Quant à Mme Crosnier, cette duègne si parfaite joue avec des allures soldatesques tout à fait extraordinaires le rôle de la cocasse sœur du colonel. En somme, une belle et bonne soirée qui en promet bien d'autres.

— Le 3, reprise de *l'Aventurière* à la Comédie-Française, avec Mlle Pierson et M. Got, jouant pour la première fois les rôles de Clorinde et d'Annibal. Mlle Pierson est une fort aimable et gracieuse comédienne, mais elle ne pouvait songer à faire oublier Mme Plessy qui avait fait du personnage de Clorinde un type absolument exceptionnel. C'est Régnier qui a créé le fantasque rôle d'Annibal; Got le joue avec beaucoup de fantaisie et d'originalité, mais il n'a ni la

gaieté ni surtout l'extérieur du personnage. Il a eu toutefois son succès habituel.

— A l'Opéra-Comique, nous avons eu, le 4, un ouvrage nouveau, *le Mari d'un jour*, de MM. d'Ennery et Silvestre, musique de M. Arthur Coquard, compositeur qui n'est connu à Paris que par quelques tentatives musicales assez heureuses, *Cassandre, Ossian, Jeanne Darc, le Chant des épées*, etc..., mais qui n'avait encore abordé le théâtre qu'à Angers, sa ville natale, où il a fait représenter, le 21 mars 1884, un opéra en deux actes intitulé *l'Épée du roi*. Le succès en fut assez vif pour que M. Carvalho lui offrît aussitôt un livret. Ce livret n'était malheureusement que médiocre, et M. Arthur Coquard, mal inspiré par les péripéties absentes d'un sujet insuffisant, ne nous paraît pas avoir donné tout à fait ce que ses œuvres antérieures permettaient d'espérer. Plusieurs morceaux ont été pourtant favorablement accueillis : un joli air de ténor, un entr'acte très finement écrit, et diverses autres pages de moindre importance. Degenne, Fugère, Isnardon, Barnolt et Mmes Simonnet et Degrandi ont vaillamment conduit leurs rôles, et il ne faudra pas s'en prendre à ces excellents artistes si la pièce n'obtient pas définitivement un succès durable.

En même temps l'Opéra-Comique a repris la toujours jeune partition de *Richard Cœur-de-Lion*, qui a été pour Talazac et pour Bouvet l'occasion d'un véritable triomphe.

— Au Châtelet, reprise, le 8 février, de *l'Assommoir*, qui en est à sa 358e représentation. Dailly joue toujours Mes-Bottes, et l'on peut dire qu'il est, à lui seul, le grand succès de la pièce, laquelle, malgré Paul Deshayes (Coupeau) et Mmes Melcy (Gervaise) et Defresnes (Virginie), est déjà, en grande partie, fatigante et vieillie.

— Au concert du Châtelet, Mme Krauss a renouvelé, le 31 janvier, ses triomphes de l'autre fois en chantant avec l'ampleur qu'on lui connaît l'air d'*Alceste*, les stances de *Sapho, le Roi des Aulnes*. Le dimanche suivant, Maurel, bien qu'il fût peut-être de moindre attraction que l'éminente cantatrice, a triomphé, lui aussi, dans l'air d'*Élie* de Mendelssohn, l'air d'*Anacréon* de Grétry, et dans le grand duo du *Vaisseau fantôme* de Wagner. Pour ce dernier morceau, il a été intelligemment secondé par Mlle Tanesi. Mais la malheureuse artiste, saisie par le froid, avait sur la voix un voile que pouvaient seules soulever les notes aiguës. Pourquoi donc aussi les cantatrices ont-elles la fâcheuse habitude de venir en toilette décolletée s'exposer aux funestes courants d'air qui circulent entre la salle et la scène du Châtelet ? Nous sommes loin de tenir pour rien les charmes de Mlle Tanesi, mais l'ensemble de sa personne nous les aurait facilement laissé deviner sous une robe montante.

Varia. — *Trois Nouveaux Immortels.* — Le jeudi 11 février, l'Académie française a procédé à l'élection de trois nouveaux immortels à trois fauteuils vacants dans l'ordre suivant :

Fauteuil de M. About. — Huit candidats sont en présence : MM. Léon Say, H. de Bornier, Léautey, Ferdinand Fabre, Gust. Droz, Eug. Mouton, Ch. Read et de Beaumont; ce dernier se porte à tous les fauteuils.

Au deuxième tour M. Léon Say, qui a eu 13 voix au premier tour sur 32 votants, est élu par 18 voix. Il aura donc à prononcer les deux éloges de Sandeau et d'About, ce dernier étant mort avant d'avoir pu louer officiellement son prédécesseur.

Fauteuil de Victor Hugo. — Un seul candidat, M. Leconte de Lisle, qui est élu au premier tour par 21 voix.

Fauteuil du duc de Noailles. — Sont en présence : MM. Hervé, Eug. Mouton, de Beaumont, etc... M. Édouard Hervé est élu au premier tour par 23 voix.

Il reste encore à pourvoir au fauteuil vacant de M. de Falloux.

Rochefort sauvé par la sainte Vierge. — Le bruit de ferraille produit par la double rencontre de notre confrère Edmond Magnier, dont nous parlons plus haut, a réveillé toutes les anciennes histoires de duels. Dans un article du *Matin*, Paul de Cassagnac rappelle un

duel qu'il eut jadis avec Rochefort au sujet d'un article de ce dernier sur la reine Marie-Antoinette. Après avoir vainement essayé de se battre en Belgique, où ils furent dépistés par les gendarmes, les deux adversaires finirent par se rencontrer près de Saint-Denis, et voici le curieux incident que raconte, à ce propos, Paul de Cassagnac :

« Rochefort me manqua. Je tirai. Rochefort tomba. Je le crus mort, car la balle l'avait atteint où je visais, en pleine hanche.

« On l'entoura. Le médecin constata, tout surpris, qu'au lieu d'être traversé de part en part, comme cela devait être fatalement, il n'avait reçu qu'une très violente contusion.

« La balle avait donc dévié. Sur quoi? Le médecin chercha, et, de plus en plus surpris, nous montra une médaille trouée par la balle, médaille de la Vierge qu'une main amie avait cousue secrètement dans la ceinture de son pantalon. Sans cette médaille miraculeuse, il était tué raide. »

L'Ignorance de Rachel. — Au sujet de lettres de Rachel trouvées dans les papiers de Crémieux, et publiées par la *Revue bleue*, nous avons eu l'occasion de parler du peu d'instruction de notre grande tragédienne, qui, à défaut d'érudition, avait un merveilleux instinct

pour interpréter exactement ses rôles. Voici encore, à ce sujet, une anecdote racontée par Jules Janin.

L'auteur de *Mademoiselle de Belle-Isle* faisait un jour répéter le principal rôle de cette pièce à Rachel. Au moment où la marquise disait à Mlle de Belle-Isle : « Rappelez-vous le malheur de Fouquet! » Rachel eut un geste admirable.

« Ah! bien! dit Dumas, c'est cela. Vous savez donc l'histoire de Fouquet?

— Moi? reprit Rachel, pas un mot! Mais vous me dites : « Rappelez-vous le malheur de Fouquet! » Naturellement, je tremble et j'ai peur. Qu'ai-je besoin de m'inquiéter de M. Fouquet et de ses malheurs?... »

Et Janin ajoute : « Elle avait le génie; elle faisait bien de s'y tenir... »

Telle n'était pas l'opinion d'une illustre ancêtre dramatique de Rachel, la Clairon, et à ce propos nous renverrons le lecteur à la curieuse variété que la *Gazette anecdotique* a publiée dans son numéro du 15 novembre 1885, sous le titre de *Rachel et la Clairon.*

PETITE GAZETTE. — Grand émoi à la Comédie-Française où le comité, puis l'administrateur général, viennent de faire quelques exécutions.

Mlle Dudlay, sociétaire, soumise à réélection après dix ans de services, n'a pas été élue de nouveau par le comité. On lui offre, comme compensation, un simple engagement de pen-

sionnaire, avec appointements analogues à ceux qu'elle touchait comme sociétaire.

Sont prévenus que leur engagement ne sera pas renouvelé à expiration MM. Clerh, Hamel, Falconnier et Mmes Amel et Lerou.

M. Boucher et Mlle Martin, qui ont l'un vingt ans et l'autre quinze ans de services, demandent leur admission à la retraite. Enfin Mlle Rosa Bruck se retirera volontairement à la fin de son engagement.

— On a vendu récemment à Londres la remarquable bibliothèque Woodhull qui a produit 302,323 francs. Dans la dernière vacation figurait un exemplaire des œuvres illustrées de Victor Hugo donné par l'auteur à sa filleule, Mme Anna-Alice-Adèle Asplet, qu'on appelle du nom de Mme Quatre A.

Victor Hugo a tracé une foule de notes en marge, plus quelques-uns de ces curieux dessins à la plume dont il avait le secret.

Sous le portrait de sa fille Léopoldine il a écrit ce quatrain :

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu.
Lorsqu'elle me disait : « Mon père, »
Tout mon cœur s'écriait : « Mon Dieu. »

VICTOR HUGO.

Ce livre a été adjugé au prix de 5,050 francs.

— La célèbre cantatrice Bianca Donadio, connue surtout en Italie, va entrer, dit-on, en religion. Rappelons, à ce propos, que, malgré son nom d'origine étrangère, la brillante artiste n'est autre que Mlle Blanche Dieudonné, ancienne élève du Conservatoire de Paris, et qui appartient par sa naissance à une famille française.

NÉCROLOGIE. — 26 janvier. Notre confrère et ami Armand Baschet, si connu par ses publications diplomatiques, par ses travaux sur les archives de Venise et par ses études histo-

riques, est mort à Blois à l'âge de cinquante-six ans. C'était un écrivain bien distingué, quoique peu populaire, d'un esprit vif et brillant, et d'un caractère spirituel, facile et enjoué.

— 29. Le journaliste Xavier Raymond, ancien rédacteur du *Globe*, du *Temps* et des *Débats*. Il a aussi publié de nombreux ouvrages sur l'Inde, sur la Chine et sur les diverses marines militaires de l'Europe. Il avait 74 ans.

— 30. Joseph-Thomas Winnerl, célèbre mécanicien, connu surtout pour ses travaux d'horlogerie. Il avait été l'ami et le collaborateur du grand Arago. Né en 1799, il était officier de la Légion d'honneur.

— 1er février. M. Chouquet (Gustave-Adolphe), conservateur du musée du Conservatoire de musique et auteur d'intéressants travaux sur la musique. Il avait soixante-six ans.

— Emile Bellot, lithographe, qui avait servi de modèle à Manet pour son fameux tableau du *Bon Bock*. Depuis lors, il avait fondé le Dîner mensuel qui portait le même nom et qui, depuis neuf ans, réunit chaque mois de nombreux artistes et littérateurs.

— 2. Le sculpteur Pierre Loison, élève de David d'Angers, auteur de nombreux bustes et statues éparpillés un peu partout dans les jardins publics, dans les églises, etc. Il avait 65 ans.

— 2. Émile Gassmann, rédacteur du *Moniteur universel*.

— 4. Charles Raymond de La Croix de Chevrières, comte de Saint-Vallier, ancien ambassadeur, sénateur, né le 12 septembre 1833. Il a rempli les plus hauts postes de la diplomatie, a été ambassadeur à Berlin et a rendu, comme tel, de grands services dans les moments difficiles qui ont suivi la guerre.

VARIÉTÉS

UN PEINTRE ÉCRIVAIN

Alfred Stevens, le plus Parisien de nos peintres, bien qu'il soit d'origine belge, vient de publier sous le titre d'*Impressions sur la peinture* des pensées qu'il a recueillies au jour le jour, dans le travail de son atelier, et qui ont paru ces jours-ci, en un élégant petit volume, à la Librairie des Bibliophiles[1]. Nous ne doutons pas que ces pensées, d'un style très net et d'une allure tout à fait personnelle, ne soient appelées à un grand succès; mais, comme elles ne sont imprimées qu'à très petit nombre, peu de curieux auront le privilège de les posséder, et nous croyons devoir en consigner ici quelques-unes que nous avons choisies parmi les plus vives et les plus originales.

— Il y a des talents qui offensent, parce qu'ils ont l'air de nous dire : « Voilà ! ça y est ! »

— Si vous peignez une figure blonde et que la femme de l'amateur soit brune, votre tableau court le risque de rester longtemps accroché dans votre atelier.

— Plus une chose est belle et distinguée, plus elle est difficile à peindre.

— Il faut savoir peindre une moustache poil par poil avant de se permettre de l'accuser d'un seul coup de brosse.

---

1. In-18, raisin, tiré sur papier de Hollande. Prix : 3 francs.

— Ce qui a été vite fait est vite vu, à moins que la dextérité ne soit le résultat de longues et consciencieuses études.

— Les tableaux péniblement exécutés, où l'on sent le labeur, régalent le public ; il en a pour son argent.

— Une vieille pantoufle est plus pittoresque que l'escarpin d'un élégant.

— Les mouches ne se gênent pas sur la mauvaise peinture, elles respectent la bonne. Mystère !

— Si l'on peint une paysanne, on fait acte de penseur ; mais si l'on peint une femme du monde, on est réputé faire acte de mode. Pourquoi ? Une femme du monde a cependant plus souvent regardé le ciel qu'une paysanne.

— La commande d'un tableau est déjà presque un empoisonnement pour l'artiste, puisqu'elle porte atteinte à son initiative.

— Pourquoi y a-t-il tant d'artistes qui portent la blouse toute l'année pour ne prendre le frac que lorsqu'il s'agit d'exposer au Salon ?

— Le peintre qui fait toujours le même tableau plaît au public par l'unique raison que celui-ci le reconnaît aisément et se croit connaisseur.

— Les grands maîtres sont plus étonnants chez eux qu'au Louvre, parce qu'en les regardant chez eux on épouse le pays où ils sont nés.

— Le peintre est, dans le domaine de l'art, le plus choyé et le plus rétribué, et c'est celui qui se plaint le plus.

— La peinture, c'est la nature entrevue à travers le prisme d'une émotion.

— Il est anormal de peindre un mouvement violent, un homme qui court, par exemple ; les gens impressionnables, au bout d'un certain temps, seraient tentés de lui dire : « Mais asseyez-vous donc ! »

— On pleure en lisant un livre ou en écoutant de la musique ; on ne pleure jamais devant un tableau, devant une sculpture.

— Si on laissait entrer le public au Salon avant les artistes, quelles drôles d'appréciations on obtiendrait !

— Il est toujours dangereux de faire un portrait pour rien, car celui qui a posé ne le défend jamais lorsqu'on le critique.

— Dans une exposition bovine, soyez certain que le public s'arrêtera de préférence devant le bœuf à cinq pattes.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

1129 — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 4 — 28 FÉVRIER 1886

SOMMAIRE.

LA QUINZAINE. — La politique a daigné nous laisser à peu près calmes et tranquilles durant cette quinzaine. Les questions artistiques et littéraires ont heureusement pris le pas sur elle. On s'est d'abord occupé des élections académiques. Il y avait trois fauteuils vacants, et, comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, on a créé, en un même jour et en une seule séance, trois nouveaux immortels.

Ces trois élections ont donné lieu à bien des commentaires. Comme en France il faut que la politique intervienne un peu en toutes choses, on a dénoncé, dans certains journaux, l'élection de M. Édouard Hervé comme un choix absolument politique. Il paraît que notre confrère va représenter l'orléanisme à l'Académie. Il est, dit-on, le porte-parole des princes! Et pour preuve, combien de volumes a-t-il à son actif, cet écrivain qu'on dit si éminent? A cela les autres, — ceux de son parti, — répondent que M. Hervé a été nommé comme un des premiers journalistes de l'époque. Qu'il écrive pour ou contre les princes, qu'importe? La question n'est pas là. M. Hervé écrit dans une langue pure, correcte, élégante, des articles fort judicieusement conçus et exprimés; ce qu'on estime littérairement en lui, c'est surtout la manière dont il expose sa pensée, c'est, en un mot, beaucoup plus la forme que le fond de ses articles. Quant à ses livres, combien en a-t-il écrits? Deux tout au plus, et un ou deux articles dans la *Revue des Deux-Mondes*. Nous ne croyons pas que le bagage littéraire de M. de Sacy fût beaucoup plus considérable, et cependant M. de Sacy a été un des journalistes qui ont fait le plus d'honneur à l'Académie française.

On a beaucoup épilogué aussi sur l'élection de M. Léon Say, « autre orléaniste déguisé », comme dit *la Lanterne*. Cet économiste distingué, ce financier de

premier ordre, ne compte à son actif qu'un grand nombre de discours d'affaires, qui pouvaient se passer d'une forme littéraire absolue. Cependant c'est le genre d'éloquence très spécial de M. Léon Say que l'Académie a voulu récompenser en lui. C'est l'orateur disert et clair à la fois, si net dans le choix des expressions et dans l'ordonnance des arguments et des périodes, qu'on a entendu élire.

A Victor Hugo on ne pouvait aujourd'hui donner comme successeur que Leconte de Lisle. L'Académie s'est, en quelque sorte, manifestée dans cette élection comme étant l'exécuteur testamentaire du grand poète qui n'aurait pas choisi, tout le monde le sait, d'autre héritier pour son fauteuil. Écrivain de haute distinction, poète froid et sans grandes envolées, mais d'un talent correct et sûr, M. Leconte de Lisle n'est guère connu du gros public. Mais les lettrés et les délicats l'apprécient à sa juste valeur. Il méritait certainement l'Académie, et il nous semble que celle-ci lui offre en outre une unique occasion de se rendre populaire en un seul jour : c'est lui en effet qui doit prononcer l'éloge de Victor Hugo. Quelle plus belle matière à un plus beau discours !

L'Académie va encore, cette semaine, se distinguer à la Comédie-Française, où l'un de ses membres les plus éminents, et le plus inattendu à coup sûr en cette circonstance, va faire représenter un à-propos drama-

tique en un acte, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Victor Hugo (26 février). Ce numéro paraîtra au moment même où le « 1802! » de M. Ernest Renan fera son apparition sur la scène qu'ont illustrée Corneille, Molière, Racine... et Victor Hugo. Avouons tout d'abord que voilà un choix bien étrange d'auteur dramatique pour écrire une pièce de théâtre! C'est évidemment à l'écrivain auquel on doit *Caliban*, *l'Eau de Jouvence* et *le Prêtre de Némi* que M. Jules Claretie a songé en allant chercher M. Renan pour le produire sur son théâtre. Ce sera, en effet, une vive attraction et une bien piquante curiosité que ces premiers débuts de l'auteur de la *Vie de Jésus* sur la scène française.

Et tout de suite, comme cela est de mode aujourd'hui, M. Renan a été « interwievé » par un reporter du *Gaulois* sur les tendances de sa nouvelle œuvre. Et M. Renan, se prenant au sérieux dans son nouveau personnage, a donné sur sa pièce une sorte de consultation qui occupe deux colonnes dudit *Gaulois*. La scène se passera aux Champs-Élysées, où tous les grands génies littéraires qui ont précédé Victor Hugo se rencontreront avec lui... Mais nous ferons mieux de réserver pour notre prochain numéro les passages saillants de cette consultation de M. Renan. Elle contient quelques aperçus que nous ferons plus utilement ressortir en donnant le compte rendu de sa pièce et le bilan de la soirée qui l'aura vue naître.

— Le grand fait artistique de la quinzaine a été l'exposition, à l'atelier du peintre, puis à l'hôtel Sedelmeyer, du nouveau tableau de Munkacsy, *la Mort de Mozart*. C'est par invitations qu'on était admis chez l'artiste à la première exhibition de son œuvre, qui a eu lieu dans des conditions tout à fait inusitées. L'œuvre nouvelle était, en effet, entourée d'une sorte de trompe-l'œil qui n'a pas permis de la juger sérieusement le premier soir. Placée sur un fond obscur et éclairée d'une manière toute spéciale, enguirlandée et ornée de tentures et de fleurs, elle faisait un peu, dans l'éloignement calculé où on l'avait installée, l'effet d'une grande apothéose de féerie. Ajoutez à cela qu'un orchestre habilement dissimulé a exécuté les principaux morceaux du *Requiem* de Mozart comme accompagnement obligé de l'exposition du tableau qui représentait sa mort!...

Cet appareil théâtral, qui n'est, à nos yeux, qu'un coup de réclame assez maladroit, n'ajoutera rien à l'œuvre nouvelle de M. Munkacsy. Sa *Mort de Mozart* a les mêmes qualités et un peu plus de défauts que ses précédents tableaux. La composition en est intéressante, bien qu'un peu touffue, mais elle est largement traitée ; les couleurs, un peu vives, les tons, un peu crus, s'affaibliront à la longue, et l'œuvre nouvelle gagnera en valeur avec le temps. Nous lui préférons cependant *le Christ devant Pilate*, et surtout *les Filles de Milton*,

qui sont, jusqu'à ce jour, les deux toiles les plus réussies de leur auteur. Mais pourquoi M. Munkacsy persiste-t-il à ne pas gratifier de ses œuvres notre Salon annuel? Tant qu'il n'aura pas répondu à cette question par l'envoi d'une de ses toiles, on continuera à dire de lui, avec une certaine raison, qu'il n'ose pas affronter une exposition française.

Lettres de M. Guizot. — On en a publié un certain nombre dans les deux volumes de souvenirs intimes et de correspondances qui ont vu récemment le jour chez Hachette, sous les auspices et même sous le nom de Mme de Witt, l'une des filles de Guizot, celle-là même qui a continué et achevé l'*Histoire de France* si bien commencée par lui.

Voici deux curieux extraits de cette intéressante correspondance.

I

GUIZOT EN SOIRÉE CHEZ LEGOUVÉ.

A Madame de Witt.

Paris, 11 février 1862.

... Je t'écrivais dimanche en revenant des obsèques de M. Baude. Je t'écris aujourd'hui après être rentré hier à minuit d'une soirée musicale chez M. Legouvé. Ces contrastes dans la vie me déplaisent. J'aime une impression unique et prolongée. Il n'y a pas moyen, à Paris, d'échapper aux contrastes.

J'ai passé hier la soirée en présentations. D'abord le musicien, M. Gounod, avec qui j'avais déjà dîné là et qui m'a fait promettre d'aller à la première représentation de sa *Reine de Saba*. Je lui ai dit que je n'étais pas allé à l'Opéra depuis vingt-neuf ans. Il n'en a tenu que davantage à m'y faire aller, et j'ai cédé. Après M. Gounod, Legouvé m'a amené M. Ritter, le grand pianiste du jour et de la soirée, simple, animé, et point avantageux. Puis Théophile Gautier, que je n'avais jamais vu : la tête de Vitellius, un gourmand enfoncé dans sa graisse et dans sa barbe, figure de gros épicurien spirituel et moqueur. Je lui ai dit que je le lisais avec plaisir dans le *Moniteur* et que je trouvais le *Moniteur* littéraire supérieur au *Moniteur* politique. Ma préférence lui a plu. Je me suis rassis. Un jeune homme s'est assis à côté de moi. Autre présentation : M. Gustave Doré, l'artiste des *Contes de Perrault*. Je lui ai parlé de la joie de mes petits-enfants à voir ses images. Le compliment lui a paru médiocre. Je lui ai parlé alors de ses dessins sur le Dante. Il était plus content. Je lui ai demandé s'il ne ferait pas une série de dessins sur Shakespeare, et je lui en ai suggéré quelques-uns sur *Macbeth, Hamlet, le Roi Lear* et *la Tempête*. Ceci l'a charmé. Longue conversation sur Shakespeare. Il a de l'esprit naturel, vif et inventif. Il ira en Angleterre avant de se mettre à l'œuvre. Il est allé en Espagne pour faire une série de dessins sur *Don Quichotte* qui vont paraître dans une belle édition in-folio, comme les *Contes de Perrault*. M. Doré s'est éloigné.

Un moment après, je vois debout, à côté de moi, un monsieur maigre, la tête couverte de cheveux ébouriffés, l'œil perçant, l'air spirituel et assez noble. M. Legouvé s'approche : « Eh bien ! mon cher Berlioz ? » Nous faisons connaissance. Celui-là est un enthousiaste sincère, point bavard, jusqu'au moment où son enthousiasme le saisit, et il devient alors fécond et éloquent. En contraste frappant avec le critique sceptique et sensuel, Théophile Gautier. La musique a mis fin

aux présentations et aux conversations, et je suis rentré à minuit. Je t'ai dit ma soirée, qui m'a assez amusé, mais je ne voudrais pas recommencer souvent. On peut s'amuser un moment même de ce qui ne plaît guère; on ne peut vivre qu'avec ce qui satisfait.

II

GUIZOT CHEZ L'EMPEREUR.

A Madame de Witt.

Paris, 19 mars 1866.

... J'ai présenté hier Prévost-Paradol[1] à l'Empereur : accueil parfaitement courtois; pas la moindre trace d'humeur. Comme de coutume, il s'est d'abord adressé à moi : « Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. Votre santé me paraît bonne, rien ne vous fatigue. » Un compliment à demi-voix sur la dignité personnelle, le beau langage, etc. Il s'est tourné vers Paradol : « Je regrette, Monsieur, qu'un homme d'esprit comme vous ne soit pas de mes amis. — Moi aussi, Sire, je le regrette. — Nous ne pensons pas de même sur César; vous avez, je crois, autrefois, dans un de vos ouvrages, exprimé des idées qui n'étaient pas si différentes des miennes.» Paradol, un peu surpris et ne sachant plus ce qu'il avait pu dire dans son *Précis d'histoire universelle,* ne répondait rien. Je suis intervenu : « Votre Majesté met en pratique en ce moment ce que disait un jour l'Empereur, son oncle, à M. de Fontanes : « Laissez-nous au moins la république des lettres. — Oui certainement », a dit l'Empereur. Puis il a dit

1. A la suite de son élection à l'Académie française.

quelques paroles gracieuses à Saint-Marc Girardin et à Villemain. Il m'a demandé pourquoi je venais si peu à Paris. « J'aime mieux la campagne, Sire, et pour me reposer et pour travailler. » Quelques mots obligeants sur mes travaux. En tout une courtoisie préméditée et sans apparence d'effort, quoique avec un peu d'embarras. L'entrevue a duré cinq ou six minutes, et nous nous sommes séparés contents.

Théatres. — Le 12 février a eu lieu, dans l'ancienne salle où régnait d'abord le bal Valentino, rue Saint-Honoré, et où nous avons eu ensuite l'exhibition d'un panorama éphémère, l'inauguration d'un cirque d'un nouveau genre, créé et dirigé par M. Oller. Ce n'est pas que les exercices équestres y soient différents de ceux qu'on voit dans les autres cirques; au contraire, cette partie du programme est ici, comme valeur et comme exécution, inférieure aux mêmes exercices des deux grands cirques de Paris. Mais l'innovation a été l'enlèvement subit et instantané du plancher qui sert de piste, et à la place duquel nous avons eu sous les yeux une vaste piscine, dans laquelle et au-dessus de laquelle ont eu lieu des exercices de nageurs et de nageuses, ou de gymnasiarques imitant, plus ou moins bien, Blondin traversant le Niagara sur une corde raide.

En somme, grand succès pour cette dernière partie du programme. Quant aux autres parties, nous conseillons à M. Oller d'en varier quelque peu la monotonie.

— Le 17, au théâtre des Nations, reprise des *Nuits du boulevard* de MM. Pierre Zaccone, Théodore Henry et Mary Clicquet, ce dernier ancien notaire qui a mal tourné et qu'on a envoyé pour ce fait en Nouvelle-Calédonie rêver à d'autres drames plus réalistes. Nous avons déjà parlé des *Nuits du boulevard*, lors de leur première représentation, en septembre 1880. Bornons-nous donc à constater une interprétation suffisante où figure un ancien acteur du Théâtre-Français, M. Charpentier.

— Le même soir deux premières représentations à l'Éden. *Djemmah*, ballet en 2 actes de MM. Léonce Détroyat et Pluque, régisseur de la danse à l'Opéra, musique de M. Francis Thomé, était d'abord destiné à l'Académie nationale de musique, comme on dit en termes officiels. Il est d'allure plus sérieuse, en effet, que les ballets ordinaires de l'Éden. Mlle Cornalba en mime et en danse avec grand charme le rôle principal. Le spectacle a commencé par la *Folie parisienne*, ballet pantomime en six tableaux, avec pantalonnades et arlequinades, musique du même M. Francis Thomé. C'est Mlle Carmen, très expansive et très brillante ballerine, qui a eu le succès de cette première pièce. Quant à la musique des deux ouvrages, elle est suffisamment scénique, mais elle a peu d'originalité.

— Le 19, les Nouveautés ont renouvelé leur affiche avec un opéra-comique, *Serment d'amour*, trois actes,

de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Edmond Audran. C'est évidemment là une louable tentative d'acclimatation, sur une scène d'opérette, de l'opéra-comique véritable, tel que l'entendaient nos pères, tel même qu'on le jouait encore il n'y a pas quarante ans.

La nouvelle partition de M. Audran, très bien interprétée par Morlet et Mlle Marguerite Ugalde, a complètement réussi.

— Le 14, Maurel est revenu au concert Colonne, pour y recueillir de nouveaux bravos avec la plupart des airs qu'il avait chantés le dimanche précédent. Le *Galop*, de Mme de Grandval, qu'il interprétait pour la première fois, est un morceau plein de vigueur et d'éclat qui a fait une vive impression sur le public. — Le même jour, au concert Lamoureux de l'Éden, exécution du premier acte de la *Walkyrie*, de Wagner, chanté par Mme Brunet-Lafleur et M. Van-Dyck. Plusieurs passages ont excité l'enthousiasme de l'auditoire, mais beaucoup d'autres l'ont laissé froid. Après cette expérience, il nous paraîtrait peut-être périlleux d'offrir aux Parisiens une œuvre complète de Wagner.

— Le 21, exécution, par Colonne, de la belle symphonie *le Désert*, de Félicien David, qui a reçu son accueil ordinaire. Le *Lever du soleil*, cet inimitable morceau de musique descriptive, a soulevé la salle. Bosquin, qui chantait les soli, les a dits avec une fraîcheur de voix et une méthode qui ne laissaient rien à désirer.

Au début du concert, les scènes alsaciennes de Massenet ont été très applaudies.

VARIA. — *Un Sonnet wagnérien.* — Beaucoup de nos lecteurs connaissent-ils la *Revue wagnérienne*, fondée, il y a un an, dans le but d'initier le public français aux mystères du génie de Wagner? C'est douteux, et nous-même devons au *Voltaire* le plaisir de leur révéler l'existence de cette intéressante publication. C'est ce journal qui nous apprend que tous les efforts des rédacteurs de la Revue en question ont tendu, tendent et tendront à expliquer aux profanes les beautés énormes, mais très fermées, de la musique du maître des maîtres.

Or, voici un des sonnets explicatifs que contient le dernier numéro de la *Revue wagnérienne*. Il est de M. Stéphane Mallarmé :

Le silence déjà funèbre d'une moire
Dispose plus qu'un pli seul sur le mobilier
Que doit un tassement du principal pilier
Précipiter avec le manque de mémoire.

Notre si vieil ébat triomphal du grimoire,
Hiéroglyphes dont s'exhale le millier
A propager de l'aile un frisson familier!
Enfouissez-le-moi plutôt dans une armoire.

Du souriant fracas originel haï
Entre elles de clartés maîtresses a jailli
Jusque vers un parvis né pour leur simulacre,

Trompettes tout haut d'or pâmé sur les vélins,
Le dieu Richard Wagner irradiant un sacre
Mal tû par l'encre même en sanglots sibyllins.

Nous avons cherché en quelle langue pouvait bien avoir été écrit ce sonnet, et nos recherches sont restées infructueuses ; peut-être est-ce du *volapück*.

Les Dénouements au théâtre. — Sous ce titre M. Febvre, de la Comédie-Française, a publié dans *le Temps* un article de souvenirs fort intéressant, auquel nous faisons un emprunt.

Febvre jouait, à la Gaîté, le rôle d'un jeune peintre amoureux et imberbe dans *le Médecin des enfants*, où une jeune mère meurt au cours de l'action.

« Un soir, raconte-t-il, après la représentation de cet ouvrage, nous soupions au café du théâtre. A une table près de la nôtre se rafraîchissaient quelques marchandes du Temple...

Elles venaient d'assister à la représentation du drame de Dennery.

« Quelle jolie pièce! dit l'une d'elles ; y a surtout une chose qui m'a fait un effet énorme : c'est à la fin, quand la mère se déguise en officier pour revoir sa fille ! »

On juge de notre stupéfaction! Quel officier?... Quelle mère?... Tout à coup la lumière se fit dans mon esprit.

« J'ai trouvé, dis-je à mes camarades : la jeune mère déguisée en officier, c'est moi... Suivez-moi bien. Un habit bleu à boutons de cuivre, voilà pour l'uniforme; mon visage imberbe, voilà pour l'aspect féminin. Ajoutez à cela mon rôle qui a disparu pendant deux actes... juste au même moment où cessait de paraître celui de la jeune mère, tout s'explique. Ainsi, pour cette brave femme, la mère c'était moi. »

. . . .

Un soir, à la Comédie-Française, je jouais *Mademoiselle de Belle-Isle* et terminais le spectacle par *Un Caprice,* d'Alfred de Musset.

Dans le drame de Dumas, je représentais le chevalier Daubigny, et le comte de Chavigny dans *Un Caprice.*

Deux amis à moi, dont je pourrais citer les noms, entendirent, à la sortie, cette réflexion effarante :

« C'est très joli; mais je ne comprends pas bien pourquoi, au dernier acte, Febvre change de costume pour prendre, en somme, quoi... une tasse de thé? »

Ainsi donc *Mademoiselle de Belle-Isle*, pour eux, avait six actes, malgré l'affiche... malgré... malgré tout, enfin! »

Racine et la « Marseillaise ». — Un lecteur du *Journal des Débats* nous apprend qu'il a fait la connaissance, à Oxford, d'un certain M. Gudbran Vigfusson, lequel a découvert, en lisant le *Théâtre* de Racine, que

les tragédies d'*Athalie* et d'*Esther* ont donné naissance à la *Marseillaise* de Rouget de Lisle. Voici, d'ailleurs, les rapprochements assez curieux faits par l'auteur de cette découverte.

« Voyez, dit-il, en particulier le chœur de l'acte IV d'*Athalie* :

Chères sœurs, *n'entendez-vous pas*
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne?
SALOMITH.
J'entends même les cris des barbares soldats.

Marseillaise :

Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats?

Esther, I, v :

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfants, les vieillards.
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père.

Marseillaise :

Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger nos fils et nos compagnes...

Comparez encore : *Athalie*, I, II :

Et comptez-vous pour rien *Dieu qui combat pour nous ?...*
Dieu dont le bras vengeur, etc.

Et *Marseillaise* :

Amour sacré de la patrie,
Soutiens, conduis *nos bras vengeurs.*

Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs!... »

De tout quoi M. Vigfusson conclut que Rouget de Lisle a trouvé dans Racine les principales idées et le mouvement de son chant national. Nous ne nous en portons pas garant; mais l'idée nous a paru assez ingénieuse pour être remarquée.

Shakespeare-Bacon. — Dans le genre de ce qui précède, voici une autre découverte dont nous fait part la *Revue britannique*, et qui tendrait à prouver que Shakespeare n'a jamais existé, littérairement parlant.

Une dame américaine, Mme Potts, et un érudit, M. Donelly, ont trouvé de compte à demi des documents qui, prochainement publiés, « prouveront haut la main, paraît-il, que la renommée de Shakespeare a été usurpée, et que Bacon, le philosophe, est le véritable auteur de toute cette philosophie poétique qui, sous le nom de Shakespeare, a charmé plusieurs générations... M. Donelly se fait fort d'avoir découvert la clef d'un langage crytographique qui contient des preuves irrécusables de l'identité de Shakespeare et de Bacon. »

Erratum. — Notre confrère Hémelan, de la *Revue générale*, nous fait savoir que ces vers d'Alfred de Musset,

Qui que tu sois, je t'en conjure,
Mets ton lit de l'autre côté...

que notre dernier numéro signalait comme ne faisant pas partie de ses œuvres complètes, figurent dans ses *Œuvres posthumes,* page 12 de l'édition Charpentier, sous ce titre : *Dans la prison de la garde nationale* (vers écrits au-dessous d'une tête de femme dessinée sur le mur). Ce mur est celui de l'*hôtel des Haricots,* rendu célèbre par le séjour de tant d'artistes et de gens de lettres réfractaires au service de la garde nationale.

« On a prétendu, ajoute M. Hémelan, que, lors de la démolition de l'hôtel des Haricots, des mains prévoyantes ont enlevé pierre à pierre les murs des cellules, et que ces souvenirs historiques doivent être conservés au musée que la ville de Paris a institué à l'hôtel Carnavalet. »

Nous renvoyons le cas à notre confrère Lucien Faucou, directeur du journal *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux,* et bibliothécaire à l'hôtel Carnavalet.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Note d'album :

« C'est souvent la femme qui nous inspire les grandes choses qu'elle nous empêchera d'accomplir. »

En cour d'assises.

Une femme vient d'avouer qu'elle a volé une douzaine de couverts d'argent.

« Je n'ai pas pu, dit-elle, résister à la tentation pensez donc... *ils étaient marqués à mon chiffre!* »

(*Événement.*)

A la correctionnelle :

« Alors, dit familièrement le président au prévenu, vous vous vantez de « faire la montre » avec une remarquable dextérité.

— Aussi bien que personne ici !... soit dit sans vous offenser. » (*Voltaire.*)

Le soir de la première représentation d'un de nos derniers *fours*, un monsieur, à la fin du spectacle, bousculait tout le monde, afin d'être plus vite dehors.

Gavroche l'interpelle :

« Hé ! là-bas, ne vous sauvez pas comme ça ! On ne va pas recommencer ! » (*Charivari.*)

Entre cocottes.

« Comment va donc ta sœur?

— Je ne sais pas. Il y a quelque temps que nous ne nous voyons plus.

— Ah ! Elle a bien tourné? »

Au restaurant :

« Comment trouves-tu ce champagne?

— Euh ! euh !...

— C'est pourtant de la veuve Cliquot.

— Elle s'est peut-être remariée ! »

(*Événement.*)

PETITE GAZETTE. — L'Académie des sciences morales et politiques a procédé, le 13, à l'élection des successeurs de MM. Adolphe Vuitry et Victor Bonnet, membres de la section d'économie politique. Huit candidats étaient en présence : MM. Juglar, de Foville, Paul Boiteau, Henri Germain, Cucheval-Clarigny, A. Mangin, G. Lagneau et Noël.

Fauteuil de M. Vuitry. — 36 votants. — M. Henri Germain obtient 18 voix au premier tour et 24 au second. Il est élu.

Fauteuil de M. Bonnet. — M. Cucheval-Clarigny, qui obtient 16 voix au premier tour, est élu au second tour par 21 voix.

NÉCROLOGIE. — 11 février. Le peintre Auguste Hadamard, auteur du *Cuirassier de Reichshoffen* remarqué au dernier Salon. Il avait 62 ans.

— 11. Charles Cabot, ancien acteur des théâtres des boulevards, auteur dramatique et membre de la Société des auteurs, à 80 ans.

— 11. Paul-Athanase Fouché, duc d'Otrante, troisième fils de l'ancien ministre de la police du premier Empire. Le titre de duc revient après lui à son fils Gaston, premier écuyer du roi de Suède.

— 12. L'archevêque d'Auch, Mgr Géraud de Langalerie (Pierre-Henri), né en 1810, et d'abord évêque de Belley de 1857 à 1871.

— L'éditeur Jeanmaire, de la rue des Bons-Enfants, qui a été plusieurs fois candidat sans succès au Conseil municipal de Paris.

— M. Jamin (Jules), l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences (sciences physiques et naturelles), à l'âge de 73 ans.

— 14. Charles Expilly, publiciste et romancier, né en 1814. Il a fait aussi beaucoup de voyages, surtout au Brésil, d'où il a rapporté les matériaux de son plus sérieux ouvrage : *la Traite, l'Emigration et la Colonisation* (1866).

— 15. Gustave Morin, artiste peintre, élève de Léon Coignet, à l'âge de 76 ans. Ses meilleures toiles sont exposées aux musées de Rouen et du Havre.

— 16. Le docteur William Johnston, médecin de la colonie américaine à Paris, né vers 1825. En 1859 il était correspondant du *New-York-Times* pendant la guerre d'Italie, et il adressait à ce journal des relations quotidiennes signées du pseudonyme de *Malakoff*. Pendant le siège le docteur Johnston se distingua comme organisateur et médecin d'ambulance. Il fut alors décoré de la Légion d'honneur, en récompense de son dévouement à nos blessés, et promu officier de l'ordre en 1876.

— 19. Prosper Giquel, officier supérieur de la marine française, ancien créateur et directeur de l'arsenal de Fou-Tchéou, en Chine, où il avait le rang de général de division. Il était en dernier lieu chef de la mission chinoise à Paris. Né en 1836.

— 20. Jacques-Émile Lafon, élève de Gros et de Delaroche, auteur de nombreux tableaux religieux dont le musée du Luxembourg possède les deux principaux : *Jésus au milieu des docteurs* et *Saint Jean de Dieu reconnaissant Jésus dans un pauvre.*

VARIÉTÉS

LA DYNASTIE DES BROHAN

Notre collaborateur Georges d'Heylli vient de publier, à la librairie théâtrale Tresse et Stock, une notice biographique et artistique sur Madeleine Brohan, la regrettée sociétaire de la Comédie-Française. Cette notice, qui contient un portrait de l'éminente artiste, très finement gravé par Lalauze, donne d'intéressants détails sur cette belle lignée des Brohan qui a si longtemps illustré le théâtre. En voici l'intéressant résumé.

La première des Brohan, Augustine Suzanne, naquit le 29 janvier 1807, à Paris. Elle a joué successivement de 1823 à 1842 à l'Odéon, au Vaudeville et à la Comédie-Française. Elle a excellé, à ce dernier théâtre, dans le rôle de Suzanne du *Mariage de Figaro*. Elle a quitté le théâtre à l'âge de trente-cinq ans, et vit encore aujourd'hui, dans une glorieuse retraite, à Fontenay-aux-Roses. Elle a eu quatre filles :

1° Joséphine-Félicité-Augustine, née le 2 décembre 1824, et qui a appartenu à la Comédie-Française du 19 mai 1841 au 1er janvier 1868. Obligée de quitter prématurément le théâtre, par suite d'une grave maladie d'yeux, qui la rend aujourd'hui presque aveugle,

Augustine Brohan a épousé, dans sa retraite, M. Edmond de Gheest, ancien secrétaire de la légation belge, à Paris, qui est décédé le 12 juillet dernier.

2° Élisa et Anna, deux sœurs jumelles, qui se sont mariées le même jour, 5 juin 1847. L'une a épousé le violoncelle Samary, dont elle a eu plusieurs enfants : Jeanne Samary-Lagarde, sociétaire de la Comédie-Française; Marie Samary, pensionnaire du théâtre de l'Odéon, et Henry Samary, pensionnaire du Théâtre-Français. Sa sœur jumelle a épousé M. Dorter, employé des postes, et en a eu une fille, Camille Dortet, qui a aussi un moment abordé le théâtre.

3° Emilie-Madeleine, née le 21 octobre 1833 et qui a appartenu à la Comédie-Française du 15 octobre 1850 au 30 décembre 1884. Sociétaire le 15 juillet 1852, elle a épousé le 7 juin 1853, M. Mario Uchard, dont elle a un fils. Ce mariage n'a pas été heureux, et le divorce a été prononcé entre les deux époux en décembre 1884. Son plus grand succès au théâtre a été dans *le Monde où l'on s'ennuie*, qu'elle a joué deux cent cinquante fois. Enfin, pendant son séjour à la Comédie-Française, elle y a créé ou repris cinquante-neuf rôles.

Le 8 novembre dernier, en réponse à une lettre de M. Georges d'Heylli, lui demandant de lui faire savoir la vérité sur la double question de sa retraite et de sa

représentation à bénéfice, Madeleine Brohan a adressé la lettre suivante à notre collaborateur :

... Non, je ne donnerai pas de représentation d'adieu. J'ai été fort malade, d'une très grave laryngite. Aujourd'hui je vais mieux, mais je n'oserais risquer de reparaître devant le public. La très violente émotfon que j'éprouverais me couperait absolument la voix et je ferais là une fort triste figure. C'est donc fini. Je suis très heureuse d'avoir pu, grâce à l'adorable rôle de Pailleron, partir sur un succès. A d'autres maintenant. Il faut être philosophe, et je le suis...

Encore une fois merci.

Vôtre,

M. Brohan.

Enfin, Mme Madeleine Brohan, ayant envoyé à sa mère la notice de M. d'Heylli qui la concerne, en reçut l'adorable lettre suivante, qui prouve que, malgré l'âge (soixante-dix-neuf ans), le charme et l'esprit survivent toujours chez les Brohan :

Fontenay-aux-Roses, 15 janvier 1886.

Ma bien bonne et bien chérie Madelon,

Je me hâte de te renvoyer ta biographie qui est absolument charmante. Je l'ai lue tout d'un trait, sans m'arrêter, malgré la faiblesse de mes yeux, et Dieu sait avec quel plaisir !

Le très gracieux et très bienveillant auteur de cette brochure a dû se livrer à de bien longues et nombreuses recherches pour arriver à cette exactitude des faits et des dates. Je suis très fière, savez-vous! et bien heureuse aussi, de voir

glorifier mes belles-filles par une si aimable et si fine plume. En ce qui me concerne personnellement, il me semble bien que l'auteur m'accorde des éloges exagérés, et je ne me souviens pas d'avoir jamais été aussi charmante qu'il veut bien le dire. Après cela, je suis si vieille que j'ai pu oublier bien des choses. Bah! admettons que dans ma jeunesse j'étais charmante, il sera toujours plus facile de le croire que d'y retourner voir, pas vrai? Je te prie, et au besoin je te somme, de faire tous mes remerciements à l'aimable auteur de cette jolie, jolie biographie des Trois Brohan, faite à l'occasion du départ de la plus jeune, qui quitte le théâtre de ses succès quand elle pouvait y briller dix ans encore.

Bonsoir, ma grosse mignonne, nous mangerons demain ton faisan et tes oranges.

Ta vieille maman,

SUZANNE BROHAN.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.



1129 — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 5 — 15 MARS 1886

SOMMAIRE.

LA QUINZAINE. — Nous assistons, en ce moment, à une éclosion de mémoires et d'autobiographies qui semble ne pas devoir de sitôt prendre fin. Arsène Houssaye, Gustave Claudin, Albéric Second, Armand de Pontmartin et autres nous ont donné successivement des détails plus ou moins étendus sur leur époque, leurs relations et leurs amis ; dans la seule quinzaine qui vient de finir, trois personnages d'allure et de tenue

bien différentes, et dont les noms hurlent un peu de se voir réunis, Louise Michel, Cora Pearl et Ernest Legouvé, viennent, à leur tour, de dévoiler les secrets de leur existence devant leurs contemporains.

On pouvait croire qu'en nous initiant aux mystères de sa vie la grande révolutionnaire, ainsi qu'on appelle Louise Michel dans son parti, allait faire œuvre politique beaucoup plus que littéraire. Or, c'est précisément le contraire qui est arrivé. Les Mémoires de cette virago de la tribune faubourienne sont anodins au possible, et ils ont une teinture littéraire qui montre que son éducation première est loin d'avoir été négligée. Ainsi, on trouve dans cette vaste élucubration des tableaux étudiés, des paysages poétiques très joliment tournés comme invention et comme style, et même des citations de vers de l'auteur elle-même qui rappellent beaucoup plus Mme Deshoulières que Jules Barbier. Dégustez, s'il vous plaît, dans ce genre cette petite élégie intitulée :

LES ROSES.

Fleurissez, roses embaumées ;
Fleurs de l'espoir et de l'été,
Les brises toutes parfumées
Vous emportent en liberté.

Rose de l'églantier sauvage
Que dore le soleil levant,
Tu tomberas, au vent d'orage,
Feuille à feuille dans le torrent.

Roses blanches, fières et belles,
Fleurissez pour les fronts charmants
Que la mort couvre de ses ailes.
Roses de mai douces et frêles,
Parez les tombes des enfants.

O roses, le vent a des ailes;
Mais tant que le sol sera chaud,
Il naîtra des roses nouvelles,
Toutes fraîches pour le tombeau.

Et toi, rose du cimetière,
Fleuris à l'ombre doucement
Et, blanche ou rouge, dans le lierre
Élève ton front rayonnant.

Ma mère aimait ces belles roses.
C'était fête quand je pouvais
En envoyer fraîches écloses;
Elle n'en aura plus jamais.

Ah ! pourquoi Louise Michel ne cherche-t-elle pas à apprivoiser ses auditeurs des réunions publiques en leur lisant de tels vers, au lieu de les enflammer et de les exciter aux mauvaises passions par ses prédications violentes et folles !...

Avec les Mémoires de Cora Pearl, nous entrons dans un autre ordre d'idées. Les souvenirs évoqués par Louise Michel n'ont rien de malpropre, et tout le monde peut les lire sans craindre de salir sa pensée. Avec Cora Pearl, c'est une autre affaire. Cette grande dame de la haute galanterie, un peu hors d'âge aujourd'hui, nous

donne le récit de ses bonnes fortunes, petites et grandes, avec un cynisme bête à force d'être naïf. Elle avoue tout d'abord que si elle publie son livre, c'est qu'elle est ruinée et qu'elle a besoin d'argent. C'est donc là une pure spéculation de scandale et de librairie, qui rappelle un peu les trop fameux Mémoires de Sarah Barnum publiés jadis par Mlle Colombier. Ici encore c'est un livre à clef : Cora y travestit le nom de tous ses adorateurs, et autres, mais de façon trop claire pour qu'ils ne soient pas aussitôt reconnus : ainsi Adrien Marut, représente le prince Lucien Murat ; Hector Crémieux devient Nestor Crémillot, et ainsi de suite [1]. Les anecdotes, auxquelles sont mêlés bon nombre de personnages de l'Empire, y compris le prince Citron (prince d'Orange), n'offrent aucun intérêt et sont de la dernière banalité. Le livre ouvre par l'acte de naissance authentiquement reproduit de Cora Pearl elle-même. Elle se nomme en

---

1. Le prince Masséna y devient Lasséma ; le duc de Gramont-Caderousse, Dumont Barberousse ; Hortense Schneider est transformée en Hermance Schalder ; enfin le prince Napoléon y paraît sous le nom de duc Jean. Le livre contient beaucoup de lettres et de billets de cette Altesse Impériale. Voici même un petit portrait de lui assez exact et pas trop mal tourné, et dont le mérite revient à l'auteur réel, quel qu'il soit, des Mémoires de Cora Pearl : « Cet homme est un ange pour ceux qui lui plaisent : son de voix agréable, rire franc, conversation spirituelle, au besoin badine. Ange, je le répète, pour ceux qui lui plaisent ; démon, roué, emporté, insolent pour les autres, et ne se gênant jamais. »

réalité Emma-Élisabeth Cronch ; elle est née au mois de février 1842, en Angleterre, à Plymouth, et elle est la fille d'un professeur de musique qui avait seize enfants. Espérons que les quinze autres ont plus honorablement tourné !...

Les Mémoires de M. Ernest Legouvé, dont la première partie seulement vient de paraître, ont pour titre : *Soixante Ans de souvenirs.* M. Legouvé y parle beaucoup plus des autres que de lui-même, ou tout au moins beaucoup des autres à propos de lui-même. Ce premier volume, qui nous conduit aux environs de 1848, contient des portraits anecdotiques d'un haut intérêt, et dont quelques-uns avaient déjà paru dans le *Temps.* L'auteur nous introduit successivement dans l'intimité de Casimir Delavigne, N. Lemercier, Jouy, Dupaty, Béranger, la Malibran, Berlioz, Eugène Sue, etc. On peut dire qu'ici à l'anecdote vient se joindre le document, et les futurs biographes des écrivains et des artistes que nous venons de citer trouveront à faire une ample moisson de renseignements dans ces intéressants Mémoires. Nous y relevons une assez piquante définition de Napoléon Ier jugé au point de vue de sa popularité. « Nous étions libéraux sous Louis-Philippe, nous dit M. Legouvé, tout en étant Bonapartistes, parce qu'alors, en parlant de Napoléon, tout le monde dans l'opposition ne songeait qu'au grand homme en oubliant le despote ; aujourd'hui, c'est tout le contraire,

l'opposition ne veut voir en Napoléon que le despote ; elle oublie volontairement le grand homme ! »

VOLAPUCK. — Nous vous annonçons la naissance définitive d'une nouvelle langue, qui a la prétention de devenir la langue universelle, et de supplanter toutes les autres : la langue Volapük. C'est M. le professeur Schleyer, ecclésiastique allemand, qui en est l'inventeur. Un comité vient de se former à Paris, sous la présidence de M. Ernest Lourdelet, pour ouvrir plusieurs séries de cours du dialecte nouveau, et rattacher l'association des volapükistes français aux institutions du même genre qui existent déjà en Europe.

Disons bien vite que cette langue, prétendue universelle, et dont on fait grand bruit en ce moment, a surtout pour point de départ et pour base la langue allemande elle-même, et qu'en dehors de ce fondement fixe et étroit elle recrute ses mots et ses modes dans le pur domaine de la fantaisie. Ajoutons que rien n'est plus dur, plus barbare, plus rude même que ses désinences et ses consonances, et que jamais personne ne s'habituera à substituer aux mots usuels, à quelque langue qu'ils appartiennent, ceux que M. le professeur Schleyer a imaginés pour les remplacer. Consentirons-nous jamais à dire, en volapük, *Flent* pour France ou *Julop* pour Europe ? Voici un exemple plus concluant encore emprunté à ce bizarre dialecte : que pensez-vous que veuille dire : *Bouedams Kanomes pamekou vola-*

puko ? Tout simplement : *Les commandes peuvent être faites en volapük.* C'est là une annonce de magasin déjà converti à la nouvelle langue, qui rappelle un peu la turquerie du *Bourgeois gentilhomme.*

Eh bien, non, la langue universelle n'est pas fondée, et pas plus M. Schleyer qu'aucun autre ne la fondera jamais. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, les Anglais parleront toujours anglais, les Allemands toujours allemand et les Français toujours français ; le volapük n'est qu'une excentricité de plus à ajouter à tant d'autres, et qui sera de courte durée.

— Il nous faut bien parler, nous aussi, de la grosse affaire de la sociétaire Dudlay, qui a failli devenir une question d'État. Cette tragédienne vient d'être remerciée, au bout de dix ans de services, par le comité du Théâtre-Français qui ne voulait plus la conserver que comme pensionnaire. Mlle Dudlay consentait à une transaction qui eût rendu sa situation bien difficile : le comité lui offrait 18,000 francs, mais toujours comme pensionnaire ; le ministre, qui doit protéger la tragédie et les tragédiens, voulait qu'on lui en donnât 24,000. Les membres du comité ont refusé les propositions du ministre. Alors celui-ci, rompant toutes les négociations, a promulgué l'arrêté suivant qui mérite d'être conservé dans toute sa teneur comme un document de haut intérêt pour l'histoire de la Comédie-Française :

Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts :

Vu, etc... ;

Considérant qu'il importe au maintien des traditions de la Comédie-Française d'assurer les représentations du répertoire tragique ;

Que c'est en vue de maintenir ces traditions qu'une subvention est accordée à la Société et que l'État s'est réservé le droit d'intervenir dans l'administration de ses affaires ;

Considérant qu'il n'existe actuellement à la Comédie-Française aucune autre artiste qui tienne les rôles remplis par Mlle Dudlay dans la tragédie... ;

Considérant que la Société, en la nommant sociétaire il y a trois ans, a reconnu elle-même que Mlle Dudlay avait les qualités qui justifiaient ce titre ; qu'il ne paraît pas qu'elle en soit moins digne aujourd'hui ;

Arrête :

Article premier. L'engagement qui lie à la Comédie-Française Mlle Adeline Dudlay en qualité de sociétaire est maintenu dans tous ses effets jusqu'au jour de son expiration, c'est-à-dire jusqu'en 1896.

Article 2. L'administrateur général est chargé, en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté et de le notifier à qui de droit.

Le 24 février 1886.

Signé : RENÉ GOBLET.

A la suite de cet arrêté le comité, se déclarant à la fois impuissant et froissé, a donné sa démission en masse, à l'exception de M. Maubant, qui, en sa qualité de tragédien, n'a pas voulu « lâcher » sa camarade la tragédienne Dudlay. Puis M. Delaunay a annoncé qu'il allait prendre sa retraite définitive au mois de mai, et MM. Got

et Coquelin ont assuré qu'ils en feraient autant dans un an. Mais le décret de Moscou, ce sage et prudent décret qui régit si heureusement la Comédie-Française, a prévu ces coups de tête qui ne sont souvent que des feux de paille. Aux termes de ce décret, la démission d'un sociétaire n'est valable qu'au bout d'une année, s'il plaît à ce sociétaire de la renouveler après ces douze mois écoulés. En effet, dans le cours d'une année, que de susceptibilités, que d'irritations, que de fureurs sorties souvent d'un verre d'eau, peuvent s'apaiser, se calmer, et définitivement s'évanouir avec la lettre de démission elle-même, dans l'éternel oubli !...

THÉATRES. — Une erreur de mise en pages a fait omettre, dans le dernier numéro, le compte rendu de la jolie opérette des Bouffes, *les Noces improvisées,* paroles de MM. Liorat et Fonteny, musique de M. Francis Chassaigne. Cette pièce, qui devait d'abord s'appeler *la Mariée d'un jour*, a changé son titre à cause de l'opéra-comique, *le Mari d'un jour,* qui se donnait en même temps à la salle Favart. Mais point n'était besoin de prendre cette peine pour une pièce qui est morte après trois représentations. *Les Noces improvisées* sont, elles, au contraire, bien vivantes, et la musique gaie et pimpante de M. Chassaigne est fort bien interprétée, surtout par M. Alexandre et Mlle J. Thibault, qui a une voix fraîche et charmante. Mlle Milly-Meyer joue avec

une verve endiablée, et M. Maugé se tire à merveille d'un amusant rôle de vieux beau.

— Le 23 février, première représentation aux Variétés du *Fiacre* 117, comédie en trois actes de MM. de Najac et Albert Millaud, laquelle rappelle un peu le triomphant *Divorçons* que l'un des deux auteurs a écrit jadis en collaboration avec Sardou. La pièce nouvelle est fort drôle et surtout jouée à ravir. Baron y a trouvé un succès personnel considérable. Auprès de lui Lassouche, en cocher, Montrouge en commissaire de police rhumatisant, Mme Céline Chaumont, très fine mais un peu trop minaudière, Didier, Barral, etc., complètent un ensemble excellent.

— Le 26 a eu lieu, à la fois aux Français et à l'Odéon, la première célébration de l'anniversaire de la naissance de Victor Hugo, qu'on fêtera sans doute désormais sur ces deux théâtres, comme on fête les anniversaires de Corneille, de Molière et de Racine. Pourquoi, si l'on entre dans cette voie, ne pas faire de même pour Regnard, Voltaire, Casimir Delavigne, Alex. Dumas, et même Ponsard, et bien d'autres encore qui, au point de vue purement dramatique et théâtral, valaient bien Victor Hugo?

Nous avons déjà dit qu'au Théâtre-Français on avait joué, sous le titre de « 1802 », un à-propos de M. Ernest Renan. C'est un simple dialogue en prose qui met en présence, dans l'Olympe, aux Champs-Élysées, au

moment même où va naître Victor Hugo, Corneille (Got), Racine (Delaunay), Boileau (Coquelin), Diderot (Febvre) et Voltaire (Worms). Pourquoi pas Molière ? A ces personnages, M. Renan a ajouté un génie (Mlle Reichemberg) qui est chargé de leur donner des nouvelles de ce qui se passe sur la terre. Ce dialogue des morts, écrit dans une langue d'une finesse et d'une pureté excessives, gagnera surtout à être lu. Au théâtre, il ne pouvait produire qu'un assez médiocre effet. Toutefois, la curiosité aidant, on l'a très chaudement accueilli. Nous sommes persuadé, d'ailleurs, que ces bravos-là ne donneront pas à penser à M. Renan qu'il est devenu subitement un Alex. Dumas, un Sardou ou un Emile Augier !

A l'Odéon, Mmes Rousseil et Weber ont récité avec un égal succès un à-propos en vers de Mme Simone Arnaud, qui porte le même titre que celui de M. Renan, « 1802 ».

— Le 27, nous avons eu à la Porte-Saint-Martin un nouvel *Hamlet*, adaptation en vers de MM. Lucien Cressonnois et Charles Samson, lequel ne comporte pas moins de cinq actes et onze tableaux. Les auteurs ont suivi assez fidèlement le drame de Shakespeare, et M. Duquesnel a mis leur adaptation en scène avec un grand luxe et une réelle exactitude de costumes et de décors. Très grand et très légitime succès pour Philippe Garnier qui a composé admirablement le personnage

d'Hamlet, et a débité son rôle avec beaucoup de correction et de netteté. Il a d'ailleurs été fort bien secondé par Volny (Laërte), Léon Noël (Polonius) et H. Luguet (le spectre). Quant à Mme Sarah Bernhardt, qui représente Ophélie, elle a montré dans ce personnage poétique et touchant, toutes ses qualités d'autrefois ; elle a même retrouvé encore un peu de cette voix d'or qu'elle faisait valoir avec tant de charme et de succès à la Comédie-Française, et qu'elle nous semblait avoir momentanément perdue dans les violents efforts qu'exigeait d'elle le développement excessif des grands drames qu'on lui a donné à jouer depuis deux ou trois ans.

— A l'Opéra-Comique, le 27, heureuse reprise de *Joseph* de Méhul, avec Talazac, Carroul, Soulacroix et la gentille Mlle Simonet dans le rôle de Benjamin.

— Le 1er mars, l'Odéon a joué pour la première fois, une bluette en un acte et en vers, *David Téniers*, de MM. Edouard Noël et Lucien Pâté. Rebel, Boudier, Sujol, Rameau et Mmes Régis et Réal ont fait valoir avec leur talent habituel l'ouvrage nouveau dans une représentation populaire à prix réduits, dont le public a fait excellent accueil à la pièce et à ses interprètes. On a joué ensuite *le Beau Léandre* (reprise) de Théodore de Banville, qui a été la joie et l'éclat de rire de la soirée.

— Au Palais-Royal, le 3 mars, première représentation de *Bigame*, comédie en trois actes de MM. Paul

Bilhaut et Albert Barré. C'est une pièce à la Labiche, c'est-à-dire mêlée de beaucoup d'observation et de gaieté et que jouent à ravir MM. Daubray, Calvin, Luguet, Raimond, Pellerin et Mmes Mathilde et Dinelli. Le persistant guignon qui frappe depuis si longtemps le Palais-Royal serait-il donc enrayé? En tout cas, il ne serait que temps.

— Le lendemain 4 mars, à l'Ambigu, première représentation de *Martyre*, drame en cinq actes de MM. Dennery et Tarbé, tiré d'un roman du premier de ces deux heureux collaborateurs. *Martyre* a, en effet, considérablement réussi : action rapide et empoignante, sujet pris sur le vif, — une fille qui sacrifie son bonheur et son honneur à l'honneur de sa mère, — et développements habilement conduits jusqu'à un dénouement qui a satisfait tout le monde. Ajoutons que ce drame, plus littéraire dans sa forme que ceux qu'on joue d'habitude à l'Ambigu, est supérieurement interprété par MM. Saint-Germain, Lacressonnière, Duquesne, Courtès et par Mmes Marie-Laurent, Marie Jullien, Jane May, etc. En somme, très grand succès.

Concerts. — Le samedi 27 février, nous avons entendu à la salle Albert-le-Grand, faubourg Saint-Honoré, le remarquable et étonnant pianiste comte Géza Zichy, dans un concert donné au bénéfice des victimes du devoir. Ce virtuose hongrois est manchot et exécute, d'une seule main, en faisant les basses avec son pouce,

les morceaux les plus difficiles. Son succès d'artiste a été très vif.

— Le lendemain 28, au concert Colonne, première audition de la légende symphonique de MM. Cerfbeer et de L'Eglise, qui a pour titre *Rubezahl*. La musique est de M. Georges Hue, déjà connu au théâtre et dans les concerts. Plusieurs morceaux très dramatiques et très inspirés, notamment un trio et un finale plein de vigueur et surtout de puissance orchestrales, ont soulevé à diverses reprises l'enthousiasme du public. Mme Caroline Salla, qui a appartenu à l'Opéra, le ténor Jourdain, la basse Auguez, etc., ont interprété avec leur talent éprouvé et déjà populaire cette remarquable symphonie qu'on a donnée une seconde fois le 7 mars avec le même succès.

— Le même jour, 28 février, première exécution au concert Lamoureux (Eden-Théâtre) du *Chant de la Cloche*, légende dramatique, couronnée au concours musical de la Ville de Paris, en 1885, et dont M. Vincent d'Indy a composé à la fois le poème et la musique. M. Van Dyck et Mme Brunet-Lafleur ont chanté cette œuvre également remarquable, d'une moins grande science musicale, à coup sûr, que la symphonie de M. Hue, mais où se décèle peut-être un talent plus personnel et plus original.

En somme, les deux concerts rivaux ont attiré un public considérable, et comme le *Chant de la Cloche* a

été également joué de nouveau le 7 mars, MM. Lamoureux et Colonne n'ont eu qu'à échanger tout simplement leurs clients du dimanche précédent, pour faire une fois encore salle comble.

VARIA. — *Le Cinquantenaire des* HUGUENOTS. — Le 1er mars, il y a eu cinquante ans que les *Huguenots* ont été représentés pour la première fois à l'Opéra. C'était le 29 février 1836 (année bissextile) qu'avait lieu cette grande solennité musicale. Voici quelques détails sur les diverses et successives interprétations des principaux rôles de ce chef-d'œuvre :

Rôle de Raoul, — créé par Nourrit, et repris ensuite par les ténors Duprez, Marié, Espinasse, Gueymard, Roger, Michot, Morère, Villaret, Warot, Colin, Léon Achard, Mierzwinski, Salomon, Sellier, Escalaïs, et aujourd'hui Duc, qui vient d'y obtenir un succès éclatant.

Rôle de Marcel, — créé par Levasseur, et repris par Dérivis, Serda, Bouché, Obin, Depassio, Belval, Coulon, Boudouresque et Gresse.

Rôle de Nevers, — chanté successivement par Dérivis, Massol, Marié, Portehaut, Dumestre, Faure, Manoury, Lassalle, Maurel, Caron et Melchissédec.

Rôle de Valentine, — créé par Mlle Falcon, et repris par Mmes Stoltz, Heinefetter, Julienne Dejean, Julian Van Gelder, Viardot, Poinsot, Cruvelli, Gueymard-

Lauters, Barbot, Sasse, Mauduit, Hisson, Patti, de Reszké, Krauss, Montalba, Dufrane.

Rôle de la reine, — chanté successivement par Mmes Dorus-Gras, Nau, Dobrée, Laborde, Dussy, Vandenheuvel-Duprez, de Maësen, Carvalho, Daram, Hamann, Lacombe-Duprez, Lureau-Escalaïs, Isaac et d'Ervilly.

Trois des créateurs de l'ouvrage survivent encore aujourd'hui : Mme Falcon, devenue Mme Malençon ; M. Massol, qui a créé le petit rôle de Tavannes, et Mme Dorus, qui a épousé le musicien Gras, trois jours après la première représentation (3 mars 1836).

La 100e représentation des *Huguenots* a eu lieu le 10 juillet 1839 ; la 500e, le 4 avril 1872 ; enfin la représentation du 1er mars était la 786e.

Archireportage. — On se rappelle le fameux Gagne, archicandidat à toutes les élections, et qui avait la manie de placer le dissyllabe *archi* en tête de tous ses mots. Nous empruntons l'un des *archi* que sa mort a laissés vacants pour qualifier la fureur de reportage à outrance qui sévit aujourd'hui dans la presse. Ainsi, ces jours derniers, un journal du matin, ayant à raconter un incendie, commençait son article comme suit :

« Mlle Blanche Thibaut occupe, au numéro 43 de la rue Lafayette, un grand et splendide appartement situé au quatrième étage, et ayant neuf fenêtres en façade.

« Hier, elle avait réuni quelques convives en un dîner intime dont voici le menu :

Consommé velouté
Homard à l'américaine
Filet sauce madère
Chapon rôti
Salade
Haricots panachés
Charlotte russe
Dessert

« A huit heures précises, au moment où le maître d'hôtel déposait le filet sur la table, la porte de la salle à manger s'ouvre violemment, et ce cri : « Au feu ! » poussé par une bonne, jette l'émoi parmi les convives. Etc. »

Ce menu ainsi placé ne fait-il pas admirablement, et n'y a-t-il pas pour le lecteur un intérêt palpitant à savoir ce que Mlle Blanche Thibaut offrait à ses convives ?

Il arrivera pourtant un jour où le public s'apercevra à quel point les reporters se moquent de lui.

Les Livres rares (1719). — Tableaux, autographes, livres, etc., tout ce qui tient aux arts et aux lettres passionne, à notre époque, un public assez nombreux, et surtout riche, si nous en jugeons par les enchères dont certains objets sont honorés.

Les curiosités vraies sortent rarement de France, et il se rencontre toujours un amateur pour conserver à

notre pays un phénix qui ne renaît plus ; et, quand la chose en vaut la peine, le gouvernement lui-même entre en lice. En fut-il toujours de même ? Nous en doutons ; et le fait suivant, que nous avons rencontré dans le Journal de Burat (publié en 1865 par M. Campardon), prouverait que notre pays a fait des progrès, surtout en matière bibliographique.

« Juillet 1719. Il y eut un si grand empressement à la vente de la bibliothèque de l'abbé Baluze que dans une enchère qui se fit entre un libraire anglais et un hollandais sur une édition de Sénèque [1] imprimée à Rome en 1475, le premier l'emporta pour la somme de 501 livres ; l'autre emporta l'édition de *Spaccio della Bestia trionfante* [2] en un vol. in-12 pour 600 livres. »

Voilà des prix minimes, et l'on a droit d'être surpris que des étrangers aient enlevé de semblables raretés.

Les Mémoires de Ch. Gréville et Napoléon III. — Les lignes un peu brutales qui suivent sont empruntées aux mémoires de Charles Gréville, récemment publiés à Londres, et qui ont la touche et les allures indiscrètes et même grossières des trop fameux mémoires de Viel-Castel. Ajoutons que ce Gréville est le frère de Charles

---

1. L'édition de Sénèque qui porte la date de 1475 fut imprimée à Naples ; celle de Rome est de 1485.
2. Volume rare, dit Brunet.

Gréville, qui a aussi publié des mémoires, mais d'une valeur plus authentique et plus sérieuse :

« Les équipages de la cérémonie du mariage de Napoléon III étaient splendides, les troupes superbes, la cathédrale admirablement décorée. L'empereur était ignoble (comme il le sera toute sa vie). Il semblait mal à l'aise dans un uniforme si serré qu'à peine pouvait-il lever les bras. La face congestionnée, les yeux à demi clos, il semblait ne rien voir et marcher dans un rêve. L'impératrice était admirablement mise, en velours blanc épinglé... Delane (rédacteur en chef du *Times*) m'a dit qu'au moment où ils montaient les Champs-Élysées, en voiture à la Daumont, pour se rendre à Saint-Cloud, au milieu d'un immense concours de peuple, personne ne toucha à son chapeau, si ce n'est lui-même (Delane) et un autre Anglais qui se trouvait avec lui. Cet acte de courtoisie parut exciter beaucoup plus la curiosité générale que ne le faisait le cortège du couple impérial. »

Voici, également empruntés aux mêmes mémoires, quelques petits vers curieux, qui avaient passé la Manche, en 1856, car la police ne les aurait certainement pas laissé publier alors en France :

LE PRINCE IMPÉRIAL

Sur son baptême

Par son grand-père Hollandais,
Par son aïeul Irlandais,

Anglais, dit-on, par alliance,
Espagnol aussi de naissance :
Vous voyez quelle étrange chance !
Il ne manque à l'enfant de France
Que d'être tant soit peu Français.

MADEMOISELLE LE HON

Sur son mariage

Quel est donc ce visage blond
Qui ressemble à la reine Hortense ?
C'est la fille de M. Le Hon.
Morny soit qui mal y pense !

RETOUR DE CRIMÉE

Sur Plon-Plon

Plon-Plon, qui prétendait avoir si soif de gloire,
Très brusquement nous a fait ses adieux.
Pourtant, lorsque l'on a la foire,
Ce n'est pas le moment de déserter les lieux !...

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Définition de l'homme d'affaires :

Un homme qui, n'ayant pas su se tirer d'affaire lorsqu'il avait à faire ses propres affaires, trouve des clients qui lui confient leurs affaires.

(*Événement.*)

A l'Exposition des bébés, une dame, suivie de deux enfants fort laids, est en extase devant un magnifique nourrisson, et demande à la nourrice :

« Pourriez-vous me donner l'adresse du père? »

Un examinateur pose une question à un élève. Celui-ci reste coi.

« Est-ce que ma question vous embarrasse ? » demande le professeur.

L'élève avec assurance : « Non, Monsieur, ce n'est pas la question, mais la réponse. »

Scène conjugale :

Madame. — Votre conduite est indigne, vous ne m'avez rien donné pour mes étrennes, et vous en avez envoyé de splendides à votre maîtresse !

Monsieur. — D'abord, je n'ai pas de maîtresse ; ensuite, je ne lui donne jamais d'étrennes ! !

(*Voltaire.*)

Entre agioteurs, place de la Bourse :

« Puisque vous me demandez mon avis, je ne vous cèlerai point que ces valeurs ne me paraissent pas trop catholiques.

— Très bien, mon cher, je vais m'empresser de les convertir. » (*Gil Blas.*)

Entre un bourgeois et son architecte.

« Comment? vous m'aviez donné votre parole que ma villa me coûterait au maximum 80,000 francs!... Et voici que vous me réclamez 130,000 francs!...

— C'est exact, Monsieur, mais vous avez voulu un étage *de moins!...* » (*Gil Blas.*)

PETITE GAZETTE. — Notre confrère Bernard-Derosne du *Gil Blas* ayant publié dans ce journal une critique du nouveau drame de la Porte-Saint-Martin, *Hamlet*, que Mme Sarah Bernhardt n'avait pas, pour ce qui la concernait, trouvée tout à fait de son goût, a reçu de la tragédienne la lettre suivante que nous citons comme l'une des plus étonnantes et des plus inattendues qu'ait jamais signées la plume de cette trop irascible personne :

Monsieur,

Votre critique est de mauvaise foi. Donc vous êtes un malhonnête homme, doublé d'un imbécile.

SARAH-BERNHARDT.

Notre confrère s'est borné à reproduire cette lettre pour toute vengeance, et c'était en effet bien suffisant.

NÉCROLOGIE. — 17 février. Le célèbre chiromancien Desbarolles, comte d'Hautencourt, artiste peintre, romancier, poète, voyageur, et l'un des plus forts escrimeurs de ce temps. Il était né le 22 août 1801.

— 19. Le prince Grégoire Ypsilanti, ancien ministre de Grèce à Paris, gendre du richissime baron Sina et beau-père

du prince de Hohenlohe, fils du gouverneur d'Alsace-Lorraine, à l'âge de cinquante et un ans.

— 21. Zabban, auteur, sous le pseudonyme de *Castorine* du bulletin financier du *Charivari*, journal auquel il appartenait à ce titre depuis plus de trente ans.

— 21. Eugène Delaporte, fondateur, en 1846, des Sociétés orphéoniques de France, dont le nombre est aujourd'hui d'au moins 9,000. Il avait soixante-huit ans.

— 21. Mme Menjaud, veuve du célèbre sociétaire de la Comédie-Française et mère de l'ancien ténorino du Théâtre-Lyrique, à soixante-seize ans.

— 22. Le tailleur Laurent-Richard, depuis longtemps retiré des affaires et qui s'occupait surtout, en ces dernières années, de spéculations de tableaux. Il avait soixante-quinze ans. L'une de ses filles a épousé le célèbre docteur Charcot.

— 22. Charles de Montzen, ancien officier démissionnaire en 1830, auteur de plusieurs ouvrages d'érudition parmi lesquels on doit citer l'*Histoire des institutions d'éducation militaire*. M. de Montzen, qui était âgé de quatre-vingt-un ans, était le fils du général de Montzen qui combattit contre la France, dans les rangs de l'armée des princes, pendant la Révolution.

— 24. Jules Le Berquier, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à la Cour de Paris, ancien avocat de la ville, collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, et enfin auteur de publications relatives à des questions de municipalité. Né le 24 mars 1819, il était inscrit au barreau de Paris depuis 1842.

— 26. Léopold Menu, chanteur de l'Opéra du 17 mars 1873 au 30 septembre 1880. Il avait une assez belle voix de basse. Il a créé le roi dans *Aïda*, Indra dans *le Roi de Lahore*, Albin dans *Polyeucte* et Jacques dans *Jeanne Darc*.

— 28. Le chanteur Bonnehée (Marc), qui avait débuté à l'Opéra en 1853 dans le rôle d'Alphonse de *la Favorite*. Il

avait une fort belle voix de baryton que malheureusement il perdit très peu d'années après ses débuts. Il était professeur de chant au Conservatoire depuis 1879; il y avait remplacé Roger.

— 1er mars. L'acteur Bousquet, artiste, puis caissier du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il est mort à soixante-dix ans dans l'exercice de ces dernières fonctions.

— 2. Mme Eugène Forcade, veuve de l'ancien bulletinier politique de la *Revue des Deux-Mondes*. Elle fut d'abord actrice des théâtres du boulevard sous le nom de Mlle d'Harville; on l'a souvent confondue avec Mme Harville, veuve du comédien de ce nom, fille du sociétaire Brindeau et aujourd'hui femme de M. Frédéric Febvre.

— 4. Alfred Assolant, écrivain d'un talent très fin et très personnel, ancien camarade d'About, de Sarcey, d'Hervé, etc., à l'Ecole normale, auteur de nombreux romans et d'articles humouristiques. Il était né le 20 mars 1827.

— 4. Émile Pichoz, directeur-fondateur de la Société d'auditions et d'émulation musicale et dramatique. C'était un compositeur de talent, élève de Leborne et de Victor Massé, joué quelquefois aux concerts Pasdeloup, et dont l'œuvre dramatique principale, *le Florentin*, a été exécutée en 1870 au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

— 8. Le capitaine de vaisseau Gougeard (Auguste), qui fut général de division pendant la guerre, et que Gambetta choisit pour ministre de la marine dans l'éphémère cabinet qu'il présida en novembre 1881 et qui reçut le nom de Grand Ministère. Il était né en 1827.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

1129 — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 6 — 31 mars 1886

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — L'Institut vient d'appeler à lui un peintre d'un grand talent, M. Jules Breton, pour remplacer dans la section de peinture, à l'Académie des Beaux-Arts, le regretté Paul Baudry (20 mars). Six concurrents étaient en présence, MM. Émile Lévy, Jules Lefebvre, J.-P. Laurens, Maillot, Henner et le nouvel élu. Il a fallu quatre tours de scrutin. Au quatrième

tour M. Jules Breton l'a enfin emporté par 20 voix contre 11 données à M. Henner. C'est sur l'initiative de l'Académie que le nom de M. Henner avait été ajouté à la liste des candidats, et nous devons dire que, dans le public, on s'attendait un peu à son élection.

Mais depuis la mort de Paul Baudry, et tout récemment, il s'est produit, en faveur de Jules Breton, un fait considérable qui a dû certainement, non moins que son talent très hautement estimé, influencer ses juges à l'Institut. En effet, il y a eu, le 6 mars dernier, à New-York, une vente de tableaux provenant de la richissime collection Morgan, et qui comprenait une très grande quantité de toiles de notre école française contemporaine. Dans cette vente, qui a produit 4,422,750 francs, *les Communiantes* de Jules Breton, qui ont eu tant de succès au Salon de 1884, au Palais de l'Industrie, ont été poussées jusqu'au chiffre extraordinaire de 225,000 francs[1]. Il était bien juste d'offrir un fauteuil à l'Institut à un maître dont les étrangers estiment les

1. Voici quelques autres prix atteints dans cette vente par des toiles françaises : *le Retour des Missionnaires*, de Vibert, 127,500 francs; *la Petite Sentinelle*, de Ch. Bargue, 61,500 fr.; *les Laboureurs*, de Millet, 70,000 fr.; *la Madone*, de Bouguereau, 45,000 fr.; deux toiles de Corot, 70,000 et 75,000 fr.; *la Vedette*, de Meissonier, 50,000 fr.; *le Crépuscule*, de Rousseau, 75,000 fr.; *la Source*, d'Henner, 50,000 fr.; *les Connaisseurs*, de Roybet, 15,000 fr.; *un Café au Caire*, de Gérôme, 23,000 fr.; *Sur le Nil*, de Fromentin, 25,000 fr.; *la Fileuse*, de Millet, 75,000 fr., etc.

œuvres à un si haut chiffre. Mais il est certain, et cela ressort du résultat même du scrutin qui a placé Henner en deuxième rang, que la première place vacante dans la section de peinture à l'Académie des Beaux-Arts lui est réservée.

— M. Pierre-Jules Hetzel, le chef de l'une des librairies de Paris les plus en vogue et les plus estimées, est mort le 16 de ce mois à Monaco. Il était né le 15 janvier 1814.

M. Hetzel, en dehors de son habileté commerciale qui lui a donné de gros produits surtout depuis une vingtaine d'années, était un écrivain très distingué. Sous le pseudonyme de P.-J. Stahl, il a publié un certain nombre d'œuvres charmantes. Il avait aussi un moment abordé la politique. En 1848 il était devenu chef du cabinet du ministre des Affaires étrangères, puis du ministre de la Marine, et enfin secrétaire général du Pouvoir exécutif. Expulsé de France après le coup d'État, il se retira à Bruxelles et y ouvrit une maison de librairie. C'est là qu'il publia *les Châtiments*, *les Contemplations*, *la Légende des siècles*, etc... Après l'amnistie de 1859 il transporta sa librairie à Paris. Mais ce n'est guère que depuis l'exploitation considérable des œuvres de Jules Verne et d'Erckmann-Chatrian que la librairie Hetzel a pris l'essor et l'activité de production qu'elle a encore aujourd'hui. N'oublions pas de dire que le *Magasin d'éducation et de récréation* que M. Hetzel

fonda avec Jean Macé est de la même époque, et que son succès fut également immense.

En somme, M. Hetzel laisse à son fils, qui depuis un certain temps déjà l'avait remplacé, une des premières librairies de Paris. Souhaitons à cet heureux successeur et héritier d'un père habile la même habileté et la même chance.

— Tout est bien qui finit bien. Le calme a remplacé l'orage à la Comédie-Française, et, le 10 de ce mois, un nouveau comité a été nommé en place du comité démissionnaire. MM. Maubant, Mounet-Sully, Thiron, Barré, Coquelin cadet et Sylvain composent aujourd'hui ce comité, avec M. Prudhon comme membre suppléant. Mais MM. Got, Delaunay, Febvre, Worms et Coquelin aîné font partie, avec les nouveaux membres, du comité de lecture.

Ajoutons que quelques artistes du théâtre, sociétaires et pensionnaires, qui traitaient un peu trop la discipline par-dessous jambe, ont été rappelés par un petit speach très courtois mais très ferme, que l'administrateur général a adressé à toute la Comédie réunie, à l'observation plus stricte du règlement et à une obéissance qui doit être, en effet, égale pour tous. Nous ne saurions trop féliciter M. Claretie de sa résolution en cette circonstance. Ce qu'il faut surtout au directeur de la Comédie-Française, — comme d'ailleurs à tout directeur d'une exploitation théâtrale quelconque, — c'est

de la décision, de l'énergie et du tact, ce qui peut se résumer par la fameuse « main de fer gantée de velours ». Et nous sommes ravi de voir que M. Claretie a, quoi qu'on ait pu dire, à la fois cette main-là et ces gants-là!...

Théatres. — Le Gymnase a repris, le 11 mars, *Fromont jeune et Risler aîné*, comédie tirée par Ad. Belot du célèbre roman d'Alph. Daudet, et qui a été jouée pour la première fois au Vaudeville, le 18 septembre 1876. MM. Berton, Delannoy, Parade, et Mmes Bartet, V. Lafontaine et Pierson, avaient alors créé les principaux rôles. Ce sont aujourd'hui MM. Damala, Romain, Raynard, Lagrange, Landrol, et Mmes Rosa Bruck, dont c'est le début au Gymnase, Jeanne Malvau et Laîné, cette dernière prêtée par l'Odéon, qui interprètent la pièce. Le succès a été surtout pour Landrol (Risler) et Mlle Laîné (Désirée). La jolie Mlle Brück se tire bien du rôle de Sidonie, quoiqu'elle n'y mette peut-être pas assez de souplesse. Son rôle est, d'ailleurs, assez ingrat. Et puis, il faut bien le dire, cette pièce n'est pas scénique; l'action s'y engage mal et se développe péniblement. Nous ne comprenons guère, quant à nous, la tendance qui pousse M. Daudet vers le théâtre, et nous ne voyons pas ce qu'il peut gagner en réputation à faire d'un excellent roman une pièce médiocre. Il en est peut-être chez qui l'amour du gain

serait le mot de l'énigme ; mais ce n'est pas le cas de M. Daudet. Quoi qu'il en soit, M. Koning, après les recettes de *Sapho*, a eu raison de faire à l'auteur la galanterie d'une reprise de *Fromont jeune*, qui n'aura pas de peine à tenir l'affiche jusqu'à l'apparition de la pièce nouvelle.

— Le 12, le théâtre Déjazet, qui devient décidément une succursale du théâtre Cluny, a repris *les Maris inquiets*, amusante comédie de M. Albin Valabrègue, jouée d'abord à ce dernier théâtre en 1883. Le succès en a encore été très vif. Le même soir, première représentation de *Coup double*, comédie en un acte, de M. Édouard Noël, écrite dans un style un peu précieux peut-être, et même trop littéraire pour Déjazet, mais qui a également réussi.

— A la Comédie-Française, M. Pierre Laugier a continué, le 13, ses intéressants débuts dans l'*École des femmes*, rôle d'Arnolphe. La pièce de Molière était exceptionnellement distribuée à Delaunay, Silvain, Martel, Truffier, Mmes Kalb et Müller. Il y avait eu service de presse comme pour une première représentation. M. Laugier a très honorablement réussi ; il n'a contre lui que son extrême jeunesse qu'il ne parvient pas à dissimuler assez ; mais c'est là un défaut qui passera toujours trop vite. Le grand, l'immense succès, le triomphe de la soirée a été pour Delaunay, qui est absolument merveilleux d'entrain, de grâce, de vivacité,

et surtout de jeunesse. On a acclamé à plusieurs reprises ce charmant sexagénaire, qui n'aura jamais plus de vingt ans à la scène. Il a cependant accompli sa soixantième année le 21 de ce mois.

— Les Bouffes tiennent un grand succès avec leur opérette nouvelle, *Joséphine vendue par ses sœurs*, très amusante farce de MM. Paul Ferrier et Fabrice Carré, musique de M. Victor Roger (20 mars). Cette bouffonnerie, dont le premier acte est surtout à signaler, est jouée et chantée avec un ensemble parfait par Maugé, Piccaluga, Lamy, et Mmes Macé-Montrouge, Jeanne Thibault, et surtout Mily-Meyer, cette drôlatique et fantaisiste comédienne, qui a le talent de faire si bien valoir tout ce qu'elle dit. Elle obtient un succès fou avec son air :

Quand y a d'l'hygiène,
Y a pas de plaisir,

un type de chanson de café-concert qui restera. La musique de M. Victor Roger est bien appropriée à ce sujet désopilant, et on en a bissé plusieurs morceaux.

— Le 22, débuts à l'Opéra dans *Faust* du ténor Muratet, ancien lauréat du Conservatoire, et qui a un moment appartenu à l'Opéra-Comique, où il n'a chanté que *Lalla-Roukh*. La voix de M. Muratet est fort agréable, bien que le médium en soit un peu sourd. On l'a surtout applaudi dans le duo d'amour du second acte.

— Le même soir, première représentation à l'Odéon du *Modèle*, comédie en un acte, en vers, de Pierre Barbier, dont c'est le troisième ouvrage. Cette comédie, qui confine au drame, a honorablement réussi, bien que l'action en soit trop importante pour un seul acte. Elle eût gagné à plus de développements. Signalons, dans l'interprétation, Albert Lambert, Monvel, et Mmes Hadamard et Nancy Martel.

— Le 21 mars, Colonne a brillamment terminé la série de ses vingt concerts d'abonnement. Pour la dernière séance il nous avait réservé la surprise de Faure, qui devient maintenant beaucoup plus rare que les beaux jours. Des fragments des *Pêcheurs de perles*, de Bizet, le *Purgatoire*, de Paladilhe, la célèbre romance de *Plaisir d'amour*, lui ont donné l'occasion de déployer dans toutes ses finesses cet art du chant que seul il possède a un aussi haut degré : aussi ne lui a-t-on pas marchandé les applaudissements. Le concert devait être intéressant à tous les points de vue : Liszt y assistait dans une loge avec Mme Viardot et Mme Munkaczy. Après l'exécution de son troisième *Poème symphonique*, qui figurait au programme, toute la salle s'est tournée vers lui pour l'acclamer. On l'a fait venir sur la scène, et on lui a même demandé de se mettre au piano ; mais il s'y est refusé : on sait que l'éminent artiste a fait vœu de ne plus poser ses doigts sur les touches d'ivoire... du moins en public.

Un semblable concert, où beaucoup de personnes n'avaient pu trouver à se placer, devait nécessairement se renouveler ; aussi Colonne l'a-t-il répété le dimanche suivant, avec très peu de variations dans le programme.

Varia. — *Vers oubliés.* — « Voici, nous écrit un de nos lecteurs, des strophes de Leconte de Lisle, le nouvel académicien, qui sont presque inédites. Elles ont paru jadis, — il y a environ quarante ans, — au début de la carrière littéraire du poète, dans un journal de Bretagne. Il ne se les rappelle peut-être pas ; je leur trouve une fière tournure.

La famille de ce créole était en effet d'origine bretonne. Son père, chirurgien militaire, avait épousé une femme très noble, descendante du marquis de Lanux et alliée aux comtes de Toulouse ; aussi le républicanisme, très sérieux d'ailleurs, du poète est-il teinté de beaucoup d'aristocratie.

Quand Leconte de Lisle a écrit ces vers, où l'idée spiritualiste domine avec tant de force et de conviction, il n'avait guère plus de vingt- cinq ans. »

Je suis l'homme du calme et des visions chastes,
L'air du ciel gonfle mes poumons ;
Dans un repli des mers éclatantes et vastes
Dieu m'a fait naître au fond des monts.

Dès l'heure où j'ai marché sur nos splendides cimes,
L'éternelle création
A bercé ma jeunesse entre ses bras sublimes
Et dans sa contemplation.

La première rumeur qui me vint aux oreilles
Ne fut pas le sanglot humain,
Et l'aube m'a nourri de ses lèvres vermeilles
Que ma lèvre but dans sa main.

Je me suis abreuvé dans l'urne universelle
D'un amour immense et pieux :
Car je viens du pays où tout chante et ruisselle,
Flots des mers et rayons des cieux !

Le monde où j'ai vécu n'a point quelques coudées,
On ne le trouve en aucun lieu ;
C'est l'empire infini des sérieuses idées,
Et calme on y rencontre Dieu.

Retour de Crimée. — Nous avons donné, dans notre dernier numéro, un extrait des mémoires de Henri Gréville, que nous avons par erreur appelé Charles, prénom de son frère. Nous recevons à ce propos la communication suivante d'un de nos lecteurs :

« ... Vous citez quatre vers sur le prince Napoléon (Retour de Crimée) empruntés aux mémoires d'Henri Gréville. Cette citation est incomplète ; les quatre vers en question ne composent en effet que la première strophe de la pièce tout entière qui en a six, et dont voici la copie exacte :

RETOUR DE CRIMÉE

Plon-Plon, qui prétendait avoir si soif de gloire,
Très brusquement nous a fait ses adieux.
Pourtant, lorsque l'on a la foire,
Ce n'est pas le moment de déserter les lieux !...

Plon-Plon, assure-t-on, à cheval est resté
Pendant une bataille et sanglante et cruelle.
C'est un fait historique, exact, incontesté,
Plon-Plon n'a pas quitté la selle.

Nos valeureux soldats, quand ils s'en vont en guerre,
Contre les froides nuits sont à peine abrités.
Les princes, c'est une autre affaire,
Il leur faut leurs commodités.

De notre grand Plon-Plon, le vaillant conquérant,
Applaudissons l'ardeur martiale et guerrière,
Quand sa division s'avançait en avant,
Plon-Plon restait sur le derrière.

Malgré maint propos goguenard,
La question est nettement tranchée ;
Oui, Plon-Plon, malgré son départ,
Pour le siège était né comme pour la tranchée.

De loin Plon-Plon assiste aux exploits des soldats,
A son pays il a payé sa dette ;
Il a vu tout ce qu'on faisait là-bas
En ne quittant pas sa lunette.

« C'est anodin à coup sûr, et la chose, c'est le cas de le dire, n'a qu'une odeur de curiosité rétrospective. »

M. Chevreul critique dramatique. — L'interviewage est de plus en plus à la mode; tout le monde s'en mêle, et M. Davrigny, de la Comédie-Française, est allé, nous apprend *la Journée*, interviewer M. Chevreul, qui, paraît-il, n'a pas mis les pieds au théâtre depuis 1838. Voici un fragment de leur conversation.

« J'aime beaucoup Molière, a dit M. Chevreul, parce que j'aime sa science philosophique. Son génie a deviné ce que l'expérience m'a appris du cœur humain. Mais, Monsieur Davrigny, savez-vous quelle est la pièce qui m'a le plus frappé ? Inutile de chercher, vous ne trouveriez pas. C'est *la Gageure imprévue*, de Sedaine. La dernière fois que je l'ai vue, c'est « au château », lors des fêtes données par le roi à l'occasion des noces du duc d'Orléans. Je l'ai vue aussi jouée par Baptiste aîné, Mlle Contat et Fleury. C'était... avant-hier, vers 1820, mais j'ai oublié la date précise. Cette pièce charmante, je la sais presque par cœur. Et c'est à l'occasion de *la Gageure imprévue* que j'ai fait sur Sedaine un travail écrit. Je ne l'ai pas encore publié. Quel beau caractère d'homme que cet auteur ! »

Il faut être un grand savant comme M. Chevreul pour trouver que le chef-d'œuvre du théâtre français est *la Gageure imprévue !*

Meissonier candidat. — On sait que le célèbre peintre Meissonier se présente aux prochaines élec-

tions sénatoriales dans Seine-et-Oise. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que cet artiste affronte les chances d'un scrutin politique. En effet, nous trouvons dans un catalogue d'autographes la note suivante écrite, en 1848, par Meissonier lui-même. Cette note était destinée à présenter aux électeurs la profession de foi du peintre, laquelle n'offre pas le même intérêt de curiosité :

Ernest Meissonier se porte candidat dans le département de Seine-et-Oise. Comme artiste, on connaît son talent, que ses confrères viennent de consacrer en nommant Meissonier, à l'unanimité, membre du jury de l'Exposition. Comme citoyen, il a fait aussi ses preuves. En 1845 il repoussait énergiquement les instances personnelles de Guizot qui lui demandait le dessin de la médaille commémorative de son voyage à Gand. Le 24 février il était sur les barricades, le fusil à la main. Père de famille, il a toujours vécu de son travail et gagné sa vie à la pointe de son pinceau. Lamartine le recommande, et voici sa profession de foi.

Signé : CHEVALLON, TERRIEN, DEGOUSÉE, RECURT.

Vers inédits de Nadaud. — A propos d'une fête que la ville de Lille vient d'organiser en l'honneur du chansonnier Gustave Nadaud, qui est un enfant de Roubaix, le journal *Paris* cite ces vers inédits, qui nous ont paru mériter d'être recueillis dans notre *Gazette.*

Dans l'océan de ma cuvette
Une mouche allait se noyer ;

Pour qu'elle s'y pût appuyer,
Je lui tendis une baguette.

La mouche, que ma main sauvait,
Remercia bien... la baguette ;
La cause lui restant secrète,
Elle ne connut que l'effet.

Esprit borné, vue incomplète,
Se trouvent chez plus d'un humain ;
Nous apercevons la baguette,
Mais nous ne voyons pas la main.

Un Curieux Testament. — Voici le singulier testament d'un homme de Sens (on pourrait même écrire *sens* sans majuscule), que nous trouvons dans *la Constitution,* journal de l'Yonne :

Je soussigné, Noël (Auguste-Joseph-Stanislas), chef d'escadron en retraite, déclare : croire en Dieu, être de la religion de Jésus-Christ, en conséquence de quoi :

1° Il n'y aura aucun prêtre à mon inhumation, car le prêtre est un sacrificateur, et il ne peut y avoir sacrifice après celui du Christ qui a racheté tous les hommes ;

2° On ne peut dire des prières pour moi (comme pour les autres), par la raison qu'avant qu'elles arrivent à l'Éternel, je serai jugé, et que Dieu, le seul infaillible, ne revient pas de ses jugements, qui sont sages. De mon vivant, j'ai pratiqué le bien ou le mal. Dieu en est juge ;

3° Mon convoi sera le plus modeste possible ; l'ostentation dans cet acte est dictée par l'orgueil des familles. On prendra donc pour me transporter au champ du repos le char des pauvres ;

4° On invitera le moins de monde possible à mon enterrement, car il ne faut pas distraire les vivants de leurs occupations pour les morts;

5° Je ne veux ni eau bénite ni immortelles. Des deux côtés il y a jonglerie;

6° Ma veuve est libre de porter mon deuil; mais elle ferait mieux en ne le portant pas, car il est aussi ridicule d'afficher sa douleur que de prier en place publique. Beaucoup d'hypocrites portent le deuil; il faut éviter, malgré la mode, de ressembler à ces gens-là.

Fait à Sens, le 15 septembre 1882, ayant quatre-vingts ans, en pleine santé de corps et de raison.

Peau humaine. — Une feuille spécialiste, le journal *la Halle aux cuirs*, nous donne les renseignements suivants :

« A la bibliothèque de Marlborough-House, près Methley, en Yorkshire (Angleterre), il y eut jadis deux livres reliés en cuir, provenant de la peau de la sorcière yorkshirienne Mary Ratman, exécutée pour assassinat au commencement de notre siècle. Ces livres disparurent lorsque les comtes de Marlborough se virent forcés de vendre leur bibliothèque. Il y a eu des livres semblables à Paris. Naguère, M. Zaehnsdorf, à Londres, a relié deux livres en cuir humain, et un autre relieur de Londres a, sur commande, relié la *Danse macabre*, de Hans Holbein, avec la même sorte de cuir.

« La peau humaine donne un cuir très solide, épais et grainé. »

Ainsi nous voilà fixés. Quand nous voudrons avoir un cuir « très solide, épais et grainé », nous n'aurons qu'à expédier un de nos semblables dans l'autre monde, en retenant sa peau.

Articles de piété. — Voici quelques articles que nous relevons sur le catalogue d'un éditeur de Saint-Dizier :

« *Sachets de la sœur de Saint-Pierre*, procurant à ceux qui les portent « d'être préservés de la malice du démon, des atteintes de la foudre et d'une mort subite et imprévue » ; la pièce, 15 centimes ; en velours, 25 centimes.

« *Sonnettes de Lorette*, « pour gagner les indulgences de l'*Angelus* et préserver du tonnerre » ; 60 centimes.

« *Chapelets des vingt-six martys japonais*, « à la récitation desquels on peut gagner 13,300 jours d'indulgence en faveur des âmes du purgatoire » ; la douzaine, en os rouge avec notices, 3 fr. 25 c. »

On trouve encore dans le catalogue, mais *biffée à la plume*, l'annonce suivante :

« *Eau de Notre-Dame de Lourdes*, provenant directement de la source, à 90 centimes le litre, emballage et port en sus. »

Et tout cela se vend sous le patronage de l'évêque.

Comment nos prélats ne comprennent-ils pas qu'ils font plus de mal que de bien à la cause qu'ils servent en prêtant la main à un commerce aussi ridicule ?

LES MOTS DE LA QUINZAINE

« Comment trouvez-vous mon portrait?
— Franchement, il n'est pas beau... »
Puis, pour atténuer ce jugement un peu vif :
« Mais, par exemple, il est bien ressemblant! »

Définition de l'âge mûr et de la vieillesse par un brun :

« On a d'abord des grains de sel dans son poivre, et ensuite des grains de poivre dans son sel. »

« Vous êtes insupportable, Vicomte, avec votre rage de dire à toutes les femmes que vous les aimez.
— Oh! Marquise, c'est par politesse.
— Insolent! »

Une cuisinière discute avec une marchande de beurre.

« Oui, ma maîtresse ne veut plus payer que 2 francs la livre de beurre que je lui donnais à 2 fr. 50.

— Mais je ne vous le vendais que 2 francs.

— Tiens, voulez-vous pas que j'y mette de ma poche! » (*Figaro*.)

Chez la modiste :

« Vous n'avez pas de coiffures qui me plaisent, tout cela est trop extravagant. Je voudrais quelque chose de plus simple.

— Ah! je vois ce que veut madame, un chapeau pour sortir avec son mari. »

Note d'album :

« Les châteaux en Espagne sont les édifices qui coûtent le moins à construire, mais le plus à démolir. »

(*Gil Blas*.)

Entre gommeux :

« C'est à ne pas croire! notre ami Guy épouse pour de vrai la grosse dondon avec qui tu l'as vu l'autre jour se promener au Bois.

— Mais elle est tout à fait sur le retour...

— Et si tu savais où elle est allée!... »

(*Événement*.)

PETITE GAZETTE. — Le ténor Warot, qui a longtemps appartenu à l'Opéra-Comique et à l'Opéra, et même au Théâtre-Lyrique (direction Vizentini), vient d'être nommé professeur de chant au Conservatoire, en remplacement de M. Bonnehée, décédé.

— Mlle Jeanne Gounod, fille de l'illustre auteur de *Faust*, a épousé, le 24 de ce mois, M. le baron de Lassus, fils de l'ancien préfet des Pyrénées-Orientales.

— M. Louis-Henri Issanchou, employé des postes, vient de publier, sous le titre de *Livre d'or des postes*, un volume des plus intéressants, et qui contient une série de notices, à la fois administratives et littéraires, sur les employés supérieurs et autres des postes et télégraphes. M. Issanchou, né le 31 janvier 1861, a écrit aussi sous le pseudonyme de Henri de Camboulives, nom de sa ville natale (Aveyron). Son *Livre d'or* renferme une foule de renseignements biographiques et bibliographiques utiles à consulter.

NÉCROLOGIE. — 10 mars. Décès d'un ancien comédien du boulevard, du nom de Panot et qui avait appartenu au théâtre, soit à Paris, soit en province, durant quarante années consécutives.

Le même jour est morte une ancienne danseuse, Mlle Henriette Dor.

— 12. M. Boinvilliers, ancien député, conseiller d'Etat et bâtonnier de l'ordre des avocats à Paris, à l'âge de quatre-vingt sept ans. Il était grand officier de la Légion d'honneur depuis 1869.

— 13. Mme Rouland, veuve de l'ancien ministre de l'Instruction publique de l'empire.

— 13. Le docteur Penot, directeur de l'Ecole commerciale de Lyon, ancien professeur de sciences au collège de Mulhouse.

— 15. M. Georges Dampt, ancien secrétaire particulier de

M. Paul Bert, et qui collaborait au *Voltaire* sous le pseudonyme de Jean des Vignes. Il n'avait que vingt-sept ans.

— 18. Le compositeur Luigi Bordèse, auteur de morceaux religieux estimés. Il a également fait représenter quelques opéras-comiques.

— 24. Décès de M. Edouard Fournié, médecin de l'Institut des sourds-muets, directeur de la *Revue médicale,* et ancien médecin de la marine pendant la guerre de Crimée. Le docteur Fournié avait la spécialité du traitement des maladies du larynx. Il était âgé seulement de cinquante-trois ans.

— 24. Le paysagiste Louis-Emile Lapierre, qui a surtout exposé des « sous-bois » qui lui ont valu une légitime réputation. Il avait soixante-douze ans.

— 25. La comtesse de Chambord est morte aujourd'hui à Goritz. Elle était la fille aînée du duc de Modène et avait épousé le comte de Chambord le 16 novembre 1846. La comtesse de Chambord n'a pris qu'une seule fois une part ostensible à la politique, en 1884, lors du décès de son mari, en s'opposant à ce que la cérémonie de ses obsèques fût officiellement présidée et conduite par le comte de Paris. Depuis, elle n'a plus jamais fait parler d'elle.

VARIÉTÉS

PENSÉES D'UN PAPE

Sous le titre de *Pensées d'un pape*[1], Mme la marquise de Blocqueville, le gracieux auteur de *Perdita*, et d'autres ouvrages qui ont eu un égal succès, va publier dans quelques jours un recueil de maximes tirées des œuvres italiennes et latines de Clément XIV, de son vrai nom Ganganelli, celui qui supprima l'ordre des Jésuites. Les pensées de ce souverain pontife, presque toujours d'une grande profondeur, se distinguent aussi par un véritable caractère d'indépendance et d'impartialité. Mme la marquise de Blocqueville, qui nous les présente dans une intéressante préface, attribue à Ganganelli une analogie avec Shakespeare qui ne nous frappe pas tout d'abord ; mais nous sommes entièrement d'accord avec elle pour trouver à son auteur favori une grande élévation d'idées et une connaissance très approfondie du cœur humain.

Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de leur offrir par avance quelques-unes de ces pensées.

Les jeunes gens ont l'œil fin quand il s'agit d'analyser un supérieur.

La vraie vertu n'est point farouche, et un visage riant inspire la confiance.

---

1. Un volume in-32 raisin, imprimé avec luxe. Librairie des Bibliophiles.

Il ne faut pas pousser trop loin la perfection; les hommes ne sont pas des anges, et il faut être sage avec sobriété.

Ne condamnez jamais personne sans l'avoir mis dans le cas de se justifier.

Les sciences sont des montagnes qu'on ne peut gravir sans prendre haleine.

Le titre même de Majesté ne dédommage pas l'homme de la liberté qu'il perd quand il devient Monarque.

Un homme est toujours riche quand il fait usage des privations, comme il est toujours pauvre quand il ne se refuse rien.

Nous ne naissons pas moines, et nous naissons citoyens.

La vérité est comme ces médicaments amers qui déplaisent au goût, mais qui rendent la santé.

Un savant est presque toujours l'homme de la postérité; le littérateur est l'homme de son siècle.

La tranquillité de la vie consiste à savoir supporter les hommes et à savoir s'en priver.

Il faut laisser à ses enfants une honnête liberté, de manière que la maison paternelle ne soit pas un pis aller.

Il faut être intrépide lorsqu'on veut faire le bien.

Le bonheur de cette vie consiste à toujours espérer.

Il est honteux qu'il n'y ait des recherches que pour les malfaiteurs, et qu'on ne s'informe ni de la fortune ni de la demeure des hommes qui consacrent leurs veilles à éclairer le public.

On serait obligé de ne voir personne si l'on fermait sa porte à tous ceux dont on dit du mal.

Rien de plus petit qu'un grand dominé par l'orgueil.

Le style n'est que l'écorce d'un livre; et quelquefois un arbre est bon quoique l'écorce n'en vaille rien.

On fait toujours mal quand on ne fait rien.

On n'est seul que lorsqu'on s'isole de soi-même pour se répandre dans la société.

Notre imagination est souvent notre plus grand ennemi : il faut travailler à la lasser avant que d'agir.

Un prêtre qui aime l'argent est pire que le mauvais riche et mérite d'être encore plus rigoureusement traité.

La vraie dévotion n'est ni brusque ni farouche.

Il n'est pas juste d'appauvrir les familles pour enrichir les communautés.

Les cloîtres ne sont estimables qu'autant qu'on y a l'esprit recueilli; ce ne sont pas les murs d'un monastère qui en font le mérite.

C'est une chose odieuse pour un évêque de ne connaître que les personnes riches et distinguées de son diocèse.

On ne guérit pas les plaies de l'âme par quelques prières récitées à la hâte, mais par un travail continuel à la réforme du cœur.

La première règle de la charité chrétienne est qu'on ne peut croire le mal si l'on n'a rien vu, et qu'on doit se taire si l'on a vu.

C'est toujours la charité qui doit agir, c'est elle qui doit punir, comme c'est elle qui doit pardonner.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

1129 — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 7 — 15 avril 1886

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — L'illustre pianiste Liszt a été le héros, le lion de la quinzaine. On a donné en son honneur concerts sur concerts, matinées sur matinées : le 25 mars, puis le 2 avril, on a exécuté à Saint-Roch, au milieu d'une affluence considérable, la messe que Liszt a composée pour l'inauguration de la cathédrale de Gran, en Hongrie (31 août 1856). Le maître a

assisté à cette exécution de son œuvre et a été conduit, avec un appareil un peu théâtral, à la place spéciale qu'on lui avait réservée dans l'église. Tout le monde a voulu le voir, et il s'en est suivi une bousculade peu digne du saint lieu. Quant à Liszt, la poitrine constellée de décorations, le cou cravaté du cordon des commandeurs de la Légion d'honneur, il présidait la cérémonie avec une sérénité olympienne, comme un dieu qui eût plané du haut d'un nuage, ou comme un empereur sur son trône. Les jours suivants le maître a exhibé sa personne un peu partout, soit chez le peintre Munkacsy, qui fait son portrait, soit chez le président de la République, qui l'a reçu comme il eût fait pour un ambassadeur, et il n'a pas paru trop grisé par toutes ces fumées de la gloire et par l'odeur de l'encens qu'on n'a cessé de brûler pour lui et devant lui.

Cependant il n'a été donné au public d'entendre que les œuvres composées par Liszt, sans entendre Liszt lui-même. Aux concerts Lamoureux et Colonne on a joué en sa présence divers morceaux de sa composition ou bien arrangés par lui. Le célèbre pianiste Planté en a exécuté le plus grand nombre avec sa virtuosité habituelle. Quant à Liszt, il s'est contenté d'assister aux concerts où on le glorifiait, mais ses doigts sont restés muets. Ce n'est que dans l'intimité de certains salons privilégiés qu'il a consenti à rompre le silence, et quelques favorisés du sort seulement ont pu

entendre les beaux et glorieux restes de ce merveilleux talent. Ce n'est que comme exécutant, en effet, que le nom de Liszt restera à jamais illustre dans l'histoire de la musique contemporaine. Chez lui le compositeur s'efface, et disparaît même tout à fait, devant le virtuose. Ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre dans ces derniers jours ont dit et répandu l'impression profonde que leur avait laissée l'incomparable exécution de ce maître des maîtres qu'on a si justement surnommé le Paganini du piano.

Tout le monde sait que Liszt est depuis une vingtaine d'années dans les ordres. Jadis il a mené l'existence mondaine et brillante que la vogue immense de son grand talent lui avait faite en même temps heureuse et fortunée. Tout le monde sait aussi ses relations avec Mme d'Agoult (Daniel Stern). Il en a eu trois enfants : un fils, Daniel, mort jeune, tenant déjà de son père un grand talent de pianiste, et deux filles. L'aînée, Blandine, a été la première femme de M. Émile Ollivier ; la seconde s'est mariée en premières noces avec le pianiste-compositeur Hans de Bulow, et en secondes noces, après divorce, avec Richard Wagner.

— Les héritiers de Victor Hugo viennent de publier le premier volume de ses œuvres posthumes sous le titre de *Théâtre en liberté*. Ce volume contient les pièces suivantes : *la Grand'mère*, drame en un acte (1865) ; *l'Épée*, drame patriotique en cinq scènes (1869) ; *Man-*

geront-ils? drame en deux actes (1867); *Sur la lisière d'un bois*, idylle dialoguée (1873); *les Gueux* et *Être aimé*, monologues (1872 et 1874); et, enfin, *la Forêt mouillée*, fantaisie en quatre actes qui date de 1854.

Disons bien vite que, malgré son titre, ce théâtre posthume n'est pas en vérité du théâtre, mais seulement de la poésie épique et lyrique. D'ailleurs, il y a de tout dans ce volume, du bon, du mauvais, du médiocre et du pire; des passages merveilleux, et du fatras qui n'est pas toujours sublime; cela est tantôt superbe et tantôt barbare, parfois sensé et souvent incompréhensible; mais le tout trahit une imagination ardente et une plume intarissable et admirablement féconde. En somme, à part *la Grand'mère*, — et encore après des arrangements et des coupures, — aucune des pièces qui composent ce volume ne serait possible à la scène.

On nous promet encore quantité de volumes posthumes de Victor Hugo; on va jusqu'à parler d'une trentaine! C'est beaucoup. Le premier, — dont nous venons de parler, — ne saurait nous mettre par avance en grand goût pour ceux qui suivront. Si une main habile, intelligente, mais indépendante, tout en demeurant respectueuse, voulait bien faire le choix de ce qui seul est publiable dans les manuscrits inédits de Victor Hugo, on en tirerait peut-être deux ou trois volumes. Cela vaudrait bien mieux, pour la mémoire du

maître, que cette accumulation d'œuvres, auxquelles manquera toujours la dernière retouche de leur auteur. Qui nous dit, d'ailleurs, que lui-même aurait jamais consenti à les publier ?

— Deux événements artistiques assez importants se sont produits durant cette quinzaine : M. Gayarré a débuté à l'Opéra, et la Comédie-Française a donné la première représentation du *Chamillac* de M. Octave Feuillet.

M. Gayarré avait été accueilli avec un succès extraordinaire à la salle des Italiens, place du Châtelet, il y a deux ans. Ce remarquable ténor a une grande réputation à l'étranger; il a voulu la faire consacrer sur la scène de notre Opéra, et il y a fait sa première apparition, le mercredi 7 avril, dans *l'Africaine*, rôle de Vasco.

Nous avons déjà dit que M. Gayarré a une voix blanche dont il se sert avec une extraordinaire habileté, mais qui paraît maigre à côté de celles de nos artistes français, et surtout sur la vaste scène de l'Opéra, avec un orchestre beaucoup plus considérable et plus bruyant que celui des scènes italiennes et espagnoles, où le ténor a principalement brillé. M. Gayarré a en outre le geste excessif, et il se donne plus que tout entier, ce qui n'est d'ailleurs que l'excès d'une précieuse qualité. Ces réserves faites, nous constaterons le grand succès de cet éminent artiste; il a notamment chanté à

ravir le grand récitatif du quatrième acte de *l'Africaine*, qu'on lui a bissé. Il a également dit avec une tendresse exquise sa partie dans le beau duo de ce même acte, où Mlle Richard, qui chantait pour la première fois Sélika, a partagé son succès. A côté de ces deux artistes, M. Lassalle a trouvé le moyen de se faire rappeler deux fois; il chante en effet le rôle de Nélusko avec une maestria farouche et sombre qui est tout à fait dans le caractère du personnage.

— Le 9 avril, la Comédie-Française a joué pour la première fois les cinq actes nouveaux de M. Octave Feuillet, *Chamillac*, pièce étrange, qui tient à la fois du drame et de la comédie, et qui nous présente un tableau de mœurs contemporaines poussé un moment très au noir, pour finir par un dénouement inattendu et insuffisamment expliqué. L'œuvre nouvelle de M. Feuillet, qui renferme des parties charmantes et dignes de son grand talent, va soulever bien des controverses et bien des critiques. La plus grave à nos yeux, c'est que l'intérêt véritable ne commence pour le spectateur qu'avec le cinquième acte, que les quatre premiers se bornent à préparer. Ce cinquième acte aurait rendu la pièce plus claire s'il avait été placé avant tous les autres, et en quelque sorte comme prologue. L'auteur aurait pu, en vue de ce résultat, mettre en action au début de sa comédie le grand récit qui la termine. M. Feuillet n'en a pas jugé ainsi, et il s'en est suivi

pour sa pièce une certaine obscurité qu'il s'est imaginé dissiper par un grand coup de théâtre final, où M. Coquelin aîné a été absolument admirable par l'émotion et le sentiment de son jeu à la fois si contenu et si simple.

Nous ne saurions prévoir quel sort est réservé à la comédie de M. Feuillet. Nous croyons cependant qu'elle attirera la foule par la variété des scènes charmantes ou dramatiques qu'elle présente tour à tour, aussi bien qu'en raison de son interprétation absolument exceptionnelle. Après Coquelin aîné, dont nous venons de dire l'immense succès, citons Coquelin cadet, un député étonnant qui est la plus grande gaieté de la pièce; Laroche si parfait dans le personnage d'un commandant trop scrupuleux et trop correct; de Féraudy, un peintre pris sur le vif; Febvre, encore en général, et qui a eu l'art de mettre au premier plan un rôle un peu trop court pour son talent; Gravollet, qui dessine très spirituellement une silhouette de jeune premier à peine entrevue; Henry Samary, plein de fougue et de jeunesse dans un personnage de joueur repenti. Les rôles de femmes sont tenus par Mmes Bartet, Tholer et Jeanne Samary, qui ont fait assaut de talent aussi bien que de toilettes et qui ont obtenu, chacune dans un personnage très différent de tenue et d'allure, un considérable succès. Joliet, Roger, et Mmes Persoons et Martin, complètent un merveilleux ensemble qu'on

ne trouverait nulle part ailleurs qu'à la Comédie-Française.

Marie Heilbronn.— Mme Marie Heilbronn, vicomtesse de Lapanouse, est morte le 31 mars à Nice. Elle était née en 1849, à Lyon, de parents hollandais. Elle a appartenu successivement à plusieurs des plus importants théâtres de Paris, et a eu une vie artistique des plus nomades et des plus mouvementées.

Elle débute à l'Opéra-Comique, en 1866, dans *la Fille du régiment;* en 1871, elle chante à Bruxelles et à Monte-Carlo; dans la même année, elle débute aux Variétés, et joue *les Brigands* et *les Braconniers,* deux opérettes d'Offenbach. Elle entre ensuite aux Italiens (direction Escudier) et passe à l'état d'étoile dans *la Traviata* et *Don Juan* (Zerline). En 1874, elle chante à Londres, rentre aux Italiens en 1875, puis va donner des représentations en Russie et en Amérique. A son retour, elle crée *le Bravo,* de Salvayre, au théâtre lyrique de la Gaîté, et chante *Paul et Virginie;* puis elle passe à l'Opéra-Comique et y chante *Psyché,* d'Ambroise Thomas. En 1880, elle débute à l'Opéra dans *Faust,* et chante ensuite *Don Juan* (Zerline) et *Hamlet.* C'est l'année suivante qu'elle épouse le vicomte de Lapanouse, qui est ruiné par le krack de 1882. En 1884, Marie Heilbronn rentre une dernière fois à l'Opéra-Comique; elle y crée *Manon,* de Massenet, et *la*

Nuit de Cléopâtre, de Massé, et reprend *Roméo et Juliette*, de Gounod. Elle est alors parvenue au point culminant de son talent et de sa réputation. La mort prématurée de cette brillante artiste est une grande perte pour l'art et pour le théâtre de l'Opéra-Comique, où elle devait bientôt chanter *Carmen*, et où on la remplacera difficilement.

Le jour des obsèques de Marie Heilbronn (5 avril), on a publié sur elle les vers anonymes suivants :

A MARIE HEILBRONN

Elle est partie au temps des roses
Et sur un rayon de soleil !
Les oiseaux en sont tout moroses,
Eux qui chantaient à son réveil !

Las, mon cœur ! toute froide et blanche
Dort la beauté qui fut Manon !
Le lis enlace la pervenche
A ses pieds pour former son nom !

Adieu donc, ô trop jeune morte ;
L'ange qui te glaça la main,
Me voyant pleurer à ta porte,
Peut-être me prendra demain.

Aussi je veux chanter au monde,
Avant de le fuir pour jamais,
Que tu fus, Marguerite blonde,
Brune Manon, ce que j'aimais.

Si ton heure t'a semblé brève,
Ne te plains pas, douce beauté :
Car tu passas comme un beau rêve,
Comme une aurore qui se lève
Et finit dans l'éternité!...

Théâtres. — La Porte-Saint-Martin a repris, le 29 mars, mais pour quinze représentations seulement, en raison du prochain départ de Sarah Bernhardt pour l'Amérique, le beau drame de Sardou, *Fédora*, qui avait si vivement réussi au Vaudeville, le 12 décembre 1882.

Ce grand succès s'est renouvelé encore cette fois; on a applaudi surtout les deux éminents artistes qui reprenaient les deux rôles où ils avaient tant réussi il y a trois ans, Sarah Bernhardt et Pierre Berton, qui n'ont jamais joué avec une verve plus entraînante et plus passionnée. Léon Noël et Paul Reney ont été également remarqués dans l'interprétation de l'œuvre de Sardou, que la Porte-Saint-Martin pourrait jouer certainement cent fois de suite sans le départ de Sarah Bernhardt.

— Le lendemain 30, reprise au Gymnase de *Serge Panine*, le victorieux drame de Georges Ohnet, qui date également de 1882. Damala, Landrol, Lagrange, Mmes Pasca, Rosa Brück et Malvau jouent les principaux rôles. La pièce n'a pas vieilli, mais le public la connaît trop. Malgré son intérêt et les belles et vigoureuses scènes qu'elle renferme, et que font valoir avec

leur succès habituel les artistes habiles qui la jouent, nous croyons qu'une œuvre nouvelle aurait plus de chance d'attirer la foule au charmant théâtre de M. Koning.

— L'Opéra-Comique a donné, le 31, un ouvrage nouveau, *Plutus*, trois actes de MM. Albert Millaud et Gaston Jollivet, musique de M. Charles Lecocq. Cette jolie pièce avait d'abord été jouée, il y a plusieurs années, au théâtre du Vaudeville, alors que M. Carvalho le dirigeait. Les auteurs l'ont modifiée en vue de l'Opéra-Comique, et M. Lecocq, très bien et surtout très spirituellement inspiré, a composé une petite partition vive et légère, qui rentre tout à fait dans le cadre du théâtre où il était joué pour la première fois. L'auteur de *la Fille de Madame Angot* a su rester simple, tout en montrant qu'il avait une science musicale très sérieuse et très exercée, et il a pleinement réussi. Un baryton M. Soulacroix, a obtenu un vif succès dans l'interprétation du principal rôle de *Plutus*; il a une voix excellente, bien timbrée, et il est en outre comédien parfait. C'est une bien précieuse acquisition pour l'Opéra-Comique. Fugère, Mouliérat, Grivot, Belhomme, et Mmes Deschamps, Patoret et Degrandi complètent cette excellente interprétation.

— Le 1er avril, au théâtre des Nations, nous avons eu cinq actes nouveaux : *les Ménages de Paris*, drame de MM. Hippolyte Raymond, Paul Burani et Maxime

Boucheron, dont le succès a été assez indécis. Quelques scènes un peu trop accentuées ont même un moment indisposé le public. Il paraît qu'on les a supprimées ou du moins atténuées aux représentations suivantes. A citer, dans l'interprétation, MM. Georges Richard, Galabert, et Mmes Savenay, Duchêne, etc.

— Au Vaudeville, le 3, deux reprises très heureuses et très brillantes, *le Club*, de Gondinet et Cohen, retouché et rajeuni, et *les Grandes Demoiselles*, la fine et spirituelle comédie en un acte de Gondinet seul. Succès considérable de pièces et d'interprétation. Toute la troupe paraît dans ces deux charmantes comédies qui ne réunissent pas moins de trente artistes différents successivement en scène. C'est une sorte de défilé comme le Théâtre-Français et l'Odéon en donnent de temps à autre dans leurs cérémonies classiques. Dupuis, Dieudonné, Jolly, Boisselot, Montigny, Mmes Legault, Réjane, de Cléry, Grassot, Dharcourt, etc., etc., c'est-à-dire tous et toutes. *Le Club* a produit une impression plus vive encore que la première fois. La pièce a été refaite, surtout en sa dernière partie, qui est aujourd'hui plus en rapport avec le ton léger des premiers actes. Le second acte est toujours un chef-d'œuvre de haute curiosité comme vivacité et comme mise en scène.

— Signalons l'heureuse prise de possession à la Comédie-Française (4 avril) des rôles de la duchesse

de Réville et de Mme de Séran, dans *le Monde où l'on s'ennuie*, par Mmes Lloyd et Pierson. Mme Lloyd avait créé le rôle de Mme de Séran. Celui de la duchesse de Réville, créé par Madeleine Brohan, avait été repris récemment par Céline Montaland qu'un accident... de famille éloigne momentanément du théâtre.

— Le 5 avril, débuts à l'Opéra dans *Sigurd*, rôle du grand prêtre, de M. Martapoura, baryton de talent, dont le succès a été très honorable. Cet artiste, né à Martapoura (Bornéo), en 1858, se nomme en réalité John van Heekeren. Sa famille ayant été massacrée dans un soulèvement en 1859, il fut confié à un oncle qui l'adopta et le fit élever en Europe. D'abord ingénieur, M. Martapoura entra au Conservatoire de Bruxelles et y obtint un premier prix de chant et d'opéra en 1882.

VARIA. — *La Dépense il y a deux cents ans.* — Nous avons donné dans notre numéro du 30 novembre dernier *Un Menu d'il y a cent ans.* Voici maintenant quelle pouvait être, il y a deux cents ans, la dépense d'une famille aisée et assez haut placée. C'est Mme de Maintenon qui nous en donne le détail dans une lettre adressée, en 1679, à sa sœur, Mme d'Aubigné, et que M. Henry Havard reproduisait dans une de ses dernières chroniques du *Siècle*.

Voici, ma chère sœur, un projet de dépense (pour Paris) tel que je l'exécuterois si j'étois hors de la cour. Vous êtes

douze personnes : monsieur et madame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers, un valet de chambre :

15 livres de viande à 5 sols la livre . .	3 liv.	15 sols
2 pièces de rôti	2	10
Du pain.	1	10
Le vin.	2	10
Le bois	2	»
Le fruit	1	10
La bougie.	»	10
La chandelle	»	8
	14 liv.	13 sols

Je compte 4 sols de vin pour vos quatre laquais et vos deux cochers (pour chacun). *C'est ce que Mme de Montespan donne aux siens.* Si vous aviez du vin en cave, il ne vous coûteroit pas 3 sols. Je mets 6 sols pour votre valet de chambre, et 20 pour vous deux, qui n'en buvez pas pour 3. Je mets une livre de chandelle par jour, quoiqu'il n'en faille qu'une demi-livre. Je mets 10 sols en bougie ; il y en a six à la livre, qui coûte 1 liv. 10 sols et qui dure trois jours.

Je mets 2 livres pour le bois ; cependant vous n'en brûlerez que trois mois de l'année, et il ne faut que deux feux. Je mets 1 liv. 10 sols pour le fruit. Le sucre ne coûte que 11 sols la livre, et il n'en faut qu'un quarteron pour une compote.

Je mets deux pièces de rôti : on en épargne une quand madame ou monsieur soupe ou dîne en ville. Mais aussi j'ai oublié une volaille bouillie pour le potage... Vous pouvez fort bien, sans passer 15 livres, avoir une entrée, tantôt de saucisses, tantôt de langue de mouton ou de fraise de veau, le gigot bourgeois, la pyramide éternelle et la compote que vous aimez tant.

Cela posé, et que j'apprends à la cour, ma chère enfant, votre dépense ne doit pas dépasser 100 livres par semaine ; c'est 400 livres par mois. Posons 500, afin que les bagatelles que

j'oublie ne se plaignent point que je leur fais injustice. 500 livres par mois font :

Pour votre dépense de bouche	6,000 liv.
Pour vos habits	1,000
Pour loyer de maison	1,000
Pour gages et habits des gens.	1,000
Pour les habits, l'Opéra et les magnificences de monsieur	3,000
	12,000 liv.

Tout cela n'est-il pas honnête, et le reste de votre revenu (il était de 15,000) ne peut-il suffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ni éluder, comme quelques gras repas, l'entretien de deux carrosses, l'acquit de quelque petite dette. Cent pistoles suffiront pour vos habits; vous avez une année d'avance, et je vous en donnerai.

Les Débuts de Mlle Denain. — Voici une petite lettre relative aux premiers débuts de cette comédienne distinguée à la Comédie-Française, et qui les fixe à une date antérieure à celle généralement admise (8 juin 1840 — Agnès de *l'École des femmes*). Nous avons copié cette lettre à la vitrine d'un marchand d'autographes de la rue Bonaparte.

COMÉDIE-FRANÇAISE

A M. Cherubini, directeur du Conservatoire.

Paris, le 9 juin 1838.

Monsieur le Directeur,

Mlle Denain, élève du Conservatoire, nous a offert de jouer le rôle de Joas dans *Athalie*. Cette jeune personne paraît avoir

d'heureuses dispositions, et il peut être avantageux pour elle de se faire connaître. Je viens donc vous prier de lui accorder l'autorisation de paraître sur votre scène chaque fois qu'on y jouera le chef-d'œuvre de Racine.

Agréez..., etc.

Le directeur du Théâtre-Français.

Signé : VEDEL.

Mlle Denain avait alors quinze ans, étant née en 1823. Elle a quitté la Comédie-Française le 1er juin 1856. Sa fille a épousé le compositeur Léo Delibes.

Balzac et le Magnétisme. — Il y a cinquante ans déjà, dans l'une de ses magistrales études de mœurs, toujours si vivantes, l'auteur de *la Comédie humaine* jugeait le magnétisme et l'hypnotisme, qu'on étudie plus que jamais aujourd'hui dans les hôpitaux, dans les livres et dans les journaux. Plusieurs excellents ouvrages récents d'écrivains fort goûtés, — notamment *Jean Mornas* et *le Roman d'un Interne,* de Jules Claretie, et *le Garde du corps,* de Georges Duruy, — roulent sur ce sujet si intéressant, et il nous paraît curieux de rappeler l'opinion d'un illustre *voyant* à l'égard d'une question qui préoccupe à bon droit tant d'esprits sérieux et observateurs :

... « Diable ! reprit (le juge d'instruction) Popinot, que dis-tu de cela, toi, docteur? Ces faits-là sont bien étranges !

— Ils pourraient être, répondit (le célèbre docteur Horace) Bianchon, un effet du pouvoir magnétique.

— Tu crois donc aux bêtises de Mesmer, à son baquet, à la vue au travers des murailles ?

— Oui, mon oncle, dit gravement le docteur. En vous entendant lire cette requête, j'y pensais. Je vous déclare que j'ai vérifié dans une autre sphère d'action plusieurs faits analogues, relativement à l'empire sans bornes qu'un homme peut acquérir sur un autre. Je suis, contrairement à l'opinion de mes confrères, entièrement convaincu de la puissance de la volonté considérée comme une force motrice. J'ai vu, tout compérage et charlatanisme à part, les effets de cette *possession*. Les actes promis au *magnétiseur* par le *magnétisé* pendant le sommeil ont été scrupuleusement accomplis dans l'état de veille. La volonté de l'un était devenue la volonté de l'autre.

— Toute espèce d'acte ?

— Oui.

— Même criminel ?

— Même criminel.

— Il faut que ce soit toi pour que je t'écoute.

— Je vous en rendrai témoin », dit Bianchon.

(H. de Balzac, *Scènes de la Vie privée*. — *L'Interdiction*. Étude datée de Paris, *février* 1836.)

Une Valse funèbre. — Bien curieuse l'histoire ra-

contée par notre confrère Edouard Hanslick, critique musical de *la Presse* de Vienne, et qu'il dit tenir de la bouche même de Johann Strauss! A Vienne est morte, il y a quelque temps, une dame veuve appartenant à la haute société, et dont l'unique distraction avait été d'écouter les valses de Johann Strauss, partout où il lui avait été possible d'aller les entendre.

Lorsque, après sa mort, on prit connaîssance de ses dernières volontés, on trouva exprimé le désir qu'il fût joué à son enterrement quelques-unes de ses valses favorites, et qu'on remît à chaque musicien de l'orchestre un ducat.

Johann Strauss, mis au courant des vœux de la défunte, en fut si profondément touché qu'il voulut lui-même diriger l'exécution.

Au jour fixé, il arriva avec son orchestre et son violon, plaça ses musiciens devant la maison mortuaire, et, au moment où l'on descendait le corps, attaqua en sourdine le fameux *Beau Danube bleu.*

L'exécution, au dire des témoins, fut une des plus remarquables qu'on eût encore entendues, et produisit sur l'assistance une impression plus poignante que n'aurait pu le faire une marche funèbre; tout le monde avait les larmes aux yeux.

Un Carrosse sans chevaux en 1645. — Edouard Fournier (*Vieux-Neuf*, t. I, p. 50) fait mention, d'après

Guy-Patin, d'un carrosse inventé par un Anglais, fils d'un Français, « qui médite de faire des carrosses qui iront et reviendront en un même jour de Paris à Fontainebleau sans chevaux, par des ressorts admirables. On dit que cette nouvelle machine se prépare dans le Temple. Si ce dessein réussit, cela épargnera bien du foin et de l'avoine. »

L'essai eut lieu, et la machine manœuvra dans l'enceinte du Temple, et réussit fort bien, dit Tallemant des Réaux. Mais, comme on reconnut qu'il fallait à chaque voiture deux hommes pour remuer les manivelles, ce qui rachetait par de bien plus onéreuses dépenses l'économie d'avoine, on renonça à l'entreprise. Ed. Fournier aurait pu trouver un autre motif de l'insuccès de cette invention : car les grandes maisons avaient assez de laquais pour en fournir les nouveaux carrosses. Mais nous n'avons pas l'intention de discuter sur ce point, et nous venons seulement donner, à l'appui de cette anecdote, le nom de l'inventeur.

On lit dans les *Archives de la Bibliothèque communale de Meaux*, nº 64 : — Du 4 février 1645. Lecture, à la Cour du Parlement, de lettres patentes données à Fontainebleau le 17 oct. précédent, portant permission à Jean Théson, écuyer, de mettre en usage « un petit carrosse à quatre roues, mené sans aucuns chevaux, mais seulement par deux hommes assis, par lui inventé, et en servir et faire servir pendant XXX ans tous les

subjects, tant à Paris que autres villes et endroits de son royaume, faisant deffense à toutes personnes de se servir de sa petite invention de carrosses, ny d'en vendre pendant ledict temps sans l'expresse permission dudit Théson. »

C'est à M. J.-F. Thénard que nous devons la présente communication.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

A la mairie.

« Je viens pour déclarer le décès de ma belle-mère.

— A quelle heure est-elle morte ?

— Elle ne l'est pas encore, mais le médecin a assuré que dans deux heures tout serait fini. »

Dans le monde :

« Tiens !... votre excellente amie, Mme de X..., ne se décollète plus !...

— Ma chère, c'est une femme intelligente ! Elle comprend que le moment est venu de jeter un voile sur le passé. »

(*Gil Blas.*)

Scène conjugale :

Monsieur s'approche de madame.

« Pouah ! vous sentez le tabac.

— Ah ! chère amie, comme vous êtes changée ! l'année dernière, je le sentais tout autant, mais vous ne le sentiez pas. »

Z..., passant devant un mendiant muni d'une pancarte portant le mot « aveugle », jette dans son chapeau une pièce de 2 francs et s'étonne de remarquer chez lui un mouvement de joie.

« Mais vous voyez donc ? demande-t-il.

— Oui, répond tranquillement le faux aveugle : on s'est trompé de pancarte à la maison. Moi, je suis sourd-muet ! »

Les « bonnes amies ».

« J'ai vu Jeanne hier à l'Opéra. Elle est étonnante ; elle semblait briller d'un nouveau lustre.

— Vraiment !

— C'est le mot : elle vient d'avoir ses quarante-cinq ans. »

Une définition :

Feu. Qualificatif appliqué à un mortel qui s'est éteint. (*Événement.*)

PETITE GAZETTE. — La Société des gens de lettres a renouvelé son bureau le 4 avril dans une séance plénière. M. Jules Claretie a été réélu président.

— M. Delaunay a donné sa dernière représentation, le 1er avril, à la Comédie-Française dans *le Demi-monde*. Nous parlerons de la brillante carrière de cet éminent comédien lors de sa représentation de retraite.

— Le nouveau musée du Luxembourg a été ouvert le 30 mars. L'entrée est rue de Vaugirard, en face de la rue Férou. Le musée comprend une galerie de sculpture, et pour la peinture un grand salon carré et dix salles de différentes grandeurs.

Le même jour a eu lieu, au quai Malaquais, à l'École des Beaux-Arts, l'ouverture de l'exposition des œuvres de Paul Baudry. Le catalogue comprend 355 numéros dont 150 peintures, et le reste en dessins ou cartons. Parmi les toiles les plus importantes citons *le Supplice d'une Vestale* (musée de Lille), *le Petit Saint-Jean* (au baron G. de Rothschild) et les portraits de MM. Ambroise Baudry, frère du peintre; Eugène Guillaume, le statuaire, et Ch. Garnier, architecte de l'Opéra.

— Le jury du cinquième concours Cressent vient de décerner le prix à M. Edmond Missa, élève de M. Massenet au Conservatoire. Le livret fourni aux concurrents était *la Femme juge et partie*, comédie de Montfleury arrangée en opéra-comique par Jules Adenis.

NÉCROLOGIE. — On vient d'apprendre à Paris la mort du lieutenant Palat (Justin-Marcel), du 11e hussards, assassiné le 8 mars par ses guides dans une mission que ce brave officier accomplissait en se rendant d'Algérie au Sénégal par Tombouctou. Il était né le 22 mars 1856. Littérateur distingué, il avait donné, sous le nom de *Marcel Frescaly*, plusieurs études militaires ou fantaisistes très remarquées. Le jour même de sa mort il était admis à la Société des gens de lettres.

— 26. Décès de M. Henri Forneron, auteur de divers ouvrages historiques couronnés par l'Académie française.

— 27. Léon Jacquard, professeur de violoncelle au Conservatoire, et qui était un musicien de premier ordre.

— 28. Jules Badin, ancien caissier du ministère de l'Intérieur, chevalier de la Légion d'honneur. Il avait réuni une collection d'autographes à laquelle notre *Gazette* a pu, grâce à son bienveillant concours, faire de fréquents emprunts. Cette collection comprenait surtout des autographes de membres de l'Institut. Il avait soixante-quatre ans.

— 28. M. Robert Caze, journaliste et romancier, mort des suites d'un duel qui remonte à un mois environ. Il avait été professeur de littérature au collège de Porrentruy. Il collaborait au *Voltaire* sous le pseudonyme de *Joë Brescou.* Il avait seulement trente-trois ans.

— 1er avril. Jules Guiraudet, l'un des fils de l'imprimeur Guiraudet, longtemps associé de M. Jouaust, père de l'éditeur actuel de notre *Gazette.* Il dirigeait le journal de théâtre *l'Orchestre* sous le pseudonyme de *Saint-Amé.*

— 2. Hamburger (Edouard-Ernest), ancien artiste des Bouffes, du Vaudeville, des Variétés, etc... Il avait été mis en évidence, à ce dernier théâtre, par sa fantaisiste création d'Ajax dans *la Belle Hélène* d'Offenbach. Il avait cinquante-sept ans.

— 4. L'illustre poète polonais Bohdan-Zaleski, né en 1802, et qui habitait la France depuis 1831.

— 5. Le célèbre pianiste connu sous le nom de Théodore Ritter. Il était né le 5 avril 1840, à Nantes, et se prénommait Toussaint. Son père, Eugène-Prosper Prévost, était compositeur de musique; sa mère, Augustine Dejean-Leroy, était artiste. Le 18 mai 1865, Théodore Ritter avait obtenu légalement l'autorisation de joindre son pseudonyme à son nom patronymique. Sa sœur, connue sous le nom de Cécile Ritter, et qui a créé *Paul et Virginie* au théâtre lyrique de la Gaîté,

est aujourd'hui Mme Ciampi-Cellaj. Ritter avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 13 juillet 1880.

— 7. Le Dr Bouchardat, de l'Académie de médecine, professeur à la faculté, à l'âge de quatre-vingts ans.

— 7. Le Dr Mounier, ancien professeur d'anatomie au Val-de-Grâce, à l'âge de soixante-treize ans.

— 10. M. Gustave d'Eichthal, un des derniers survivants de l'école saint-simonienne, à quatre-vingt-deux ans. Il avait collaboré avec M. Enfantin aux deux journaux *le Globe* et *l'Organisateur*.

— 11. La cantatrice Rose Bell, qui a d'abord joué à l'Opéra sous son vrai nom, Mlle de Lapommeraye, puis aux Italiens sous le nom de Pomerani. Elle était sœur du critique Henri de Lapommeraye.

— 11. M. Jullien, ancien proviseur des lycées de Henri IV, Louis-le-Grand et Vanves. Il avait quatre-vingt-cinq ans.

— 11. M. Guérin de Tencin (Laurent-Joseph), ancien président de la Société des sauveteurs. Né le 5 janvier 1785, il était donc dans sa cent deuxième année.

— On annonce encore la mort, à la Nouvelle-Calédonie, d'Adolphe-Alphonse Assi, qui s'était si fort illustré dans la grève du Creusot, sous l'Empire, et qui avait ensuite joué un des premiers rôles pendant la Commune. Lors de l'amnistie, Assi, qui s'était fait une certaine position à Nouméa, où même il était devenu conseiller municipal, avait préféré ne pas revenir en France. Les principales autorités de la colonie ont suivi le convoi de ce révolutionnaire converti. Il avait quarante-cinq ans.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

1129 — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 8 — 30 avril 1886

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — La grève de Decazeville, dont nous n'avons encore parlé qu'incidemment, préoccupe beaucoup le monde des affaires et paraît devoir s'éterniser. Le gros différend survenu entre les ouvriers de la mine et les chefs des usines, qui se serait apaisé sans doute après quelques jours de durée, est alimenté, entretenu et prolongé par les excitations auxquelles les malheureux mineurs sont en butte de la part de quel-

ques députés et de quelques journalistes. Comme ce seront évidemment les mineurs qui devront finir par céder, on se demande à quoi peuvent servir ces excitations, si ce n'est à donner à ceux qui les font plus d'importance et plus de popularité, et quelle popularité !... On a arrêté deux journalistes, MM. Duc-Quercy et Roche ; mais les députés, qui ne sont pas beaucoup moins coupables qu'eux dans la circonstance, continuent à circuler librement et à répandre, au moyen de meetings et de discours, des promesses illusoires et qu'ils seraient bien embarrassés de tenir, si jamais, par un revirement, peu souhaitable, mais possible, ces ouvriers affolés et affamés les sommaient de le faire.

Jamais grève n'avait duré aussi longtemps. Il est vrai que jamais les circonstances n'avaient été aussi favorables aux grévistes et à leurs excitateurs. La loi est en partie pour eux, et, en outre, ils ont trouvé des approbateurs et des soutiens jusque dans le sein de certains conseils municipaux de grandes villes, qui, comme celui de Paris, ont voté des fonds pour leur venir en aide. Il est vrai qu'en ce monde toute chose a une fin, même la pitié d'un conseil municipal, et surtout les subventions financières qu'il peut donner ! Il est donc à supposer que cette grève interminable ne prendra fin qu'après épuisement des ressources du Comité qui l'entretient.

— On fait grand bruit, en ce moment, autour d'un

livre de M. Édouard Drumont, *la France juive,* qui a soulevé de violentes protestations dans le parti qu'il visait, et qui a même valu plusieurs duels à son auteur. Celui-ci, dans une lettre rendue publique, a défendu son ouvrage contre ses détracteurs, en déclarant qu'il avait été sincère et de bonne foi, — trop sincère peut-être, — et que les colères qu'il avait soulevées ne provenaient que de cet excès de sincérité même. Quoi qu'il en soit, le livre de M. Drumont offre un vif intérêt, et notre devoir était de le signaler, autant pour sa propre valeur que pour le petit scandale auquel il a donné lieu.

On parle moins, en revanche, du dernier livre de M. Émile Zola, *l'Œuvre,* où ce remarquable romancier s'est mis lui-même en scène. Le monde d'artistes au milieu duquel se développe son sujet, est dépeint avec les couleurs exagérées et forcées dont se sert habituellement M. Zola ; mais, si l'on veut bien passer par-dessus beaucoup de pages excessives à tous les points de vue, on ne peut nier qu'il n'y ait dans *l'Œuvre* une grande puissance d'observation et de détails à défaut d'un vif intérêt. Il semble cependant que la vogue s'attache moins qu'autrefois aux livres nouveaux de M. Zola ; on embouche moins de trompettes en son honneur. Et cependant Zola n'a pas changé sa manière, et son talent n'a pas diminué. C'est son genre qui s'use, ses procédés étant toujours les mêmes et le public étant mobile et capricieux ! Signe des temps !

— M. Magnier, directeur de *l'Événement,* dont nous avons raconté, il y a quelques semaines, le premier duel avec M. de Dion, vient de se battre une seconde fois avec M. Thomegueix, et toujours pour la même affaire. Une fois encore M. Magnier a été blessé, mais heureusement sans gravité. Nous ne parlons, d'ailleurs, de ce second duel que pour citer le fait singulier auquel il a donné lieu.

Un des rédacteurs de *l'Événement,* M. Tavernier, réclame depuis longtemps à M. Magnier des sommes auxquelles il croit avoir droit pour sa collaboration à son journal. M. Magnier a, paraît-il, toujours fait la sourde oreille. En apprenant que son débiteur allait se battre, et que, par conséquent, il allait compromettre sa créance en compromettant sa vie, M. Tavernier a lancé à l'adresse de l'adversaire de M. Magnier la curieuse assignation suivante :

L'an mil huit cent quatre-vingt-six, le quatorze avril : A la requête de M. Adolphe Tavernier, homme de lettres, demeurant à Paris, 15, rue de Laval, pour lequel domicile est élu en mon étude,

J'ai, soussigné, fait sommation à M. A. Thomegueix, homme d'épée, demeurant à Paris, boulevard Haussmann, 106, où étant et parlant à...,

D'avoir à ne point se battre en duel avec M. E. Magnier, directeur de *l'Evénement* et locataire de l'ancien hôtel de Girardin, rue La Pérouse, à Paris;

Et ce, attendu que M. Magnier doit à M. Tavernier une

somme de plus de huit mille francs, non compris les frais de voiture relatifs au premier duel de M. Magnier et non encore remboursés au requérant ;

Que M. Tavernier a de bonnes raisons de penser que M. Thomegueix, dont le courage lui est connu, va faire tout son possible pour tuer M. Magnier ;

Qu'il est à craindre que ce résultat tragique ne se produise et qu'ainsi la créance de M. Tavernier ne périsse avec le corps de son débiteur.

En conséquence, le requérant somme mondit sieur Thomegueix de ne point donner suite à la rencontre annoncée avec ledit sieur Magnier, avant que ce dernier lui ait payé les nombreux mois d'appointements qu'il lui doit.

A ce qu'il n'en ignore.

Pourquoi je lui ai laissé copie du présent, dont le coût est de...

Nous croyons que c'est la première fois qu'un fait de ce genre se produit ! M. Magnier a répondu dans son journal que les questions d'intérêt qui divisaient son rédacteur et lui ne regardaient personne autre, et que l'intervention d'un tiers, en pareil cas, lui semblerait anormale. M. Magnier a peut-être raison ; mais l'exploit de M. Tavernier n'en demeure pas moins l'un des plus étonnants qui soient jamais sortis de l'étude d'un huissier. C'est un document désormais légendaire !

La Correspondance de Dickens. — La revue *le Livre* vient de publier des extraits de la correspondance de Dickens pendant son séjour à Paris dans les années

1855 et 1856. Nous en citerons quelques curieux passages.

Dickens avait beaucoup connu l'Empereur à Londres. Étant en 1855 à Boulogne-sur-Mer, au moment où le prince Albert s'y trouvait avec Napoléon III, il rencontra un jour les deux princes à un retour de promenade dans un bois sur la route d'Amiens.

Comme je revenais, dit-il, de mon excursion, la blouse ouverte, le chapeau sur l'oreille, les bottes couvertes de poussière, voilà qu'en levant les yeux j'aperçois à dix pas devant moi Sa Majesté l'Empereur des Français et Son Altesse Royale le prince Albert, tous deux en uniforme, tous deux à cheval, entourés d'un brillant état-major et des grooms royaux en costumes écarlates.

J'étais confus de ma toilette, mais impossible d'éviter les augustes personnages. Je me suis donc mis bravement en position sur le bord de la route, et, quand les deux princes ont passé, je me suis découvert en agitant de toutes mes forces mon feutre aux larges bords. Alors l'Empereur a tiré son képi, et, souriant très gracieusement, il m'a fait de la main un signe de reconnaissance en me criant : *Bonjour, Dickens!* Raide et formel sur sa selle, le prince Albert, comprenant sans doute, en entendant mon nom, que j'étais un sujet anglais, a daigné incliner légèrement la tête. Ah! Madame, la différence entre les deux saluts fait la différence entre les deux princes.

Voici l'opinion de Dickens sur Frédérick Lemaître, qu'il avait vu dans *Trente Ans ou la Vie d'un joueur* en octobre 1855 :

C'est le plus grand acteur du siècle, c'est un génie : la façon dont il a joué hier défie toute comparaison. Jamais je n'aurais cru qu'un homme pût arriver à ce degré de perfection dans l'horrible : pendant les premiers actes, il est si bien grimé, il arpente si légèrement les planches, qu'il paraît suffisamment jeune; mais dans les deux derniers, alors qu'il est devenu pauvre et misérable, il fait des choses tellement épouvantables avec sa figure, ses mains, ses jambes, tout son corps, qu'un long frisson d'effroi involontaire se répand dans la salle...

En revanche, Dickens n'emporta alors qu'une bien mauvaise impression d'une représentation de la Comédie-Française, pour laquelle il se montre singulièrement sévère :

3 novembre 1855.

Je dois avouer qu'en dépit de mon affection pour Régnier, j'ai en horreur le théâtre de la rue de Richelieu : c'est un vaste tombeau comme on en voit dans les légendes orientales, où l'on va pour songer à ses amis morts ou à ses amours contrariées. Il règne dans tout cet établissement une sorte de raideur classique qui vous glace la moelle. Là, même mon meilleur ami me paraît insupportable. On se lasse à la fin de toujours voir un monsieur vêtu d'une toge évoluer pendant un nombre d'actes déterminés en répétant à satiété les mêmes gestes; s'il se souvient, il se frappe le front à plusieurs reprises; quand il lance un mot, il le scande : il a l'air de saisir l'une après l'autre avec sa main droite les phrases à mesure qu'elles sortent de ses lèvres et de les empiler en pyramides sur le haut de sa tête.

Enfin, voici un portrait, pas très flatté on en conviendra, de Mme Sand, telle que cette femme de génie est apparue à Dickens en 1856 :

Si on me l'avait montrée à Londres, dans la rue, je l'aurais prise pour une des sages-femmes de la reine ; elle est joufflue et respectable, elle est brune avec une légère moustache et des yeux noirs tranquilles ; elle n'a rien du bas-bleu, si ce n'est une petite façon finale de faire cadrer vos opinions avec les siennes, qu'elle doit tenir de Nohant, maison de campagne où elle vit en souveraine, dominant et tyrannisant un cercle étroit d'adorateurs. En un mot, brave femme, très ordinaire comme figure, comme conversation, comme manières. Pour ce qui est de son esprit, on le dit très brillant ; mais je n'ai pu en juger ; elle n'a pas daigné le sortir.

TALMA A LA CAMPAGNE. — Nous recevons de notre collaborateur M. Thénard la communication suivante :

Tout ce qui a rapport à nos gloires littéraires et artistiques trouvant bon accueil chez la *Gazette*[1], c'est avec plaisir que je lui communique deux pièces inédites sur le grand tragédien Talma.

L'une de ces pièces est une lettre de l'artiste, l'autre est un simple papier officiel, mais qui m'a paru avoir de la valeur à cause de celui-là même qui en est l'objet. Les biographes de Talma y trouveront matière à réflexions sur les habitudes et le caractère de leur

1. Voir la *Gazette* du 15 février 1879.

héros. La mémoire de l'homme ne peut qu'y gagner.

A la date où cette lettre fut écrite, Talma touchait à la soixantaine. Aussi son écriture m'a-t-elle semblé un peu *tremblée*, quoique fine et délicate. Je ne suis pas assez versé en graphologie pour en tirer de mystérieuses déductions.

Voici d'abord la lettre adressée au baron Destouches, alors préfet.

Paris, le 8 décembre 1822.

Monsieur le Baron,

Je prends la liberté de vous recommander la demande que j'ai faite de l'échange d'un chemin vicinal à Brunoy qui sépare de mon jardin une portion de terrain que je désire y joindre. Cette demande régulièrement faite, ainsi que le veut la loi, est maintenant dans vos bureaux. Il ne s'agit plus, je crois, que de la renvoyer avec votre approbation au ministère de l'Intérieur. Puis-je espérer que vous voudrez bien faire hâter cet envoi ? Je désire ne pas laisser s'écouler cette année sans terminer cette nouvelle partie de mon jardin : à mon âge, il ne faut pas perdre de temps, si l'on veut encore se promener à l'ombre des arbres que l'on a plantés. J'aurois eu l'honneur de vous voir moi-même à Versailles, si des affaires sans nombre ne me retenoient captif à Paris. J'ose donc compter en cette occasion sur votre extrême obligeance pour moi.

Recevez, je vous prie, Monsieur le Baron, l'hommage des sentiments de respect et de haute considération que je vous ai voués.

Talma.

Rue de la Tour-des-Dames, Chaussée-d'Antin.

A la marge, en tête de la lettre, est écrit : « Rechercher et mettre en règle, me dire où on en est. Répondu le 10 décembre. »

Ce qui précède a pour commentaire la pièce suivante, qui montre que Talma n'eut pas à attendre longtemps l'effet de sa requête.

ORDONNANCE DU ROI.

Paris, le 25 décembre 1822.

LOUIS, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'Etat au département de l'Intérieur,

Notre conseil d'Etat entendu :

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1er. — L'arrêté du préfet de Seine-et-Oise en date du 11 novembre 1822, contenant proposition d'une nouvelle direction à donner au chemin communiquant des Bosserons à celui de Brunoy à Epinay, est approuvé.

Art. 2. — Le maire de la commune de Brunoy est en conséquence autorisé à abandonner au sieur François-Joseph Talma l'emplacement du chemin des Bosserons à celui d'Épinay contenant 10 ares 50 centiares et à recevoir en contre-échange un autre terrain contenant 22 ares 36 centiares, nécessaire à l'établissement du chemin projeté.

Art. 3. — Le sieur Talma est autorisé à supprimer le lavoir *par lui établi* pour l'usage public à l'extrémité du chemin dont la suppression est autorisée, sous la charge d'en établir un autre de même forme et dimension à l'endroit désigné dans la délibération du conseil municipal du 14 août 1822.

Art. 4. — Le sieur Talma devra en outre payer à la commune de Brunoy par forme d'indemnité une somme de 150 fr. et supporter tous les frais auxquels le projet dont il s'agit donnera lieu.

Art. 5. — Notre ministre secrétaire d'Etat, etc.

Donné, en notre château des Tuileries, le 25 décembre, l'an de grâce 1822, et de notre règne *le vingt-huitième.*

Signé : LOUIS.

Le ministre de l'Intérieur, CORBIÈRE.

(Tiré des Archives départementales de Seine-et-Oise.)

La commune de Brunoy a-t-elle conservé le souvenir de Talma? Le lavoir existe-t-il encore? Quant aux arbres plantés par le grand acteur, ils doivent être dans tout leur développement; mais Talma, moins heureux que le vieillard dont parle La Fontaine, n'a pu *se promener sous leur ombrage.* Il mourait en 1826, à soixante-trois ans.

THÉATRES. — L'Odéon nous a donné, le 14 de ce mois, un bien curieux et bien singulier spectacle avec l'adaptation à la scène par M. Paul Meurice du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Le public de la première soirée a été un peu déconcerté par les étrangetés de cette féerie musicale et poétique, mais le public des représentations suivantes lui a fait meilleur accueil. Le sujet n'était d'ailleurs nouveau pour personne, car tout

le monde a lu ou au moins connaît la fantaisie dialoguée de Shakespeare dont les principaux personnages ont déjà été utilisés souvent au théâtre. Quelques-uns ont cependant protesté contre certains excès de cette fantaisie même, surtout au sujet du rôle de Saint-Germain, qui joue pendant deux actes avec une tête d'âne posée sur la sienne ; mais, à cela près, *le Songe d'une nuit d'été* a réussi ; sa représentation réalise d'ailleurs le plus beau et le plus brillant spectacle du monde, grâce à l'intelligente prodigalité de M. Porel. Les décorations des quatre derniers tableaux sont notamment au-dessus de tout éloge avec leurs forêts mystérieuses, leurs bosquets entrelacés et leurs ballets charmants. Le dernier tableau, qui représente le mariage et l'apothéose, dépasse en luxe de costumes, de figuration et de lumières, tout ce que l'Odéon nous avait jusqu'à ce jour offert de mieux comme mise en scène. L'interprétation, confiée aux premiers sujets, Paul Mounet, Saint-Germain, Rebel, Amaury, et Mmes Weber, Nancy Martel, Antonia Laurent, Cerny, etc., est excellente. Enfin, la belle et originale musique de Mendelssohn, si connue et si populaire, ajoute encore à l'intérêt de ce spectacle magnifique. Comme dans *l'Arlésienne,* l'orchestre de Colonne y fait merveille.

— Le 19, reprise à l'Opéra-Comique d'un autre *Songe d'une nuit d'été*, qui n'est pas inspiré de celui de Shakespeare, mais où Shakespeare lui-même a un rôle,

bien invraisemblable et même bien irrespectueux d'ailleurs. Il s'agit du célèbre opéra-comique de MM. de Rosier et de Leuven, mis en musique par Ambroise Thomas, et qui est demeuré son plus célèbre ouvrage, antérieurement à *Mignon* et à *Hamlet*. Il date en effet du 20 avril 1850. On l'a rajeuni, remanié au point de vue du livret et de la musique, et même un peu trop allongé par endroits. Ce bel ouvrage n'en reste pas moins digne du maître qui l'a signé, et dont la réputation s'est tant accrue depuis sa première soirée. L'interprétation est d'ailleurs excellente et même hors ligne pour ce qui concerne les deux principaux artistes, M. Maurel et Mme Isaac ; à leurs côtés, MM. Taskin et Mouliérat et Mlle Castagné se sont également fait applaudir.

— Au Châtelet une féerie nouvelle, *les Aventures de M. de Crac*, de MM. Blum et Toché, a également réussi le même soir. Les auteurs y ont entremêlé les aventures multiples attribuées audit M. de Crac aussi bien qu'au non moins célèbre baron de Munchhausen. Leur féerie est suffisamment amusante, magnifiquement mise en scène et interprétée à ravir par Dailly et les charmantes Grisier-Montbazon et Mary-Albert. Citons aussi des ballets très brillants dont l'un contient un pas d'almées, mis en musique par Olivier Métra, et qui a eu les honneurs de la soirée.

— Au Gymnase, le 20 avril, grand succès de la comédie nouvelle *le Bonheur conjugal*, trois actes de

M. Albin Valabrègue. La pièce est sans prétentions et l'on n'y discute aucune thèse politique ou sociale ; l'intrigue en est simple, le sujet se passe dans le monde bourgeois et met en scène deux ménages dont le bonheur conjugal s'écroule, pour se rétablir ensuite après une série de péripéties amusantes et habilement préparées. On a beaucoup ri, et aussi beaucoup applaudi les excellents artistes du Gymnase, Noblet, Landrol, Romain, Numès, Pierre Achard, la toujours sémillante et jolie Marie Magnier, et Mmes Grivot, Darlaud, Pierval, ainsi qu'une soubrette, Mlle Netty, qui a fait preuve d'aplomb et de finesse à la fois dans un petit rôle de femme de chambre où elle a su se tailler un succès.

— Le 21, à la Porte-Saint-Martin, reprise de *Patrie!* le grand et vigoureux drame de Sardou. La première représentation de ce bel ouvrage date déjà du 18 mars 1869. Créé par Dumaine, Berton père, Mlle Fargueil, etc., il eut alors un succès de près de deux cents représentations. Le Châtelet le reprit le 1er octobre 1872 et le donna à son tour plus de cent fois de suite. Nous croyons que la reprise actuelle aura au moins un égal succès. Sardou, à coup sûr, n'a rien écrit de plus puissant ni de plus fort ; on peut dire aujourd'hui, en présence de cette grande œuvre qui semble avoir encore grandi en vigueur et en intérêt dramatiques, bien qu'elle ait dix-sept ans d'existence, que le Sardou dramaturge est très supérieur à l'autre Sardou,

auteur de ces charmantes et amusantes comédies que se sont tour à tour disputées le Gymnase, le Vaudeville, voire même la Comédie-Française.

Nous retrouvons encore Dumaine dans l'interprétation du rôle du comte de Rysoor, où il montre toujours la même autorité puissante et grandiose. Marais joue avec beaucoup de chaleur le rôle de Karloo où il avait à lutter contre le souvenir encore vivant de Berton père ; enfin, Mme Tessandier, qui succède à Mmes Fargueil, Rousseil et Duguéret dans le rôle de Dolorès, s'y est taillé un des grands succès de sa carrière dramatique, notamment dans la scène de la dénonciation où elle a été tout à fait superbe. Volny, Cosset, Léon Noël, Mmes Réal, prêtée par l'Odéon, et Schmidt, jouent les autres rôles principaux avec leur talent habituel. Enfin les décorations et la mise en scène sont absolument somptueuses et aussi exactes, comme vérité historique, qu'on pouvait l'attendre de MM. Sardou et Duquesnel.

— Le 22, au Palais-Royal, première représentation d'une amusante et spirituelle bouffonnerie, *la Perche*, trois actes de MM. Jules Prével et Gaston Marot. Le succès de cette variante épicée de *la Camaraderie*, de Scribe, a été très vif. On y a aussi applaudi les excellents comédiens ordinaires de cet excentrique théâtre, Daubray, Pellerin, Calvin, Milher, et Mmes Lavigne, vraiment impayable en miss américaine, Dunoyer, Davray, etc.

— Colonne vient de terminer sa saison en donnant au Châtelet son concert du Vendredi-Saint, avec le concours de Mme Rosine Bloch. Cet excellent contralto, secondé par le ténor Maury, a obtenu un immense succès dans l'admirable duo de *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns, un de ces morceaux comme il faudrait que ce compositeur en eût fait beaucoup. La *Symphonie héroïque*, de Beethoven ; l'*Agnus Dei*, de Rossini ; la marche funèbre d'*Hamlet*, de Berlioz, figuraient aussi au programme de ce concert, composé d'une façon très intéressante.

VARIA. — *Sénateur et Poète.* — Nous parlions, dans notre numéro du 15 janvier dernier, des députés poètes. Il existe aussi des poètes au Sénat, et nous pourrions même vous en nommer plusieurs. Ne citons aujourd'hui que M. Bozérian, ancien avocat à la Cour de cassation, qu'un projet de loi dû à son initiative met en ce moment en évidence, et qui ne dédaigne pas non plus la muse, témoin diverses pièces : *le Haricot, Fidèle, Une Rime délicate,* etc., qui circulent sous son nom dans divers salons. L'auteur a fait faire un tirage de ses principales poésies, en feuilles séparées, qui ne sont pas mises dans le commerce. Le hasard a fait tomber la suivante entre nos mains. En la lisant, nos lecteurs jugeront sans doute, comme nous, que les petits vers de M. Bozérian ne manquent ni de piquant, ni de finesse, ni d'esprit.

UNE RIME DÉLICATE

Aux bords du Pô, près de Crémone,
J'errais, un jour, silencieux,
Et je tressais une couronne
De petits vers harmonieux.
Craignant que ma verve se perde,
J'étais ahuri, presque sot :
Je cherchais une rime à m...;
— Je n'ai pas prononcé le mot.

Chercher est chose assez facile ;
Le difficile est de trouver.
En vain je m'échauffais la bile :
Je reculais, loin d'arriver.
Que faire d'un mot tel que perde ?
Où caser pareil bibelot?
Je voulais autre rime à m... ;
— Je n'ai pas prononcé le mot.

Certes vouloir n'est pas un crime :
C'est fort bien de dire : Je veux.
Mais, pour trouver une autre rime,
Il faut qu'il en existe deux.
Or, en dehors de ce mot perde,
En est-il un qui, doux écho,
Puisse faire pendant à m... ?
— Je n'ai pas prononcé le mot.

N'allez pas mal prendre ces choses :
J'aurais pu sans doute aisément
Changer, voulant chanter les roses,
Les cordes de mon instrument.

Pour que leur parfum ne se perde,
J'aurais pu... ; mais, quand il le faut !
Enfin, j'avais besoin de m... ;
— Je n'ai pas prononcé le mot.

Je songeais au champ de bataille
Illustré par Victor Hugo,
Au bruit strident de la mitraille,
Au souvenir de Waterloo.
Pour que celui-là ne se perde,
Peut-on, songeant à ce tableau,
S'empêcher de songer à m... ;
— Je n'ai pas prononcé le mot.

Qu'ils sont beaux, quand on les regarde,
Réunis tous, sanglant troupeau,
Général, soldats, vieille garde,
Autour des loques du drapeau !
La bataille ! Il faut qu'on la perde,
Dit l'un au travers d'un sanglot :
C'est bon ; quant à nous rendre, m... ;
— Cambronne a prononcé le mot [1].

Je crains que ma muse badine
N'ait trop retroussé son jupon,
Et je tremble que son échine
Se ressente de mon aplomb.
Pour que désormais je le perde,
Voulant défriser mon jabot,
Si vous alliez me dire : m... !
— N'allez pas prononcer le mot.

---

1. Si Cambronne l'a prononcé une fois, pourquoi à ce couplet ne ferait-on pas comme lui ? (*Note de l'auteur.*)

Molière corrigé. — Nous trouvons le curieux renseignement qui suit, dans un des derniers numéros de *l'Intermédiaire* :

Le Nouveau Journal de Paris du 4 septembre 1830 raconte que, le 27 août précédent, on joua le *Tartuffe* à Nancy. L'auteur chargé du rôle principal fut forcé de chanter *la Marseillaise*, et la fin de la tirade de l'exempt fut accommodée au goût philippiste du moment.

Voici quels vers étaient interpolés pour la circonstance dans le texte de Molière :

Ce prince généreux, ce Philippe qu'on aime,
Des mains d'un peuple armé reçut le diadème :
Il jura le maintien de notre liberté,
Et ce serment sacré sera la vérité.
Oui, les traîtres déjà prennent partout la fuite,
Suivis de faux dévots et de plus d'un jésuite :
L'aspect du roi français les remplit de terreur.
Ce qui les fait trembler fera notre bonheur.
Hommage à ce grand jour, au prince magnanime...
Il est aimé du peuple, il est roi légitime.
Bon, sage, vertueux, voulant faire le bien,
Il mérite le nom de prince-citoyen.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

A l'un des derniers bals de la saison, un jeune homme, après avoir reconduit sa danseuse à sa place, reste debout devant elle.

« Vous désirez quelque chose? lui demande-t-elle.

— Mon claque, Mademoiselle, qui se trouve actuellement... sur la même chaise que vous. »

On demandait l'autre jour à un auteur dramatique pourquoi il n'allait jamais voir les pièces de ses amis :

« Quand elles sont mauvaises, dit-il, ça m'ennuie ; et quand elles sont bonnes... ça m'embête. »

Sur le boulevard :

« Pardon, Monsieur : ne seriez-vous pas, par hasard, le fils de M. X...?

— Non, Monsieur ; mais je vous prie de croire que, si j'étais son fils, ce ne serait pas par hasard. »

G. R... se fait passer pour homme de lettres.

« Je n'ai jamais rien lu de lui, disait-on.

— Il n'écrit que pour les colonies », répondit Blum.

(*Echo de Paris.*)

Le baron Rapineau examinant, chez le marbrier, la pierre qu'il doit faire placer sur le tombeau de sa femme :

« Trois larmes ? Pourquoi trois larmes... quand nous n'avons que deux yeux ? » (*Figaro.*)

Note d'album :

« C'est par l'esprit qu'on s'amuse ; mais c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas... »

Un antiquaire, entraîné par sa nièce, entre hier chez un marchand d'oiseaux.

« Oh ! vois donc, lui dit-elle, le beau perroquet ! quel plumage ! et comme il parle bien !

— Oui, répond l'antiquaire du ton le plus méprisant... mais il est moderne !... »

X... vient de se marier, et un de ses amis le rencontre avec une belle blonde à son bras.

« Une blonde, lui dit-il le lendemain. Tu m'étonnes bien : tu avais horreur des blondes !

— Ah ! mon ami, c'est vrai. Mais depuis que j'ai épousé une brune ! »

(*Gaulois.*)

Le romancier Z... entre un matin, furieux, chez un de ses confrères, et tenant entre ses mains un journal à demi lacéré :

« Tenez, lui dit-il, un article où l'on m'éreinte! Quelque chose de honteux, d'ignoble, lisez... ce n'est même pas écrit ! C'est plein de fautes d'orthographe!

— Des fautes d'orthographe, reprend l'autre de son accent le plus câlin... *il y a donc des citations?* »

(*Echo de Paris.*)

PETITE GAZETTE. — Mme Rose Caron, de l'Opéra, vient d'être séparée de son mari par divorce. Elle devrait, en conséquence, aux termes de la loi, reprendre son nom de jeune fille, Rose Meunier. Mais, par une lettre du 11 avril, M. Caron déclare qu'il autorise son ex-femme à continuer de porter son nom au théâtre. « C'est une grâce que je lui fais, dit-il, mais je n'admets pas qu'on la transforme, en sa faveur, en un droit. »

NÉCROLOGIE. — 5 avril. — Le peintre Vaumont, conservateur du musée de Rennes.

— 6. Émile Laisné, architecte de la ville de Paris.

— 10. Joseph-Victor Scheffel, un des poètes les plus populaires de l'Allemagne, à l'âge de soixante ans.

— 11. Le docteur Amédée Forget, ancien président de la Société de médecine.

— 11. Pierre Rambosson, auteur de nombreux ouvrages scientifiques mis à la portée de tout le monde; il était né en Savoie en 1827.

— 19. Le général Napoléon Ameil, fils du général du premier Empire créé baron par Napoléon Ier.

— 19. Le duc de Castries, ancien officier de cavalerie, gendre du baron Sina et frère de la maréchale de Mac-Mahon, très connu comme sportsman émérite. Il n'avait que quarante-huit ans.

— 19. L'évêque de Madrid, don Narcisso Martinez Izquierdo, a été assassiné aux portes mêmes de son église cathédrale (San Isidoro), par un prêtre fanatique du nom de Galeote, et dans des circonstances qui rappellent tout à fait l'attentat dont fut victime, à l'église Saint-Étienne-du-Mont, en 1857, l'archevêque de Paris, Mgr Sibour. L'évêque de Madrid n'avait que cinquante-quatre ans. Il était le premier titulaire de son siège épiscopal créé l'an dernier. Il avait été intronisé il y a neuf mois.

— 19. Le marquis de Montholon, ancien ministre plénipotentiaire et fils du général qui suivit Napoléon à Sainte-Hélène. Il était frère du comte Tristan de Montholon, actuellement notre chargé d'affaires à Constantinople, et par sa mère remariée, frère du comte Roger (du Nord), mort il y a quelques années.

— 24. Albert de Lassalle, ancien critique musical du *Monde illustré* et qui descendait par son père du célèbre général de cavalerie du premier Empire. On lui doit aussi quelques publications humoristiques, notamment sa fameuse plaquette *l'Hôtel des Haricots* (1864). Il a aussi écrit sous divers pseudonymes; le plus connu est celui d'Halbeer, qui rappelait son prénom. Il était né en 1833.

— 24. Hippolyte Magen, publiciste, âgé de soixante-dix-sept ans. Après avoir débuté avec succès, en 1847, dans la littérature dramatique, par un *Spartacus* en vers qui fut représenté à l'Odéon, M. Magen se jeta dans le mouvement politique et, lors de la révolution de 1848, fut l'un des organisateurs du comité démocratique de Paris. Il fut condamné, à

plusieurs reprises, pour délits de presse, sous la présidence, et fut une des premières victimes du coup d'État. Incarcéré, puis exilé, il ne rentra en France qu'après la chute de l'empire.

M. H. Magen a publié une *Histoire populaire de la Révolution*, une *Histoire du Consulat et de l'Empire*, une *Histoire du second Empire*, une *Histoire des Moines* et plusieurs autres ouvrages de propagande républicaine. M. Magen était père de notre confrère du *Voltaire* et beau-père de M. Massicault, préfet du Rhône.

— 26. Eugène Isabey, fils du célèbre artiste miniaturiste de ce nom mort en 1855. Il avait suivi, pendant longtemps, les leçons de son père, mais sans montrer un goût bien vif pour la peinture. On a raconté qu'il tenait, au contraire, à embrasser une carrière active et qu'il voulait être marin ou soldat. A la suite d'un voyage au Havre, sa vocation se révéla ; à l'aide de ficelles et de fiches en bois, il avait représenté des mâts et des cordages pour étudier le jeu de la lumière.

Peintre de marines, Eugène Isabey conquit rapidement une légitime et durable réputation. Puis, changeant de genre sans modifier son procédé et sans imposer des limites trop étroites à sa brillante imagination, Eugène Isabey, le peintre de marines, dessina de merveilleux escaliers moyen âge, des foules parées, endimanchées, des seigneurs à collerettes bouffantes, des dames à robes richement ornées.

Médaillé en 1824, en 1827 et en 1855, il était, depuis 1852, officier de la Légion d'honneur. Il avait quatre-vingt-deux ans.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

1129 — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 9 — 15 mai 1886

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Une nouvelle question vient de surgir, qui intéresse et occupe en ce moment l'opinion publique, question toute pacifique d'ailleurs et purement artistique. On sait que le comte de Chambord reçut en don national, à la suite d'une souscription publique ouverte peu de temps après sa naissance, la propriété pleine et entière du magnifique domaine de Chambord. Aujourd'hui Henri V est mort, et, par son

testament, il a laissé à l'un des fils de sa sœur, le comte de Bardi, prince italien, la possession du château et de ses dépendances. Un étranger deviendrait donc, par suite de ce testament, maître de cet immense domaine, qui a plus de sept lieues de tour, et qui comprend dans son étendue plusieurs bourgs, villages et communes. Il en résulterait ce fait assez singulier, assez anormal, pour ne pas dire impossible, que les habitants de ces bourgs, villages et communes seraient les très humbles serviteurs et sujets d'un prince étranger, bien qu'étant citoyens français.

On s'est en conséquence ingénié à rechercher, dans les documents relatifs à la souscription publique ouverte en 1820 (voir le *Moniteur* du 20 décembre), quelque moyen de démontrer que le don fait à l'enfant royal, petit-fils de Charles X, semblait devoir être annulé en quelque sorte par le fait même de sa mort. Si, en effet, on pouvait trouver dans l'acte de cession une clause quelconque qui permît d'engager contre les héritiers actuels du comte de Chambord une action en restitution à la France du domaine que ce dernier n'aurait reçu alors qu'à titre de dépôt, il serait facile de les obliger peut-être, à l'aide d'une transaction, ou autrement, à effectuer cette restitution. Plusieurs articles ont été publiés à ce sujet dans les journaux, qui ont naturellement plaidé, non pas en faveur d'une restitution gracieuse, mais bien obligatoire, comme si le prince

mis actuellement en possession du domaine l'avait été au mépris de la loi. Et chacun a conclu contre la validité du testament, émettant cet avis que le comte de Chambord n'avait pas le droit de transmettre à personne autre qu'à un Français le domaine qui lui avait été offert à titre de prince français, futur héritier de la couronne. Nous avons même lu quelque part qu'à ce dernier titre le comte de Chambord n'était possesseur que viagèrement du domaine aujourd'hui contesté à ses héritiers.

En revanche, nous n'avons vu citer nulle part un document judiciaire de première importance dans la question qui nous occupe. Après la révolution de Juillet 1830, Louis-Philippe, qui cherchait à amoindrir de plus en plus les souvenirs qui pouvaient conserver des partisans au régime déchu, qu'il avait si prestement remplacé, tenta, lui aussi, de contester au comte de Chambord la propriété du domaine qui lui a donné son titre. Les tribunaux furent saisis de l'affaire, on plaida longtemps, et finalement un jugement rendu par la Cour d'Orléans, le 4 mai 1839, déclara le gouvernement non recevable en sa demande, l'en débouta, et confirma le comte de Chambord comme possesseur définitif et immuable du domaine. Le comte de Chambord avait donc parfaitement le droit de léguer par testament, même à des étrangers, le don national dont la possession lui avait été ainsi légalement reconnue,

et il l'a fait, sachant très bien aussi que le legs n'était pas attaquable.

Une seule voie nous semble donc ouverte pour ceux qui, comme nous, désirent voir la France rentrer en possession d'un domaine national lequel rappelle de si grands souvenirs historiques : en provoquer le rachat, soit par l'État, soit par le moyen d'une souscription publique, en admettant que le possesseur actuel consente à se dessaisir de sa propriété. Et maintenant reste à savoir, dans le cas de l'affirmative sur ce dernier point, si l'État est assez riche en ce moment pour racheter un domaine d'une aussi considérable valeur, et si, d'autre part, en cas de souscription, on trouverait réellement un nombre suffisant de souscripteurs.

— Que de têtes tomberaient si Richelieu vivait aujourd'hui! Jamais on n'a vu plus de duels, et toujours des duels entre journalistes, souvent pour des questions d'interprétation d'articles mal compris, ou pour des divergences d'opinions sur des sujets parfois bien oiseux! Il est à remarquer, d'ailleurs, que tous ces duels finissent en général fort bien; l'un des deux adversaires reçoit un gentil petit coup d'épée bien anodin, et l'honneur est déclaré satisfait. Il est vrai d'ajouter que bien rarement l'honneur même est en cause dans ces sortes de rencontres. Cependant un duel assez sérieux a eu lieu au sujet de *la France juive* de M. Drumont, dont nous parlions dans notre dernier

numéro, et l'auteur de ce livre à tapage a été assez grièvement blessé pour qu'il y ait eu un moment à craindre pour ses jours. Son adversaire, M. Meyer, du *Gaulois*, ayant commis, dans sa rencontre avec M. Drumont, quelques incorrections dans sa manière de se battre, incorrections qui ont eu pour résultat la blessure grave de son adversaire, la justice a dû intervenir et ouvrir une enquête. Espérons que la solution en sera moins radicale que celle que lui eût inévitablement appliquée le cardinal de Richelieu.

Un autre duel, — qui n'a pas eu lieu d'ailleurs, — a eu des causes différentes et a également produit des impressions tout à fait autres. Il s'agit d'une provocation adressée par une dame Astié de Valsayre, qui avait demandé à M. Pasteur de procéder sur elle à des expériences sur l'inoculation du virus rabique, à cette fameuse maréchale Booth, de l'armée du Salut, et cela à la suite du procès de Villemomble, où le mysticisme a joué un si singulier rôle. Cette bizarre provocation mérite d'être citée et d'être conservée ici tout entière.

24 avril 1886.

Madame,

Il serait préférable que le gouvernement français se chargeât de vous dire lui-même ce que je viens exposer; mais, comme il ne peut suffire à réprimer tout ce qui « blesse » la gloire de la France, au nom des patriotes soucieux de cette gloire, et malgré les rieurs qui joindront peut-être à mon so-

briquet de duelliste celui de « don Quichotte redresseur de torts », je prends la liberté de vous écrire.

Après la triste affaire de Villemomble, on ne peut nier que le mysticisme, non content d'engendrer des ascètes, ne forme des criminels qui cherchent l'impunité sous son manteau, ne donne aux avocats, pour la défense, des armes qui, malgré leur faiblesse, n'en captivent pas moins les jurés. Permettez-moi donc de vous le dire : vos doctrines, pernicieuses, surtout dans nos provinces, pour les esprits faibles ou dépravés, sont par cela même nuisibles à la France ; heureusement délivrée des monomanes que le moyen âge traitait par le bûcher, cette dernière a déjà assez des religions régulières pour peupler Sainte-Anne.

Au nom de cette France qui m'est chère et veut être glorieuse de ses enfants, je vous en supplie, Madame, remportez dans votre pays l'espèce de schisme dont, nouveau Luther, vous cherchez à doter le nôtre. C'est courtoisement et à vos pieds que je sollicite cette grâce ; mais, si le langage de la raison doit rester stérile, me considérant comme lésée dans la personne de ma patrie, à mon grand regret, je me verrai contrainte de vous demander réparation par les armes et espère que vous ne resterez pas au-dessous de votre compatriote miss Shelby, ma loyale adversaire.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon profond respect.

Astié de Valsayre.

La maréchale Booth, à qui sa religion interdit l'effusion du sang, même en cas de légitime défense, ayant été interrogée par un de nos confrères sur le genre de réponse qu'elle comptait faire à la susdite provocation, lui a fait la déclaration suivante :

« Je ne répondrai pas à cette provocation. Que veut cette dame? Que je quitte la France? De quel droit me parle-t-elle ainsi? Est-ce que je me mêle, moi, de ce qu'elle peut faire? Qu'elle me laisse donc agir à ma guise. Si je ne m'en vais pas hors de France, elle veut se battre avec moi? Voyons, Monsieur, est-ce qu'elle parle sérieusement? Ne voit-elle pas que notre religion me défend absolument tout rôle pareil? Notre but est de ramener au bien les âmes égarées, de rendre à Dieu les brebis qu'il a perdues, etc.; notre mission est donc une mission de paix et de douceur. Et j'irais me battre?

« Que Mme de Valsayre, qui ne nous a probablement pas vus à l'œuvre, vienne dans nos conférences. Qu'elle se rende compte de notre œuvre, elle verra que nous sommes loin de faire du mal. C'est toute la réparation que je peux lui accorder. »

Mais Mme de Valsayre a été très peu touchée par cette déclaration platonique; il lui faut un duel coûte que coûte, et elle l'aura, elle l'a juré. Aussi a-t-elle répondu au refus de la maréchale par une provocation nouvelle plus instante encore que la première. Cette fois la maréchale a riposté par une invitation à une conférence où elle prétend confondre son adversaire et la réduire à la soumission et au silence par la simple persuasion. En somme, ce duel d'un nouveau genre finira sans effusion de sang; nous ne jurons pas que la ma-

réchale persuadera son adversaire, et qu'il n'y aura pas, — au moins dans la foule des assistants, — quelques horions échangés, mais le tout finira pour le mieux quelle que soit celle des deux adversaires qui doive finalement et verbalement « tomber » l'autre !...

Le Salon. — Le jour dit du vernissage a, malgré son nom, tout à fait manqué de brillant cette année. Jamais journée plus froide, plus humide et plus maussade ne s'était levée sur cette solennité. On gelait au dedans comme au dehors. Et puis n'avait-on pas imaginé de placer au fond du grand salon, faisant face à l'entrée et occupant tout un côté, une immense peinture de Puvis de Chavannes dont l'aspect glacial décourageait les arrivants ! Il semblait, en la voyant, qu'on entrât dans une maison en démolition où la poussière de plâtre serait venue se poser sur les peintures.

Et puis, il faut bien le dire, depuis que la Société des Artistes, dans une excellente intention, a supprimé les invitations pour le vernissage et les a remplacées par une taxe de 10 francs perçue au profit d'une bonne œuvre, le beau monde a un peu déserté cette répétition générale des nouveaux tableaux. L'année dernière encore la mesure avait assez réussi, parce que la recette était destinée aux blessés du Tonkin ; mais cette fois qu'il s'agissait d'une maison de retraite pour les artistes, on s'est dit que la Société, qui réalise tous

les ans d'assez jolis bénéfices, n'avait qu'à les employer en partie pour cette fondation, et l'on a boudé. Le public de ce jour-là se composait donc de représentants de la presse, venus pour travailler, et d'artistes avec leurs familles, tous gens ne constituant pas cette brillante cohue qui précédemment annonçait d'une façon si éclatante *urbi et orbi* l'ouverture de l'Exposition de peinture. A la répétition générale on a préféré cette année la première représentation, qui, avec un plus beau temps, a amené de plus beau monde. Nous trouvons donc maladroite cette suppression des invitations, qui flattaient si agréablement le penchant du public, même le plus riche, à entrer quelque part gratuitement. Comme, le jour du vernissage, on ne regardait pas un seul tableau, il fallait toujours revenir au Salon, et la caisse des artistes n'avait rien à y perdre.

Mais parlons un peu des tableaux, qui ne sont ni pires ni meilleurs que l'an dernier. Le grand succès de cette année, d'autant plus grand qu'il est fait aussi bien par les artistes que par le public, paraît être pour deux portraits de M. Cabanel : ceux du *fondateur* et de la *fondatrice de l'Ordre des Petites Sœurs des pauvres*. Ce sont, en effet, des toiles magnifiques, surtout la seconde, et nous ne croyons pas que M. Cabanel ait jamais fait aussi bien.

Un petit tableau de Dagnan-Bouveret, *le Pain bénit*, sera certainement un de ceux qui fixeront le plus l'at-

tention des connaisseurs. C'est une véritable œuvre de maître, exécutée avec une simplicité et une honnêteté des plus louables.

L'*Éveil*, de Carolus-Duran, qui représente une femme nue couchée, est enlevé avec beaucoup de brio. C'est un morceau de virtuosité, qui forcera l'attention et même le succès, mais que les gens difficiles discutent un peu.

Tout en citant avec éloges la sympathique *Orpheline* d'Henner, les étourdissantes *Poteries* de Vollon, l'émouvant *Bataillon carré* de Protais, nous sommes obligés de passer beaucoup de toiles, et des meilleures. Si la *Femme au masque*, de Gervex, n'a pas nos sympathies, parce que nous n'en aimons ni le sujet peu honnête ni la molle exécution, force nous est pourtant de dire qu'elle attire et intrigue fortement les visiteurs. Le public se laisse prendre aussi beaucoup à un morceau non sans mérite, mais trop déclamatoire, d'Albert Maignan, le *Réveil de Juliette*, dans lequel les deux personnages, avec leurs yeux tournés vers les spectateurs, ont absolument l'air de pousser un duo. Les pétardiers sont aussi présents cette année, et parmi les plus bruyants nous citerons, avec sa *Folie de Nabuchodonosor,* Rochegrosse, qui continue à gâcher dans des extravagances de pinceau les incontestables qualités artistiques que la nature lui avait données, et Toudouze, dont la *Salomé triomphante* est une véri-

table débauche de peinture pommadine, contre laquelle certains dessus de boîtes de Boissier ne lutteraient pas sans succès.

La Sculpture, qui n'a pas pour elle le charme des couleurs, n'a pas non plus les tons criards et discordants que présente parfois la Peinture, aussi paraît-elle toujours plus sage et plus grave. Il faut dire encore que, depuis plusieurs années, elle est, comme ensemble, malgré le demi-isolement dans lequel la laisse le public, supérieure à sa sœur plus visitée. Nous y citerons cette fois, comme morceaux vraiment dignes de fixer l'attention : le *Connétable de Montmorency,* statue équestre de Paul Dubois; une *Statue décorative* (femme cueillant des fleurs), de Chapu ; le *Groupe* pour le tombeau du roi Louis-Philippe, sujet plein de difficultés, dont Mercié s'est tiré à son très grand honneur, et l'*Immortalité,* de Longepied, groupe d'une composition très harmonieuse.

Nous ne pouvons pas nous étendre davantage sur le Salon, toujours assez intéressant pour mériter plusieurs visites, et dont la caractéristique est, de plus en plus, le grand progrès fait par les artistes étrangers. *Caveant pictores!*

A côté du Salon, livré en pâture à la masse du public, les gourmets ont eu, dans cette quinzaine, deux petites expositions particulières qui ont été pour eux un vrai régal : celle de l'atelier d'Alphonse de Neu-

ville et celle de Bonvin, dont il est question ailleurs dans le présent numéro.

Théatres. — Le 1er mai, le théâtre des Menus-Plaisirs a remplacé enfin son inépuisable Revue annuelle par un spectacle nouveau : *Il était une fois...*, opérette en trois actes de MM. Adolphe Jaime et Dozé-Simiane, musique de M. O. de Lagoanère. Succès tempéré de pièce et de musique ; sujet un peu usé, et musique pas très nouvelle. En revanche, excellente interprétation, avec Mme Desclauzas en tête.

— Le même soir, réouverture du Cirque des Champs-Élysées. L'attrait de cette première soirée consistait surtout dans les aménagements nouveaux qu'on a fait subir à la salle. On y a installé, au-dessus des six premiers rangs de banquettes, une série de loges découvertes qui sont du meilleur effet. Plus haut, derrière les loges, se trouve un promenoir-fumoir au goût du jour, et plus haut encore une galerie pour les petites places : le tout repeint à neuf et formant un ensemble des plus coquets.

— Le 3, la Gaîté a repris *le Grand Mogol*, opérette de MM. Chivot et Duru, musique de M. Audran, qui date du 19 septembre 1884. Alexandre, Scipion, Raiter, et Mmes Thuillier-Leloir, Jane Caylus, en travesti, et Lully jouent et chantent avec un vif succès cette pièce

amusante qui va retrouver son grand succès d'il y a deux ans.

Les deux premières soirées de cette reprise ont été agrémentées d'un concert donné par le chœur russe de quarante artistes, dirigé par M. Dmitri-Slaviansky d'Agrenef, qui est en ce moment à Paris, où les mélodies nationales que chantent ces artistes ont trouvé quelque succès dans certains salons. Leur musique a paru plus monotone à la scène; ajoutons que, placé au milieu d'une opérette grivoise, ce chœur russe, un peu grave et sérieux, a détonné tout à fait. En somme, spectacle très curieux peut-être, mais ailleurs qu'au théâtre, surtout à celui de la Gaîté.

— Aux Folies-Dramatiques, le 4, très heureuse reprise des *Mousquetaires au couvent*, l'opérette de MM. Paul Ferrier, Jules Prével et Louis Varney, jouée pour la première fois, en 1880, aux Bouffes-Parisiens. Morlet, Gobin, Speck, Duhamel, et Mmes Clary, Blanche Marie, Fanzi et Jeanne Becker interprètent les principaux rôles. Le succès de cette amusante pièce au boulevard du Temple ne sera pas moindre que celui qui l'a accueillie jadis au passage Choiseul.

— L'Opéra-Comique a donné le 6 l'ouvrage nouveau de MM. Coppée et Dorchain, *Maître Ambros*, drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux, musique de M. Widor.

La pièce, dont le sujet se passe en Hollande, à la même époque que *Patrie!* le drame de Sardou, offre plusieurs scènes intéressantes, qui ont donné au compositeur l'occasion de faire preuve d'une science musicale supérieure à coup sûr à son inspiration. C'est un peu le défaut de certains musiciens d'aujourd'hui de trop sacrifier la mélodie à l'orchestration, et de montrer ainsi plus de savoir que d'idées. M. Widor a écrit cependant, dans *Maître Ambros*, un très beau chant patriotique qui a produit grand effet, et un duo d'amour où cette fois l'inspiration l'a emporté sur la science. Sa partition décèle une connaissance très complète des ressources de l'orchestre et du maniement des masses chorales. Elle a été très bien mise en lumière par les excellents instrumentistes de M. Danbé, et chantée par trois artistes de premier ordre, MM. Bouvet, Lubert et Mme Salla. Comme Mme Fidès-Devriès, Mme Salla, qui paraissait avoir renoncé à jamais au théâtre en se mariant, est revenue sur cette décision première. Elle en a été récompensée par le grand succès qu'elle a obtenu dans *Maître Ambros*. La situation brillante que s'était faite l'infortunée Marie Heilbronn lui appartient désormais, si M. Carvalho a le bonheur d'attacher définitivement cette remarquable artiste à son théâtre.

A citer encore, dans l'interprétation de *Maître Ambros*, MM. Fournets, Dulin, Cambot, et Mlle Castagné.

— Le 6, le théâtre Déjazet nous a donné, sous le titre de *l'Héritage de Perdrivol*, une pièce soi-disant nouvelle qui s'est trouvée être, en fin de compte, un ancien vaudeville de MM. Busnach et Duru représenté, le 10 avril 1879, au Palais-Royal. La pièce s'appelait alors *le Bas de laine*, et n'avait pas réussi. Les auteurs l'ont retouchée, remaniée, débaptisée, et, en somme, elle a eu plus de succès à Déjazet qu'au Palais-Royal, où elle avait servi de début à Daubray.

— La Comédie-Française a repris, le 7 mai, *le Misanthrope* avec M. Worms, interprétant pour la première fois le personnage d'Alceste. Soirée des plus intéressantes que complétait la reprise de *la Coupe enchantée*.

Worms, bien qu'un peu sombre, a donné au caractère d'Alceste une physionomie nouvelle où il a mis toute l'âpreté, et la force vive et contenue à la fois de son talent si personnel et si sûr. Il a beaucoup réussi et a été rappelé d'acte en acte.

Mlle Fayolle et M. Gravollet paraissaient pour la première fois dans les rôles d'Arsinoé et de Clitandre. Mlle Fayolle n'est peut-être pas encore assez marquée pour le personnage de cette méchante prude, mais elle l'a dit avec beaucoup de correction et de netteté, et elle y a été également applaudie. Quant à M. Gravollet, il a paru un peu grêle dans le rôle de Clitandre, bien qu'il y montre beaucoup d'intelligence et de bonne volonté.

On jouait ensuite *la Coupe enchantée* de La Fontaine et Champmeslé. C'est la première fois que le nom du collaborateur de La Fontaine est joint publiquement au sien sur l'affiche pour cette jolie comédie. La vérité est qu'elle est l'œuvre de Champmeslé ; La Fontaine n'a dû que la revoir et la retoucher, et encore ! Comme il était l'amant de la femme de Champmeslé, il lui devait bien cette petite marque de gratitude de présenter au public, sous l'autorité de son nom, une pièce à laquelle il n'a, en somme, guère apporté que cela ! On trouvera, d'ailleurs, dans l'édition de *la Coupe enchantée* que nous avons donnée à la Librairie des Bibliophiles, l'historique complet de cette pièce célèbre, ainsi que ses origines.

Le rôle de Lélie, que joue très finement et naïvement Mlle Durand, a presque toujours été interprété par un travesti. M. Delaunay l'a cependant joué jadis, en 1849, alors qu'il n'avait que vingt-trois ans, et il y fut délicieux. A citer encore, dans la reprise actuelle, Leloir, Clerh, Mmes Kalb et Müller, et surtout Coquelin cadet, qui a donné au paysan Thibault une physionomie extraordinairement réussie et qui a eu, avec Worms, les honneurs de la soirée.

On pourrait croire que nous oublions Mlle Marsy, qui a retrouvé dans Célimène son grand succès des premiers soirs. Mais nous n'avons voulu insister surtout que sur les artistes qui paraissaient pour la première fois dans l'interprétation des deux pièces.

— Le 7, reprise à Cluny d'une vieille pièce de Labiche, *les Chemins de fer*, qui date de 1867 et ne figure pas dans les dix volumes de son théâtre publié. Calmann-Lévy nous la donnera sans doute dans l'un des suivants. C'est une pièce à tiroirs, très amusante et que Véret, Lureau, Gay, Mmes Aciana, Evans, Spinoy, etc., jouent avec beaucoup de verve et de gaieté.

Varia. — *L'Exposition de Bonvin*. — Il ne faut pas que les vrais amateurs négligent d'aller visiter cette exposition, qui est certainement l'une des plus intéressantes que nous ayons eues depuis longtemps. Bonvin, l'ancien ouvrier typographe devenu l'un des grands peintres de notre époque, est peut-être celui qui possède la personnalité la plus accusée, et il s'en faut de beaucoup qu'il ait dans le public le renom que mérite son remarquable pinceau. Aussi ne peut-on que féliciter le nouveau marchand de tableaux Rothschild d'avoir organisé à ses frais, et par pur amour de l'art, l'exposition d'une partie des œuvres de Bonvin, dont l'entrée est entièrement gratuite. L'exposant et l'exposé y gagneront sans doute, et ce sera justice.

On éprouve, au milieu des tableaux de Bonvin, ce sentiment de calme et de bien-être que donne la vue d'œuvres honnêtes et sérieusement étudiées. Avec un coloris puissant, mais qui ne vise jamais au fracas, on y trouve un talent d'observation qui attire et retient

longtemps l'attention. Cette réunion d'une centaine de toiles de Bonvin, qui représente environ la cinquième partie de son œuvre, nous a donné la plénitude d'impression que nous avions déjà ressentie à l'exposition de Meissonier, avec qui, d'ailleurs, Bonvin a plus d'une analogie. Nous n'entreprendrons pas d'établir ici un parallèle entre ces deux peintres, qui sont, l'un et l'autre, de grands maîtres. Mais à tous ceux que les trompettes de la renommée ont déjà groupés autour du char triomphal de Meissonier, nous dirons : Allez voir les tableaux du modeste Bonvin, et tâchez de les apprécier à leur juste valeur.

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Duellistes en jupons et Femmes en culotte. — Mme Astié de Valsayre, dont il est question dans notre Quinzaine, a, dans ces derniers temps, beaucoup fait parler d'elle à la suite du duel qu'elle a eu en Belgique, sur le terrain même de Waterloo, avec une Américaine du nom de miss Shelley. La déjà célèbre duelliste est, naturellement, un chaud partisan de l'escrime, destinée, suivant elle, à régénérer la femme en lui élargissant le thorax et en développant ses glandes mammaires. Si nous voulons que les mères redeviennent capables d'allaiter leurs enfants, il faut, paraît-il, qu'elles commencent par faire des armes. Nous n'y

contredirons pas, et souhaitons bonne chance au cercle d'escrime féminine projeté par Mme Astié de Valsayre.

A propos de cette virago du fleuret, nous croyons curieux de donner ici quelques renseignements qu'un de nos confrères du *Voltaire* a recueillis dans les bureaux de la préfecture de police sur les femmes autorisées à porter culotte.

« Il y a quelques années, une dame américaine en avait sollicité une pour monter à cheval. Elle ne pouvait pas trotter assise, mais elle allait très bien à califourchon. L'autorisation lui a, je crois, été accordée, mais elle ne l'a pas fait renouveler.

« Par contre, nous avons une autre femme qui vient ici très régulièrement. Elle travaille dans la maçonnerie. Pour gâcher le plâtre, pour monter les pierres, les jupes étaient trop incommodes (sans compter que les compagnons ne lui auraient pas marchandé les plaisanteries) ; elle a préféré le pantalon de toile et le bourgeron. C'est une de nos plus fidèles habituées.

« Dernièrement aussi, nous avons reçu la demande d'une femme-peintre qui, comme celle dont je viens de vous parler, trouve plus commode de se « masculiniser » pour monter à l'échelle quand elle travaille à de grandes toiles.

« On voit que le nombre des femmes autorisées est minime. Mais il en est un certain nombre qui portent culotte sans autorisation. »

Adieux à Sarah Bernhardt. — M. Jules Lemaître nous confie qu'il avait pris la plume pour faire en prose de graves adieux à notre grande tragédienne partant pour l'Amérique. Mais il s'est trouvé que la première phrase qui lui est venue à l'esprit faisait presque des vers, et il s'est permis les six tercets suivants, « sans trop raffiner, nous dit-il, sur les rimes ».

Elle part... Ah! pourquoi part-elle,
La Chimérique, l'Irréelle,
La folle Reine de Saba?

Cette fuite nous désespère :
C'est du rêve, de la lumière
Et de la beauté qui s'en va.

O mer où vont les grands navires,
Elle a ta grâce, tes sourires,
Tes caprices, tes ondoiements.

Vous vous ressemblez : ton abîme
N'est pas plus profond, mer sublime,
Que celui de ses yeux charmants.

Elle est la fée, elle est la reine.
Mer vaste dont le flot l'entraîne,
Tu la ramèneras, dis-moi?

Elle part : qu'un bon vent la pousse!
O mer, sois-lui clémente et douce :
Elle pèse si peu sur toi!

Deux Femmes pour un mari. — Notre confrère Armand Silvestre raconte ce qui suit dans une chronique qu'il envoyait dernièrement de Toulouse au *Gil Blas* :

« On jouait *Faust,* ce soir, au théâtre du Capitole. Un détail donne à cette représentation un éclat piquant. Les deux femmes du baryton célèbre Ismaël y figurent, à la fois, dans une scène que leurs positions respectives rendent plus comique qu'on ne l'avait prévu. Ismaël, en effet, a profité de la loi sur le divorce pour se remarier avec une de ses élèves qui est encore dans toute la fleur de la jeunesse, Mlle Garcin. Le hasard des engagements a fait que celle-ci se retrouve dans la troupe d'opéra toulousaine avec l'épouse délaissée. Jusqu'ici, aucune pièce du répertoire ne leur avait donné l'occasion de jouer ensemble. Mais la scène du jardin de *Faust* a opéré ce rapprochement que le public attendait avec une certaine curiosité maligne. La pauvre Marguerite était fort émue et, pour un peu, aurait appelé le généreux Siebel à son secours. Dame Marthe n'a pas été trop méchante et s'est contentée d'accentuer vigoureusement le mal qu'elle a à dire de son défunt mari. Quant à Ismaël, fort tranquillement assis dans son fauteuil d'orchestre, il semblait, seul, ne rien trouver que de fort naturel à cette rencontre.

« Une fois dame Marthe partie, Marguerite rentre en possession d'elle-même et est très applaudie. »

Dufaure et les Allumettes suédoises. — Le Masque de fer nous a révélé dernièrement la curieuse circulaire suivante, dans laquelle l'ancien garde des sceaux, à l'instigation de son collègue de l'Intérieur, recommande à ses subordonnés l'usage d'un certain type d'allumettes.

MINISTÈRE
DE LA JUSTICE

CIRCULAIRE

Versailles, 24 mai 1876.

Monsieur le procureur général,

M. le ministre des finances me fait savoir qu'à l'occasion de l'établissement en France du monopole des allumettes chimiques la Compagnie concessionnaire vient de conclure avec M. Willette, représentant d'un certain nombre de fabriques suédoises, un traité aux termes duquel il s'engage à importer de Suède une quantité considérable (700 millions).

Pour faciliter le placement de ces produits, la Compagnie générale voudrait obtenir le concours des administrations publiques. M. le ministre des finances a déféré à ce désir en adressant des instructions spéciales aux divers services placés sous ses ordres et en demandant à ses collègues d'envoyer des instructions analogues en ce qui concerne leurs départements respectifs.

Je vous prie en conséquence, Monsieur le procureur général, *d'inviter vos substituts à se servir de ces allumettes, qui, étant du type amorphe, ont l'avantage de ne pouvoir s'enflammer seules et de prévenir les incendies.*

Recevez, etc.

Le garde des sceaux, ministre de la justice
et des cultes,

J. DUFAURE.

PETITE GAZETTE. — Le 4 mai, à la galerie Georges Petit, très intéressante exposition de l'atelier du regretté peintre de Neuville, suivie, le 5 et le 6, d'une vente des plus brillantes qui a produit 304,500 francs. L'État y a acheté deux tableaux et une aquarelle, cette dernière au prix de 20,000 francs.

NÉCROLOGIE. — 28 avril. Notre confrère Ernest Dubreuil, journaliste et auteur dramatique, surtout auteur de livrets d'ouvrages lyriques. Il avait collaboré longtemps à *l'Étoile Belge* et au *Petit National* sous le pseudonyme de Pierre du Croisy. Il avait cinquante-cinq ans.

— 1er mai. L'abbé Jules Corblet, archéologue distingué, membre de la Société des antiquaires, directeur de la *Revue de l'art chrétien*, âgé de soixante-sept ans.

— 1er. Le peintre Jules Naigeon, petit-fils du peintre du même nom et fils de l'ancien conservateur du Musée du Luxembourg. Il a été victime d'un accident de chasse dans la forêt de Rambouillet. On voit une toile de lui (*Un intérieur*) au Salon de cette année.

— 1er. Conrad Busken-Huet, écrivain hollandais descendant d'une famille française. Pasteur protestant, puis directeur d'un journal à Batavia, il a publié sur Paris et ses environs un ouvrage estimé. Auteur dans son pays d'articles de critique littéraire, qui ont été réunis en volumes, on l'y avait surnommé le « Sainte-Beuve » hollandais.

— 4. L'architecte Leroyer, auteur du pont roulant qui relie, sur le bras de mer, la ville de Saint-Malo à celle de Saint-Servan.

— 4. M. Baudouin, procureur général près la Cour de cassation, né le 20 mars 1814. Il a laissé divers rapports estimés.

— 4. M. Blondel (Antoine-Philippe-Léon), ancien sénateur de l'Empire, ancien directeur général des forêts, né le 15 novembre 1795.

— 5. Auguste Honnoré, sénateur de la Meuse, né le 29 septembre 1836. Il était ancien magistrat, et appartenait à la gauche républicaine du Sénat.

— 6. Le célèbre médecin aliéniste et légiste Henri Legrand du Saulle, médecin de la Salpêtrière, de la préfecture de police, de l'infirmerie des aliénés près le dépôt de cette préfecture, etc. Il n'avait que cinquante-six ans.

— 6. Le fameux directeur-créateur du journal *le Hanneton*, feuille fantaisiste qui fit jadis un certain bruit, M. Le Guillois; il fonda également à la même époque une autre feuille plus excentrique encore, *les Punaises dans le beurre.*

— 7. Mme Hattle Blackford, plus connue sous le pseudonyme de *Fanny Lear*, et qui avait publié, il y a quelques années, un livre, *le Roman d'une Américaine en Russie*, qui fit alors scandale. Elle y racontait, en effet, ses amours avec un grand-duc de la famille impériale, et elle fut, à la suite de cette publication, expulsée successivement de Saint-Pétersbourg et de Paris.

— 10. Le docteur Hervé de Lavaur, médecin du ministère des affaires étrangères et de l'Opéra, âgé de soixante-trois ans. Il laisse un fils, Henri, également connu comme docteur en médecine.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.



1129 — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 10 — 31 mai 1886

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Paris est en fête pour quinze jours. Un comité s'est constitué, lequel a organisé, sous la haute et compétente direction de M. Alphand, une série de fêtes et de plaisirs variés qui ont pour but, assure le programme, d'aider le commerce et l'industrie à sortir de leur marasme actuel.

Cette série de fêtes se compose de représentations

gratuites ou payantes sur les grands théâtres[1], d'une immense kermesse aux Tuileries, de deux carrousels au Champ de Mars, etc. Les chemins de fer ont organisé des trains spéciaux et la foule est venue en masse. Le premier jour, 16 mai, Paris était depuis le matin en mouvement, et les Tuileries ont été envahies aussi bien dans la journée que le soir. C'est aux Tuileries, en effet, qu'a eu lieu le spectacle le plus intéressant et le plus curieux. On y trouvait d'abord, réunis et même accumulés, tous les plaisirs ordinaires des fêtes publiques et foraines : baraques de saltimbanques, Cocherie et Corvi, Marseille et ses gymnastes, chevaux de bois, bateaux sur la mer, y compris le mal de mer, etc... On a transporté pour deux semaines aux Tuileries tout l'attirail et le personnel de la foire au pain d'épice et de la fête de Neuilly.

Mais c'étaient là des plaisirs ordinaires et sur lesquels le public commence à être blasé. Le comité s'est donc ingénié à y ajouter du nouveau, et il a voulu ressusciter dans une partie du jardin, au milieu de la verdure et des arbres, tout un coin du vieux Paris d'il y a cent ans et plus, ce fameux cabaret Ramponneau et ces célèbres Porcherons auxquels même on a fait, ce nous

---

1. Le 16, matinée gratuite à la Comédie-Française (*Horace* et le *Jeu de l'amour et du hasard*) ; le 22, deuxième matinée gratuite au même théâtre (voir plus loin aux théâtres) ; le soir, *l'Africaine* avec Gayarré, à l'Opéra ; le 24, *l'Arlésienne*, à l'Odéon.

semble, un peu plus de gloire et d'honneur qu'ils n'en méritent. On a donc fait reconstituer, en planches et en toiles, par des artistes qui se sont inspirés des gravures du temps, ce hameau pittoresque qui a eu tant de vogue, surtout vers 1760. Voici d'abord le château Louis XIII flanqué de ses tourelles; le moulin, les tours, les guinguettes avec leur orchestre de violoneux juchés sur des fûts vides; enfin la légendaire auberge du sieur Ramponneau. Rien de plus burlesque que la reproduction de l'entrée de ce rendez-vous bachique, où la couleur locale a été absolument observée. L'extérieur de la porte est couvert de peintures grossières et d'inscriptions mirlitonesques; dans l'intérieur on aperçoit la face rubiconde du cabaretier Jean Ramponneau. Tous les garçons, valets, soubrettes, cuisinières et cuisiniers, servants et servantes, sont vêtus en costumes du temps. Là, nous le répétons, a été le grand succès de la fête des Tuileries.

Ajoutons que l'ensemble de ces fêtes représente environ un million de dépenses faites par le comité comme premiers frais d'organisation. Les recettes dépasseront évidemment ce gros devis; on donnera la différence aux pauvres. Mais, à l'occasion de cette quinzaine de réjouissances variées, il se sera produit évidemment un grand déplacement de public et par suite une grande circulation d'argent. C'était là surtout le résultat que poursuivait le comité : donner un peu de

mouvement et d'activité au commerce par ce vaste déploiement de plaisirs et de fêtes. Nous espérons qu'il aura été atteint, et que les marchands de vin et les baladins n'auront pas été les seuls à bénéficier d'une louable initiative, qui a eu pour but de procurer quelques affaires à tous les genres de commerce et d'industrie.

— Deux événements, qui intéressent surtout deux peuples étrangers, ont encore occupé l'attention publique pendant cette quinzaine. Le 17 mai, la reine-régente d'Espagne, qui était enceinte au moment de la mort d'Alphonse XII, est accouchée d'un prince qui a reçu, dès le jour de sa naissance, le titre de roi sous le nom d'Alphonse XIII. La reine demeure régente; mais que de choses peuvent se passer et se passeront infailliblement, surtout chez un peuple aussi inflammable que les Espagnols, pendant les seize années que va durer la minorité du roi nouveau-né!

A l'autre coin de la péninsule ibérique, en Portugal, l'héritier du trône, le duc de Bragance, a épousé, le 22 de ce mois, la princesse Amélie d'Orléans, fille du comte de Paris. Par ce mariage la nouvelle duchesse de Bragance entre, en même temps, dans la famille de Victor-Emmanuel et dans celle des Bonaparte. Elle devient, en effet, la nièce du roi régnant d'Italie, et aussi la nièce du prince Napoléon, la reine de Portugal étant la propre sœur de la princesse Clotilde.

A l'occasion de ce mariage il y avait eu préalablement, à Eu et à Paris, de grandes réceptions chez le comte et la comtesse de Paris. Des représentants très divers de la société parisienne se sont rencontrés à ces réceptions, et entre autres M. Jules Simon, qui ne venait là à coup sûr que par déférence pour son collègue de l'Académie, le duc d'Aumale. Certains journaux ont attaché à ces réceptions une importance qu'ils ont cru devoir traduire aussitôt par des articles courroucés et violents et par une nouvelle proposition d'expulsion des princes. On a beaucoup épilogué sur ce sujet, qui semble devoir donner, à époques périodiques, matière à interpellations. On a cependant bien discuté déjà sur cette question de l'expulsion des princes, et la question même est demeurée stationnaire. Le mieux serait peut-être de fermer les yeux sur des manifestations que les gens sensés et sans passions considèrent absolument comme inoffensives, et qui ne prennent précisément un peu d'importance que par le bruit que l'on fait autour d'elles.

— Le 10 mai a eu lieu l'emprunt national de 504 millions voté par les Chambres. Les rentes mises en souscription publique s'élevaient à 18,947,367 francs de rente en 3 p. 100 perpétuel. Or, il a été demandé, par 247,000 souscripteurs, 401,670,455 francs de rentes, soit un chiffre de demandes représentant vingt et une fois et un cinquième le montant des rentes offertes

par l'État. Enfin il a été livré au Trésor, en une seule journée, comme premier versement obligatoire par les souscripteurs, une somme effective et réelle, argent ou billets, de deux milliards de francs en chiffres ronds! Nous savons bien que la spéculation augmente singulièrement le chiffre des souscriptions demandées, mais il n'en faut pas moins constater, dans l'heureux résultat de cette grande opération financière, la preuve nouvelle de l'immense fortune et du considérable crédit de la France.

Théatres. — Le Vaudeville a donné, le 11 mai, deux pièces nouvelles, *la Veuve de Damoclès*, comédie en trois actes de MM. Victor Bernard et Paul Bilhaud, jouée par Jolly, Michel, Corbin, Mmes Legault, Vrignault, etc., et qui n'a que médiocrement réussi. Elle a même dû quitter l'affiche après quelques soirées seulement.

En revanche, la seconde pièce *Allo! Allo!* a obtenu un franc succès. Elle a pour auteur M. Paul Louis, lecteur-correcteur à la librairie Ollendorff, et qui a pris sur l'affiche le pseudonyme de Pierre Valdagne. C'est le téléphone et les inconvénients comiques auxquels il peut parfois donner lieu, qui ont été le point de départ de ce joli petit acte, lequel mérite de demeurer au répertoire. Ajoutons qu'il est interprété à ravir par Dieudonné, Montigny et la fantaisiste Mlle Réjane, qui a

bien de l'imprévu et de la finesse dans son jeu si primesautier et si plaisant. On donne maintenant *Clara Soleil* avec cette nouvelle pièce, ce qui constitue un spectacle d'été tout à fait attrayant.

— Le 15 mai, reprise du *Médecin malgré lui*, de Gounod, à l'Opéra-Comique. Succès très vif pour ce petit chef-d'œuvre de musique archaïque si spirituellement et si finement restitué. Fugère, Mouliérat, Mmes Molé-Truffier, Deschamps et Chevalier sont très applaudis.

— Le lendemain, dimanche, matinée gratuite à la Comédie-Française à l'occasion de l'ouverture des fêtes du commerce et de l'industrie. On joue *Horace* et *le Jeu de l'amour et du hasard*. Énorme succès des deux pièces en présence d'une foule compacte qui triple certainement le nombre ordinaire des spectateurs possibles dans la salle. Dans la pièce de Marivaux débute, au pied levé, une jeune élève de Mme Plessy, Mlle Jeanne Kesly, qui n'a jamais paru antérieurement sur aucune scène. Le rôle de Lisette lui est assez favorable et l'on peut constater déjà dans la nouvelle venue, à l'état d'embryon, quelques-unes des qualités si brillantes de son illustre professeur.

— A l'Ambigu, reprise le même soir du *Naufrage de la Méduse*, vieux mélodrame de Charles Desnoyers et Dennery, qui paraît bien démodé, et qui, les chaleurs aidant, quitte l'affiche après quelques soirées, en même temps que le théâtre effectue sa clôture annuelle d'été.

— Le lendemain 16, l'Odéon reprend *la Vie de Bohème*, de Murger et Th. Barrière, avec Amaury, Cornaglia, Dumény, Colombey, Duard, Mmes Hadamard, Nancy-Martel, Cerny, etc. Ce joli drame, où le comique et le sentimental se succèdent si heureusement à point nommé, a encore beaucoup plu. Il mènera certainement l'Odéon à sa clôture annuelle, à la fin de ce mois.

— L'Opéra a repris, le 17, le grand ouvrage de Saint-Saëns, *Henry VIII*, avec Mme Caron dans le rôle de Catherine d'Aragon créé par Mme Krauss. Cette intéressante et vaillante cantatrice, dont les forces trahissent souvent la bonne volonté, a été très applaudie. C'est une tragédienne lyrique telle que l'Opéra n'en possédait plus depuis longtemps, et qui peut rendre de bien éclatants services si on ne la surmène pas. Lassalle, Sellier et Mme Richard ont été également très appréciés et rappelés.

— Le 22, la Comédie-Française a donné une matinée dramatique gratuite pour faire entendre, comme primeur littéraire de haut goût, un grand nombre de fragments d'un nouveau volume de poésies inédites de Victor Hugo, *la Fin de Satan*, qui a été publié le lendemain. Cet important ouvrage date de 1854 et a été composé en exil. Il participe à la fois de la *Légende des siècles* et des *Contemplations*. MM. Coquelin, Mounet-Sully, Worms, Albert Lambert, Maubant, et Mmes Bartet,

Dudlay, Reichemberg et Barretta ont déclamé les fragments de l'œuvre nouvelle avec un grand succès. Mais il est difficile de juger équitablement, en les entendant si bien dire, les vers d'un poète quelconque, fût-il Victor Hugo. Le talent des artistes ajoute beaucoup à l'effet qu'ils produisent, et cet effet se modifie et s'atténue souvent à la lecture.

Cette lecture des fragments de *la Fin de Satan* avait été précédée d'une pièce de vers de M. Coppé, *Résurrection,* composée pour la circonstance et admirablement dite par M. Got. Enfin on avait choisi, pour cette solennité, le jour anniversaire même de la mort du poète.

— La Comédie-Française a repris, le 24 de ce mois, une ancienne et jolie comédie en vers de Camille Doucet, *le Fruit défendu,* jouée pour la première fois à ce même théâtre le 23 novembre 1857. Cette aimable pièce, à la fois comique et philosophique sans pourtant l'être jamais trop, n'a pas paru le moins du monde vieillie, et on lui a fait le meilleur accueil. Elle avait été créée en 1857 par Provost, Delaunay, Bressant, Regnier, et par Mmes Fix, Riquer, Emilie Dubois et Emma Fleury. Leurs rôles sont joués aujourd'hui par MM. Coquelin cadet, qui a de plus en plus l'oreille du public, Le Bargy, Baillet, de Féraudy, et Mmes Reichemberg, Marsy, Durand et Kalb.

Varia. — *L'Album de M. Pasteur.* — Voici quelques em-

prunts faits à l'album d'autographes sur lequel les admirateurs de cet illustre chimiste ont transcrit l'expression de leur enthousiasme pour son génie et pour ses découvertes :

— Je regarde comme une insigne faveur l'occasion qui m'est offerte de témoigner ma respectueuse admiration à l'illustre savant, l'une des gloires les plus pures de mon pays et de ce siècle; au grand homme dont le courage et la science ont triomphé de la rage, cette épouvante de l'humanité. — Ch. Gounod.

— Je voudrais faire mieux que d'écrire ici mon nom sous celui de Pasteur, en témoignage de la prodigieuse admiration qu'il m'inspire. — Victorien Sardou.

— Je prie mon éminent confrère, M. Pasteur, de se souvenir que, le recevant à l'Académie française, je lui dis : « Vous cherchez maintenant le microbe de la rage; vous le trouverez. » Je suis fier d'avoir été prophète une fois dans ma vie. — Ernest Renan.

— La civilisation introduite en Afrique aura peut-être des résultats moins féconds pour l'humanité que les seules découvertes de M. Pasteur. — P. S. de Brazza.

— Interprète des poètes, je salue en M. Pasteur le plus grand des poètes en action. — Bartet, de la Comédie-Française.

— Au Pasteur de l'humanité et de la France, l'humble mais bien sincère témoignage de la plus grande et respectueuse admiration. — Paul Mounet.

— La rage avec laquelle le monde entier exprime sa reconnaissance à M. Pasteur est la seule rage que l'illustre maître ne peut supprimer. — Un rageur reconnaissant, — COQUELIN CADET.

— Je préfère la rage de dents à celle de l'album, mais le grand Pasteur les guérira toutes heureusement. — RÉJANE.

— Dame vendeuse! Tout le mal que je me donnerai pour vendre le plus possible n'atteindra jamais tout le bien que vous avez fait[1]. — M. GRISIER-MONTBAZON.

— Merci à MM. les membres du Comité qui viennent de me distribuer le plus beau rôle de ma vie en me comprenant dans les dames vendeuses du Festival Pasteur. — MARY-ALBERT.

— O cher et illustre maître, puissiez-vous un jour guérir la rage de l'album! — G. WORMS.

— *Uno avulso non deficit alter.* — Après Chevreul, de Lesseps; après de Lesseps, Pasteur, et tous trois en même temps : l'honneur de la France et son rôle dans l'humanité ne sont pas encore près de finir. — BERTHELOT.

La Montre de Sarcey. — Le célèbre critique est en

1. Il s'agit d'une vente au Trocadéro, organisée au profit de l'Institut que doit créer M. Pasteur, et où seront traitées les personnes atteintes de la rage.

deuil de sa montre; on la lui a volée le 11 mai au soir, au sortir du Vaudeville. Le lendemain Sarcey a adressé aux journaux la lettre imprudente que voici :

12 mai 1886.

Mon cher ami,

Hier soir, à la sortie du Vaudeville, un honnête gentleman, qui voulait savoir l'heure, s'est trompé et a pris ma montre croyant tirer la sienne. La montre, par un hasard inexplicable, lui est restée dans la main, en sorte que, rentrant chez moi, je n'ai plus trouvé à mon gilet que la chaîne veuve de sa montre.

J'y tenais, à cette montre, car c'était un cadeau qu'About m'avait fait au nom du *XIX*e *Siècle* à l'époque où nous avions mené ensemble la campagne contre les cléricaux.

La personne qui, par distraction, l'a oubliée dans sa poche aura de la peine à s'en défaire, car mon chiffre est profondément gravé sur le couvercle.

Peut-être aurait elle avantage à me la rapporter, 59, rue de Douai, et il n'y aurait pour elle aucune crainte à concevoir.

A vous,

FRANCISQUE SARCEY.

Nous disons « lettre imprudente ». En effet, le lendemain, le voleur — ou peut-être simplement un mauvais plaisant — a répondu à Sarcey par le billet suivant, ou à peu près :

Mon intention était de vous rendre votre montre, mais du moment qu'elle devient un souvenir historique, je la garde.

J'ignorais, en effet, en vous la prenant, qu'elle vous vînt de l'illustre auteur du *Roi des montagnes* et de *la Grèce contemporaine.*

Un voleur lettré.

Le Centenaire de Parmentier. — On a célébré officiellement le 9 mai, à Montdidier (Somme), le centenaire de Parmentier, l'introducteur de la pomme de terre en France. Ce n'est pas que Parmentier soit né en 1786, — il est né en 1737, — mais c'est en 1786 qu'on place généralement l'époque de l'introduction en France de ce fameux légume que nos pères auraient bien regretté de ne pas connaître s'ils avaient pu voir l'usage qui s'en fait aujourd'hui, comparé à celui qu'ils en faisaient eux-mêmes.

Plusieurs ministres assistaient à la cérémonie. On y voyait aussi le petit-neveu de Parmentier, le général Parmentier, mari de la célèbre violoniste Theresa Milanollo. M. Chevreul, nommé président d'honneur, a écrit à ce propos, au président effectif du centenaire, le joli billet suivant qui contient un renseignement intéressant :

Monsieur le président,

En acceptant la présidence d'honneur du centenaire de Parmentier, je me rappelle vous avoir dit que je ne pourrais m'y rendre personnellement, vu mon grand âge ; veuillez donc être l'interprète de mes regrets près de tous les amis de la fête, et veuillez répéter que Montdidier est pour moi une

seconde patrie, car elle donna le jour à Mlle Sophie Davalette, que j'épousai en 1818 et qui fit le bonheur de ma vie durant près d'un demi-siècle. Croyez donc, Monsieur le président, que, si je manque personnellement à la fête, mon cœur y sera.

Agréez, etc...

E. CHEVREUL.

Ajoutons que Parmentier est mort le 17 décembre 1813, à soixante-seize ans et demi, et qu'il demeurait dans la rue des Amandiers-Popincourt, qui est aujourd'hui la rue Parmentier.

Un Menu VOLAPÜKISTE. — Pour la première fois depuis la fondation du cours de Volapük à l'École des hautes études commerciales, a eu lieu (le 10 mai), nous dit *le Temps,* dans l'amphithéâtre de cette école, un examen pour l'obtention du diplôme de « correspondant volapükiste ». Cent quatre-vingts candidats y ont pris part.

Les épreuves, exclusivement écrites, consistaient en une version et un thème, et dans la rédaction en volapük d'une lettre commerciale sur un sujet donné.

Pendant que les volapükistes parisiens concouraient entre eux, ceux de Rouen participaient au banquet annuel de la Société industrielle de cette ville; le menu était rédigé à la fois en français et en volapük. Voici un échantillon de cette langue bizarre appliquée à la cuisine :

Banquet annuel de la Société industrielle de Rouen	*Dustodaklub de Rouen Glefid Yelsik*
—	—
6 mai 1886	Lulul 6id 1886
—	—
Potage Tapioca Crécy.	Tapioca-sup modü Crécy.
Turbot sauce Crevettes.	Tubot ko Klafilavaet.
Pré salé sauce Venaison.	Jüpaloet ko Foetavaet.
Poulets à la Vicomtesse.	Goks modü Vicomtesse.
Timbales Milanaises.	Makar Milanik.
Écume Panama.	Panama-Skom.
Pintades rôties.	Magabagoks peloetol.
Salade de saison.	Salad flifik.
Petits pois nouveaux.	Peilils flifik.

Langoustes sauce Dijonnaise.
Losets ko vaet modü Dijon

—

Asperges du Spitzberg.
Spargs de Spitzberg.

—

Dessert
Bostab

L'Institut Pasteur. — Des souscriptions sont ouvertes dans toute la France pour la création de cet Institut où doit être mise en pratique la méthode de l'illustre M. Pasteur pour la guérison complète de la rage. Ces souscriptions atteignent déjà près d'un million, c'est-à-dire moitié de la somme reconnue nécessaire.

Le 11 mai, une grande matinée musicale et dramatique a été donnée, au Trocadéro, au profit de l'œuvre si humanitaire de M. Pasteur. Les plus célèbres artistes y ont pris part. Dans la partie dramatique plusieurs pièces de vers ont été déclamées et entre autres une poésie inédite de M. Eugène Manuel, et un sonnet également inédit de M. Sully Prud'homme. Voici le sonnet :

A PASTEUR

Au temps d'Hercule, au temps des robustes héros,
La nature indomptée attaquait l'homme en face;
L'homme, à son tour, puisant dans sa vigueur l'audace,
Étreignait, front à front, le lion le plus gros.

Il conquit sur la brute, au dehors, le repos,
Mais dans son propre corps un fléau plus tenace
A, depuis, pénétré sans bruyante menace
Pour lui livrer combat, cette fois en champ clos :

La maladie, obscure et traîtresse ennemie,
Étend et fait sévir sa puissance affermie
Par l'âpre et long travail de son venin vivant;

Mais tu la prends au piège où ton flambeau l'accule;
Ton souple et fort génie, ô bienfaiteur savant,
De cette hydre invisible est le nouvel Hercule !

Tous frais faits, cette belle matinée a rapporté une trentaine de mille francs à la souscription Pasteur.

A Séville. — Les superbes fêtes qui viennent d'avoir lieu dans cette vieille cité espagnole donnent de l'actualité à la gracieuse fantaisie suivante, que nous détachons du nouveau recueil de poésies de M. Alexandre Piedagnel, publié chez Fischbacher et intitulé : *En route.*

A SÉVILLE.

Les *toldos* ne sont plus soulevés doucement
Par Rosine ou Suzanne écoutant une aubade ;
Almaviva, goutteux, est devenu maussade ;
Figaro prend du ventre et s'endort fréquemment.

Chérubin, retraité, parle de ses blessures ;
Fanchette a des enfants d'un quatrième époux ;
Bartholo qui radote, hélas ! n'est plus jaloux.
Marceline, toujours, rêve de procédures.

Basile, encor très droit, sec, jaune, obséquieux,
Ment, comme au temps jadis, avec un aplomb rare ;
Le pesant Brid'oison, de paroles avare,
Dit bonjour et bonsoir d'un ton sentencieux...

Les sots ne changent point. C'est la beauté qui passe ;
C'est l'amour qui s'enfuit avec les gais printemps.
Adieu frêles trésors qu'emportent les autans ;
Adieu le vif esprit, la jeunesse et la grâce !

Les Cartes de députés. — Le fait suivant nous est révélé par la *Liberté* de Saint-Germain.

Un jour de la semaine dernière, un homme bien mis

se présentait dans un petit établissement du passage Jouffroy, tenu par Mme veuve A...

Quelques minutes après, l'inconnu sortait calme et digne et visiblement satisfait. Il s'approcha du comptoir, salua Mme A... et se disposait à s'en aller.

« Pardon, dit Mme A..., mais vous oubliez... », et du doigt elle montrait une petite affiche où le prix ordinaire, 15 centimes, était inscrit.

Alors il tira de sa poche un élégant portefeuille, et du portefeuille une carte de député.

« Voici ma carte. Je suis représentant du peuple, et, en cette qualité, j'ai le droit d'aller partout. »

La préposée à cet établissement d'utilité publique ne se laissa, paraît-il, pas convaincre ; elle appela un agent, le commissaire de police fut prévenu et procès-verbal fut dressé.

Et *la Liberté* ajoute : « L'affaire viendra prochainement devant les tribunaux ».

C'est bien dommage, tout de même, que la feuille de Seine-et-Oise n'ait pas cru devoir nommer le héros de cette historiette intime.

Les Femmes modèles. — Il ne s'agit point ici de celles que nous voudrions avoir ou donner à nos fils pour épouses, mais de celles dont le métier est de poser pour les artistes. Le *Journal des Débats* nous donne sur elles les renseignements suivants.

Leur nombre est de 671 à Paris. En les classant par nationalité, on trouve 230 Italiennes, 120 Françaises, 80 Allemandes, 60 Suissesses, 50 Espagnoles, 49 Belges, 45 Anglaises, 30 Américaines, 4 Autrichiennes-Hongroises, 2 Portugaises et 1 Irlandaise. On voit que presque tous les États de l'Europe sont représentés dans cette nomenclature.

Sur ces 671 poseuses, 130 ont dépassé la vingt et unième année; les autres sont âgées de seize à vingt ans. Les professions qu'elles avouent se répartissent de la manière suivante : 60 artistes dramatiques, 40 modistes, 35 fleuristes, 30 couturières. Les autres sont sans profession avouée.

Un tiers environ de ces poseuses ont été condamnées correctionnellement à des peines plus ou moins longues, pour avoir collaboré chez des photographes à la composition de sujets... légers.

La rémunération que reçoivent ces modèles varie beaucoup. Elle commence à 2 fr. la séance et s'élève graduellement jusqu'à 40 fr. et même 50 fr.

Une Sainte Prime. — Une revue cléricale, qui paraît deux fois par mois sous le titre de *l'Ange adorateur*, a imaginé une nouvelle sorte de prime tout à fait appropriée à son objet. Ses prospectus l'annoncent en ces termes :

« L'administration du journal vient de se procurer à

grands frais un morceau de ce fameux manteau qui recouvre la châsse de *saint Martin*, évêque de Tours, connu du monde entier pour ses nombreux miracles.

« Nos chers associés ou abonnés de la région du Midi qui auraient ou qui connaîtraient des *femmes stériles* pourront les envoyer à Agde et éviter ainsi le voyage de Tours.

ATTOUCHEMENTS GRATUITS.

« Nos chers associés et abonnés de *l'Ange adorateur* apprendront avec plaisir qu'une réduction de vingt pour cent sera faite sur toutes les messes qu'ils nous chargeront de dire.

« De plus, lorsqu'un de nos abonnés sera en danger de mort, nous devrons en être avertis immédiatement, afin de pouvoir le recommander aux messes, aux prières et aux communions de tous les abonnés.

« Des messes de *Requiem* gratuites seront dites pour tous les abonnés défunts. »

C'est un vrai plaisir de mourir à si peu de frais.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Au bureau de location d'un théâtre, une dame, après avoir voulu retenir des places pour la trentième représentation d'une pièce à succès, demande si elle ne pourrait pas les avoir pour une date plus rapprochée.

« Certainement, lui répond la buraliste, je puis vous les donner pour demain.

— Tout n'est donc pas loué pour un mois?

— Oh! non, Madame.

— Mais alors je n'en veux plus! »

Réflexion d'un villageois assistant à la sortie du Salon le jour du vernissage :

« Des malins tout de même, ces Parisiens! Ils sont plus de dix mille à aller voir de la peinture, et pas un n'en a attrapé. »

Au Salon, devant les deux magnifiques portraits de Cabanel, un impressionniste cause avec un critique.

« Son immense succès, dit-il, tient à ce qu'il a fait un pas vers nous.

— Eh bien! répond le critique, vous ne feriez peut-être pas mal de lui rendre sa politesse. »

Entre concierge et locataire.

« Vous devez trois termes, et le propriétaire vous donne congé.

— J'aurais préféré qu'il m'augmentât. »

Deux jeunes mariés regardent deux bouvreuils en train de se becqueter. Tout à coup l'un des oiseaux s'envole.

« Ah! la vilaine bête! s'écrie la jeune femme : je parie que c'est le mâle. »

Emprunté au lexique de poche de l'*Événement*.

Décence. — Voile fourni par l'éducation, et dont les femmes se font, naturellement, une séduction de plus.

Féroce. — Qualificatif infligé par l'homme aux animaux qui ne se laissent pas dévorer par lui.

Pensée d'un sceptique, par Ph. Gerfaut :

« Il y a deux choses difficiles à arracher à une femme : le secret de ses amours et l'adresse de sa couturière. »

PETITE GAZETTE. — On vient de mettre en vente, à la Librairie des Bibliophiles, deux volumes intéressants à divers titres. Le premier, *le Régiment de la Calotte* (1702), a pour auteur M. Léon Hennet, sous-chef au Ministère de la guerre, où il a pu trouver de curieux et authentiques renseignements pour son livre qui retrace l'historique à la fois anecdotique et documentaire de cette singulière milice. C'est une étude très travaillée, vivement écrite et d'un sérieux intérêt.

Le second volume a pour titre *Répertoire de la Comédie-Française* et pour auteur M. Charles Gueullette, si expert, comme chacun sait, en matière théâtrale. Il reproduit une série d'articles où notre érudit confrère passe en revue toutes les représentations de la Comédie-Française pendant l'année 1885. C'est le second volume de la collection. Le premier s'appliquait à l'année 1884. En tête de chaque volume, d'une typographie irréprochable, figure le portrait d'un sociétaire-femme de la Comédie-Française, gravé par Abot. L'an dernier c'était Mlle Bartet, cette année c'est Mlle Dudlay.

— Le célèbre pianiste Rubinstein a donné cet hiver, à Paris, une série de concerts qui ont été extraordinairement suivis ; on a fait fête à ce roi du piano, « le seul pianiste », comme le qualifie le rédacteur musical de la *Revue des Deux-Mondes*.

A la suite de ces succès répétés, qui lui ont rapporté de grosses recettes, M. Rubinstein, en quittant Paris, a voulu témoigner à sa façon sa gratitude au public d'élite qui l'a si chaleureusement accueilli et fêté, et il a laissé les sommes suivantes aux personnes et aux institutions ci-après :

A la veuve et à l'orpheline de Th. Ritter, 2,000 francs ;

A l'Institut Pasteur, 2,000 francs ;

A l'Association des artistes musiciens, 2,000 francs ;

A l'Orphelinat de l'abbé Roussel, 2,000 francs ;

A un artiste dont le nom ne sera pas publié, 2,000 francs.

— *Les Médailles d'honneur.* — Le 28 ont eu lieu au Salon les votes pour la médaille d'honneur de la sculpture et celle de la peinture. Pour la sculpture, trois tours de scrutin n'ont donné aucun résultat, et il n'y a pas eu de médaille décernée. Dans la peinture, M. Jules Lefebvre a eu la médaille d'honneur après deux tours de scrutin. A voir les résultats négatifs que produit si souvent, depuis quelques années, le vote de cette médaille, il semble que les artistes soient moins préoccupés de savoir à qui ils la donneront que de chercher à qui ils ne la donneront pas.

NÉCROLOGIE. — Mme Mathilde Stevens, qui a longtemps collaboré au *Gil Blas* sous le pseudonyme de *Jeanne Thilda*, est décédée le 16 mai à la suite d'une longue et cruelle maladie.

— M. Auguste Marc, ancien directeur du journal *l'Illustration*, où il avait remplacé Paulin, est mort le 19 de ce mois. Il était né le 12 juillet 1818, à Metz. D'abord peintre, et peintre distingué, — élève de Paul Delaroche, — M. Marc exposa pendant une dizaine d'années un certain nombre de toiles dont plusieurs figurent aujourd'hui dans des musées de province. Son fils, Lucien Marc, l'avait depuis longtemps suppléé à *l'Illustration*, où il le remplace aujourd'hui tout à fait. Nous lui envoyons nos meilleures sympathies.

— Le peintre Karl Daubigny, paysagiste de talent, est mort le 24 mai, à l'âge de quarante ans. Il était fils du grand artiste du même nom.

— Un autre peintre, Édouard Frère, qui habitait Écouen depuis quarante ans, y est décédé le même jour 24 mai, à l'âge de soixante-sept ans.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

1129 — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 11 — 15 JUIN 1886

SOMMAIRE.

LA QUINZAINE. — Nous sommes toujours le peuple le plus spirituel de la terre, seulement il est regrettable que notre esprit ne soit pas un esprit de conduite et que souvent il se manifeste beaucoup plus par des « fumisteries » que par des actes et des faits raisonnables. Nous n'en voulons pour preuve que ce qui vient de se passer à Paris à propos du dénombrement de la popu-

lation qui est en train de se faire, et auquel la population même ne se prête que d'une manière récalcitrante et parfois ridicule.

Pour arriver au but qu'elle se propose, l'administration a fait déposer chez tous les concierges des questionnaires imprimés, ayant pour objet de faire connaître le nombre des habitants de chaque maison, leur situation de famille et leur position sociale. Or, un grand nombre de personnes n'ont pas daigné répondre aux questions posées, pendant que d'autres y répondaient par des plaisanteries de ce genre qui ont été signalées dans les journaux spéciaux : *J'ai quarante-deux enfants de quarante-deux femmes différentes. — Je voudrais bien voir s'allonger le nez de Jules Ferry. — Vous êtes bien curieux! — Ça ne vous regarde pas! — Mêlez-vous de vos affaires, et fichez-moi la paix!* et d'autres réponses certainement aussi spirituelles, mais que la bienséance nous interdit de reproduire.

Et remarquez que c'est d'après le dénombrement exact de la population qu'on doit établir les listes électorales, et que ce sont précisément ceux-là mêmes qui sont les plus désireux de l'extension du suffrage universel qui font tout ce qu'il faut, en agissant comme nous venons de le dire, pour en rendre le fonctionnement plus difficile, et à coup sûr plus incomplet. Notez, en outre, qu'il n'y a pas de pénalité établie contre ce refus de renseignements, pourtant bien inoffensifs pour tout

le monde ! Ce qui revient à dire qu'il va falloir réglementer la matière et rendre obligatoires les renseignements indispensables qui étaient demandés. Ça ne fera jamais qu'une loi de plus à édicter, mais au moins celle-là sera plus utile que bien d'autres, et ceux qui la regarderont comme vexatoire n'auront évidemment qu'à s'en prendre à eux-mêmes de l'obligation où on les mettra d'accomplir un acte aussi simple que celui qui leur était gracieusement demandé !

— Ce n'est pas non plus au Conseil municipal de Paris que s'est réfugié ce bon esprit français traditionnel qui est surtout composé de bonne humeur et de bon sens ! Dans ce Conseil extraordinaire, tout est extraordinaire en effet, et il y a surtout une question qui a le don de faire bondir et de surexciter tous ses membres, à quelques exceptions près... *rari nantes !* Cette question, c'est la question religieuse. Le Conseil municipal ne veut même plus que le nom du bon Dieu soit prononcé dans les livres remis aux enfants des écoles communales !

Ainsi, dans une des dernières séances du Conseil, M. Hovelacque s'est indigné de ce qu'un livre d'un M. Bruno, intitulé : *Premier livre de lecture et d'instruction pour l'enfant*, fût toléré dans les écoles, tant son esprit était mauvais et subversif de toute bonne doctrine ! Et M. Hovelacque signale à la réprobation de ses collègues ce livre monstrueux, qui a déjà eu 119 éditions, qui est depuis longtemps en usage dans les écoles,

et où l'on a l'audace de parler de la bonté de Dieu, de nos devoirs envers Dieu, et autres billevesées dont M. Hovelacque ne revient pas! « Qu'est-ce que Dieu? dit-il. Nous ne voulons pas le savoir; nous l'ignorons! » Et le Conseil, suivant naturellement M. Hovelacque dans cette voie moralisatrice, réclame la suppression du livre incriminé. Il n'exige cependant pas que ses exemplaires soient brûlés en place de Grève; mais pour un peu il demanderait la tête de son auteur qui n'est autre, sous le pseudonyme de Bruno, qu'un membre éminent de l'Université, M. Fouillée, maître de conférences à l'École normale, correspondant de l'Institut, etc... Mais c'est bien fait pour M. Fouillée! Pourquoi diable s'avise-t-il, dans le temps où nous vivons, d'enseigner aux enfants du Conseil municipal qu'il y a peut-être encore un Dieu? Que n'a-t-il fait comme M. Hovelacque, et que n'a-t-il déclaré que Dieu est tout simplement une « quantité négligeable », et qu'il faut l'ignorer[1]?

---

1. Depuis la séance du Conseil où s'est produit cet incident, M. Fouillée a adressé aux journaux la lettre suivante :

« Menton, 4 juin.

« Monsieur le rédacteur en chef,

« C'est par erreur que, dans la séance du Conseil municipal de Paris dont votre journal a rendu compte, on m'a attribué les livres pour les écoles qui sont signés « Bruno », et pour lesquels, d'ailleurs, je professe la plus grande admiration.

« Je dois à la vérité de dire que l'auteur de ces livres est Mme Fouillée.

« Veuillez agréer, etc.

FOUILLÉE. »

— Les héritiers Gaillardet renouvellent aujourd'hui leur procès pendant, depuis 1884, contre la famille d'Alex. Dumas père, laquelle s'est permis de faire mentionner sur le bronze de la statue du célèbre romancier, au square Malesherbes, le drame de *la Tour de Nesle* au nombre de ses innombrables œuvres.

Or, depuis 1884, Mme veuve Gaillardet a suivi son mari dans la tombe, où il l'avait précédée en 1882. On avait pu croire un moment ce singulier et inutile procès éteint, et le voilà qui recommence. A quoi bon? Les demandeurs s'appuient, pour justifier leur dire, sur la lettre suivante écrite par Alex. Dumas à Gaillardet en 1832 :

Monsieur,

M. Harel, avec qui je suis en relations continues d'affaires, est venu me prier de lui donner quelques conseils pour un ouvrage de vous qu'il désirait monter. J'ai saisi avec plaisir cette occasion de faire arriver au théâtre un jeune confrère que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais que je désire bien vivement y voir réussir.

J'ai aplani toutes les difficultés qui se seraient présentées à vous pour la mise en répétition d'un premier ouvrage. Votre pièce, telle qu'elle est maintenant, me paraît susceptible d'un succès. Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, que vous en restez seul auteur; que mon nom ne sera pas prononcé; c'est une condition sans laquelle je reprendrais de l'ouvrage ce que j'ai été assez heureux pour y ajouter; si vous regardez ce que j'ai fait pour vous comme un service, permettez-moi de vous le rendre, sinon de vous le vendre. Venez donc à

Paris le plus tôt possible, Monsieur, car *la Tour de Nesle* sera jouée d'ici à quinze jours au plus tard.

Mille compliments empressés.

Signé : ALEXANDRE DUMAS.

Rue Saint-Lazare, 40.

A cette lettre, les héritiers d'Alex. Dumas, — c'est-à-dire, M. Alex. Dumas fils, — en opposent une autre, qui est également bien topique, et qui semble annuler tout simplement la précédente. Dans cette lettre, qui date de 1861, et que nous avons déjà reproduite dans notre *Gazette* (n° du 31 août 1882), M. Gaillardet invite Marc-Fournier, alors directeur de la Porte-Saint-Martin, à joindre à son nom sur l'affiche, celui d'Alex. Dumas pour la reprise de *la Tour de Nesle* qui avait lieu à ce moment, et il ajoute :

... Je tiens à prouver à Alex. Dumas que j'ai oublié mes vieilles querelles pour me souvenir uniquement de nos bons rapports d'hier et de la grande part que son incomparable talent a eue dans le succès de *la Tour de Nesle.*

FRÉDÉRIC GAILLARDET.

Il nous semble que la lecture de cette seule lettre doit, mieux que toute plaidoirie, servir les intérêts de la mémoire d'Alex. Dumas, et que le tribunal ne peut décider qu'une chose, c'est que *la Tour de Nesle* appartient aux deux auteurs, en quelque sorte comme propriété indi-

vise, et que par conséquent ils ont le droit de la faire figurer chacun dans leurs œuvres!

— Le lieutenant-colonel Herbinger est mort à Paris, le 26 mai. On sait que ce brave militaire, qui s'était distingué au Tonkin, en était revenu poursuivi par une grave accusation à laquelle s'était surtout associé l'un des généraux commandant l'expédition, le général Brière de l'Isle. On assurait que le colonel avait des habitudes d'intempérance trop fréquentes, lesquelles avaient eu, surtout dans les dernières affaires, une influence désastreuse au point de vue du résultat des opérations dont on l'avait chargé. Le colonel Herbinger était revenu en France pour se justifier, et un conseil de guerre réuni à Saint-Malo avait examiné sa conduite et finalement l'avait déchargé de toutes les accusations portées contre lui. Mais le colonel, qui était sujet à de douloureuses affections du cœur, ne put survivre aux émotions violentes que lui causa cette triste affaire, et il succomba peu après.

Cependant un fait était demeuré inexpliqué, mais certain. Le colonel Herbinger était sujet, tout le monde l'avait constaté, à de fréquents accès pendant lesquels son attitude était absolument celle d'un homme ivre. On pouvait donc comprendre à la rigueur que ses hommes, qui ignoraient son état de santé, eussent été réellement persuadés que ces accès ne provenaient que de l'abus de la boisson. Mais le médecin, qui a soigné le malheu-

reux colonel, le docteur Peter, a donné à ce sujet des explications concluantes, à un rédacteur du *Gaulois*, qui était allé « l'interviewer », et nous croyons devoir en reproduire une partie à titre de justification.

« Une des conséquences, a déclaré le docteur Peter, de l'anémie cérébrale à laquelle le colonel était en proie était l'impossibilité absolue de se tenir en équilibre à certains moments, et des vertiges analogues à ceux que produit l'abus de l'alcool; en outre, les malades atteints de ces souffrances ont la face violacée, bouffie, comme quelqu'un dont les nerfs du cou sont violemment comprimés. Je suis persuadé qu'il a suffi de ces signes extérieurs pour que l'on portât contre M. Herbinger la terrible accusation que l'on sait. »

Il est vraiment fâcheux que le docteur Peter n'ait pas cru devoir livrer plus tôt ces détails à la publicité.

Théatres. — Disette sur toute la ligne, ou à peu près; beaucoup de théâtres ont déjà fermé leurs portes à la fin du mois de mai, et le 15 juin il n'en restera plus que trois ou quatre d'ouverts.

Le 31 mai, l'Éden-Théâtre a donné un spectacle nouveau, composé d'un ballet en trois actes et neuf tableaux de M. Monplaisir, chorégraphe de nationalité française, musique de M. D'all' Argine, qui a pour titre *Brahma*. C'est dans l'Inde, en effet, et dans quelques autres parties de l'Orient que se passe le sujet du

ballet nouveau, lequel a réussi non moins que sa principale interprète, Mlle Adelina Rossi, danseuse nouvelle qui a autant de jarret que de grâce.

Le ballet était précédé d'une séance de prestidigitation par M. Buatier de Kolta, qui a escamoté sa femme, sur la scène, avec une habileté extraordinaire. C'est le comble de l'adresse! Il y a trois siècles, on eût certainement brûlé M. de Kolta sur la place publique comme un simple sorcier!

— Le 1er juin, aux Menus-Plaisirs, reprises de *Cadet Roussel, Dumollet, Gribouille et Cie*, folie carnavalesque de Clairville et Cordier, et des *Petits Moyens* de Labiche. Moncavrel joue, dans les deux pièces, avec une verve et une bonhomie dignes d'une scène plus relevée. Signalons aussi, dans *Cadet Roussel*, les intéressants débuts de Mlle Joissant (Fanchon) qui nous semble être une comédienne d'avenir.

— Le 6 juin, la Comédie-Française et l'Odéon ont fêté l'anniversaire de Corneille. Aux Français, on a joué *le Cid*, un acte de *Psyché* et un à-propos en vers de M. Blémont, déclamé par Mlle Bartet. Le mauvais temps aidant, la salle était comble; on était venu à l'issue du grand prix. L'autre partie de la foule, qui n'a pu trouver place à la Comédie-Française, s'en est allée à l'Odéon. On y donnait un assez joli à-propos en vers, *la Lettre du cardinal*, de MM. Bertal et Lafont. Ce petit acte, vivement enlevé par Rebel, Albert Lambert, Cor-

naglia et Mlle Laîné, a beaucoup plu. *Horace* et *l'Illusion comique* complétaient cette belle soirée cornélienne.

Varia. — *La Pluie et le Grand Prix.* — On sait quel temps épouvantable il a fait à Paris le jour du Grand Prix, où la pluie continue de toute cette journée a causé à l'industrie et au commerce parisiens un dommage qui vient d'être statistiquement constaté, et dont voici le curieux détail.

La société des courses, qui avait perçu une recette de 309,000 francs en 1885, n'a touché cette année que 229,000 francs, soit 80,000 francs en moins.

Les deux grands loueurs de voitures pour les courses, Brion et Dufayel, ont encaissé :

Brion, 3,000 francs contre 6,000 l'an dernier;

Dufayel, 3,000, contre 5,000.

La Compagnie générale des petites voitures avait encaissé 100,000 francs, en chiffres ronds, l'an dernier; elle n'a fait que 85,000 francs cette année.

Les cafés et restaurants spéciaux ont été également frappés :

A la Cascade on a fait 14,000 francs de moins que l'an dernier;

Chez Ledoyen, 5,000 francs, contre 15,000 en 1885;

Aux Ambassadeurs, 8,500 francs au lieu de 11,600 fr.

Au Jardin de Paris (Champs-Élysées), il y avait eu 5,000 entrées en 1885, donnant 22,000 francs; cette année, il y en a eu 59 ayant produit 350 francs.

Enfin le chemin de fer de l'Ouest, qui avait, l'an dernier, délivré 19,000 tickets pour Suresnes (champ de courses), n'en a donné que 6,000 cette année.

En somme, on calcule que la perte causée aux différentes exploitations que nous venons d'énumérer, et à beaucoup d'autres encore, n'a pas été inférieure à un million comparativement aux recettes effectuées l'an dernier.

L'Intérêt dans le roman. — A propos du volume intitulé *Trop belle,* par lequel M. Henri de Pène vient de débuter dans le roman, M. Octave Feuillet lui a adressé une lettre fort intéressante, à laquelle nous empruntons le passage suivant :

« Il est une règle que je vous aurais recommandée avant toutes les autres, si je ne voyais que vous l'avez devinée d'instinct : elle consiste à faire faire préalablement au lecteur une connaissance intime, profonde, avec les personnages auxquels on a la prétention de l'intéresser. On ne s'intéresse sérieusement, en effet, qu'aux gens qu'on connaît.

« On lit tous les jours, dans les faits divers, mille accidents arrivés à des inconnus, et on continue tranquillement de déjeuner. Mais, si l'accident est arrivé

à une personne de sa connaissance, et surtout de son intimité, on s'émeut, on s'écrie, on se passionne, on est saisi! De même, pour que le lecteur prenne un vif intérêt aux faits et gestes des personnages que vous lui présentez, pour qu'il soit sincèrement touché de leurs souffrances et de leurs joies, de leur vie et de leur mort, il faut qu'il soit intime avec eux. Vous ne devez donc pas craindre d'établir solidement les caractères et de remonter aux origines. — C'est ce que le profane vulgaire appelle des longueurs. — Bref, pour en venir à intéresser fortement le lecteur, il faut quelquefois avoir le courage de commencer par l'ennuyer un peu.

« Mon Dieu! l'auteur, tout comme le lecteur, trouve infiniment plus de plaisir dans le mouvement du récit et du dialogue que dans le travail lent et ingrat des préparations; mais, quand il cède à cette impatience naturelle pour négliger les fondations et les dessous de son œuvre, il ne fait qu'une œuvre de surface qui ne peut éveiller qu'un intérêt de même nature, léger et superficiel. C'est une faute dans laquelle vous remarquerez que les maîtres du genre ne tombent jamais; ils aimeraient mieux, comme Balzac, pécher par l'excès contraire. »

L'Émile Augier d'aujourd'hui. — M. Paul Lindau, critique, romancier et auteur dramatique allemand, a

publié récemment dans une revue, *Nord et Sud,* dont il est le directeur, la relation d'un voyage qu'il a fait en France. Son récit a été traduit par la *Revue d'art dramatique :* il est, en général, très peu favorable à nos écrivains, surtout à nos auteurs dramatiques [1]. Nous ne citerons que le passage suivant, qui nous explique pourquoi M. Émile Augier a abandonné le théâtre :

« Mon cher ami, dit Augier, j'ai appris par expérience que l'on ne s'arrête jamais à temps : on s'arrête toujours ou trop tôt ou trop tard. On a le choix. Moi, je me suis décidé à m'arrêter trop tôt. Je veux vous dire ce qui m'a décidé à le faire.

« J'étais jeune, au commencement de mes succès, quand je me trouvai un jour dans le cabinet d'un directeur de théâtre. Il était très aimable, ce directeur! Pendant que nous causions, un domestique lui apporta une carte de visite. En la lisant, il fit la grimace et dit : « Je « ne suis pas visible ! qu'il me fiche la paix, ce vieux tour- « ment ! » Je jetai les yeux sur la carte de visite : c'était la carte d'Eugène Scribe! C'était l'homme qui avait remporté le plus de succès dans notre siècle, le maître du théâtre, que l'on recevait ainsi! Et alors je me jurai que pareille aventure ne m'arriverait jamais!

---

1. M. Lindau connaît très imparfaitement les gens dont il parle. A propos de la Comédie-Française, il trouve Mlle Reichemberg « vieille », et il apprécie assez légèrement « Lefebvre », l'éminent comédien que nous connaissons tous sous son vrai nom de Frédéric Febvre.

« Je ne veux pas qu'un directeur de théâtre me fasse dire par son domestique qu'il n'est pas visible ! Et voilà pourquoi ma résolution est irrévocablement prise : je vis simplement. Le théâtre ne me fait plus plaisir ; je l'ai vu à la reprise de *l'Aventurière*. Les répétitions m'ennuient, me fatiguent, m'agacent, et je ne travaille plus. Je n'ai pas d'enfants, j'aime ma femme de tout mon cœur, comme il convient à un bon sexagénaire, et, arrivés tous deux au crépuscule de la vie, nous attendons, pieusement recueillis, la tombée de la nuit ! »

Le Chantage des journaux. — A propos de Charles Maurice, le plus remarquable maître chanteur de la presse théâtrale, Aurélien Scholl nous disait dernièrement, dans une de ses dernières chroniques du *Matin* :

« En dehors des piqûres destinées à forcer l'abonnement au *Courrier des Théâtres*, Charles Maurice avait établi un tarif et envoyait régulièrement sa facture à ses abonnés.

Avoir débuté sous d'heureux auspices . . .	1	»
Doué d'une mémoire imperturbable.	»	50
S'être chargé d'un rôle ingrat.	1	25
Acteur qui ne gâte rien	»	30
Création hors ligne	10	»
Avoir attiré l'attention du directeur de la Comédie-Française	15	»
Revu avec plaisir après une longue absence.	6	»

Beaucoup de verve et d'entrain . . . . . . » 75
Toujours de bonne humeur . . . . » 25
Être demandé à Lyon . . . . 5 »
S'être associé au triomphe de l'auteur. . . . 6 »
Rappelé par la salle entière . . . . 12 »
Avoir refusé un rôle. . . . . 4 »
Passé un pacte avec le succès . . . . 20 »
Avoir été augmenté par le directeur à l'issue de la représentation . . . . 30 »
Être en pourparlers avec la Russie. . . . . 10 »
Avoir été remarqué aux obsèques d'un académicien . . . . 5 »
Avoir un frère colonel. . . . . 8 »
Un neveu à Saint-Cyr . . . . 4 »
Avoir adopté l'enfant d'un machiniste qui s'est tué en tombant des frises . . . . 10 »
Bruit d'un brillant mariage avec une demoiselle du faubourg Saint-Germain . . . . 20 »
S'être d'abord destiné à la médecine. . . . 2 »
Avoir été reconnu sur le boulevard et aussitôt entouré de passants sympathiques. . . . . 50 »

Il y avait des prix pour les théâtres lyriques et d'autres pour les scènes de drame. « Notre brave Hippolyte » ne coûtait que 25 centimes ; « notre joyeux Victor », 50 centimes ; « plus jeune que jamais », 2 francs ».

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Derniers échos du recensement auquel vient de se livrer la ville de Paris.

Le recenseur s'adressant à un monsieur :

« Votre profession ?

— Homme public. »

Le recenseur très troublé :

« Et madame? »

« Vous déclarez, dit le recenseur, avoir un enfant, mais vous n'indiquez ni son âge ni son sexe.

— Vous êtes vraiment trop curieux. Ma femme n'est enceinte que de trois mois. Mais, si vous voulez attendre!... »

Dans un ménage à deux :

« Êtes-vous mariés? »

La femme, rougissant, et désignant son compagnon :

« Lui seulement. »

Un monsieur, passant sa tête à la portière d'un fiacre qui ne brûle pas précisément le pavé :

« Dépêchez-vous, cocher, je suis à la minute.

— Possible, mais, moi, je suis à l'heure. »

Un poète parnassien s'est foulé le pied l'autre semaine.

« Le pauvre garçon! dit un de ses confrères, pourvu que la cheville ne soit pas atteinte!... cela le gênerait tant pour faire ses vers! » (*Gil Blas.*)

Une femme vient d'accoucher de trois enfants.

Le père rencontre un ami et le force à venir admirer sa nichée.

« Très beaux, dit l'ami distrait. Lequel gardez-vous? » (*Intransigeant.*)

PETITE GAZETTE. — Comme tous les ans, le grand prix a été couru le 6 juin. Il faisait un temps horrible, et il y avait cependant grande foule. C'est un cheval anglais, Minting, appartenant à M. Vyner, neveu du marquis de Ripon, qui a triomphé. Cette course est la vingt-troisième depuis la fondation du grand prix : les Anglais ont gagné le prix douze fois et les Français onze fois. Nous avons donc une revanche à prendre.

— Voici une curieuse révélation faite dans *le Temps*, sur les origines de Stanley, par M. Philippe Daryl, qui n'est autre, comme chacun sait, que notre confrère Paschal Grousset.

L'Angleterre et l'Amérique se disputaient l'honneur d'avoir donné naissance au célèbre voyageur-explorateur Stanley. On le croyait surtout Américain, parce qu'il avait pris part, comme officier, à la fameuse guerre de sécession. Or la vérité, aujourd'hui découverte, est que Stanley se nomme en réalité *John Rowland*, et qu'on l'appelait aussi dans sa première enfance *John Bach*. Il est le fils naturel d'une pauvre fille de Denbigh, dans la principauté de Galles, Betsy Parry, et d'un

jeune fermier du voisinage, John Rowland, qui l'avait séduite. Il est né en 1841.

Le jeune Rowland, après une jeunesse sans intérêt, ne trouvant pas à utiliser en Angleterre ses idées d'indépendance et d'ambition, s'enfuit en Amérique. Arrivé à la Nouvelle-Orléans, il entra comme apprenti chez un grand épicier nommé *H. M. Stanley*. Il lui donna tant de satisfaction que celui-ci l'adopta et lui fit prendre son nom. Il mourut en 1861, et depuis ce jour le fils de John Rowland et de Betsy Parry n'a plus quitté le nom de son père adoptif qu'il a tant illustré surtout en Afrique, où il eut l'honneur de retrouver Livingstone.

Nécrologie. — Le 21 mai est mort M. Blaise, des Vosges, vice-président de la Société d'économie politique, rédacteur du *Journal des Economistes*, etc... Il avait soixante-quinze ans.

— 23. Mort du célèbre historien allemand Léopold de Ranke, né le 21 décembre 1795. Son livre le plus connu est l'*Histoire des peuples romains et germaniques;* on lui doit aussi une *Histoire d'Allemagne à l'époque de la Réforme.*

— 30. Mort du frère du compositeur Jules Massenet, connu dans les lettres sous le nom de Massenet de Marancourt. Il a publié des romans, a collaboré à divers journaux, et a dirigé, en ces dernières années, l'Opéra français de Buenos-Ayres.

— 2 juin. Pierre Cottin, artiste peintre et graveur, décédé à Bessancourt.

— 2. Jules Petit, professeur de chant à l'école Lavoisier, âgé de quarante-sept ans. Excellente basse chantante, il avait longtemps appartenu à l'ancien Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple où on l'avait surtout remarqué dans *Joseph* et dans *Faust*.

VARIÉTÉS

LES CINQUANTE ANS DE *LA JUIVE*

Le 26 mai, l'Opéra a fêté d'une manière exceptionnelle le cinquantième anniversaire de la première représentation du chef-d'œuvre d'Halévy, *la Juive*, par une soirée en l'honneur du maître, où l'on a représenté *la Juive* pour la 500e fois. Donc, ce chef-d'œuvre, tout chef-d'œuvre incontesté qu'il est, n'a été joué à Paris que dix fois par an, en moyenne, depuis qu'il existe !

Pour cette soirée, tout à fait solennelle [1], M. Édouard Blau a composé une cantate dont la musique a été empruntée par M. Jules Cohen à divers ouvrages d'Halévy. Ensuite MM. Lassalle et Duprez, — oui, Duprez lui-même, le Duprez d'autrefois, le triomphant Duprez de *Guillaume Tell* et de *la Juive*, — Lassalle et Duprez se sont placés devant le buste d'Halévy et, tour à tour, ont déclamé des strophes, du même M. Blau, dont voici les dernières dites par M. Duprez, au milieu des acclamations trois fois répétées de la salle tout entière :

Oui, j'ai voulu venir, et vous ne pouviez croire
Que votre appel devait me trouver hésitant,

1. MM. Duc (Éléazar), Gresse (Brogni), Bertin (Léopold) ; Mmes Rose-Caron (Rachel) et Lureau-Escalaïs (Eudoxie).

Et qu'en ce jour qui va consacrer la victoire
Ne reparaîtrait pas le plus vieux combattant.

Jeunes gens, sur vos fronts c'est l'aube qui se lève;
Un chemin radieux à vos pas est tracé;
L'avenir vous sourit, doré par votre rêve!...
Je ne suis pas jaloux : car, moi, j'ai le passé!

(*Se tournant vers le marbre.*)

Et le passé, c'est lui! — Quelle pure lumière
Il épanchait en nous! Comme il nous enivra
Lorsque d'Éléazar il dictait la prière,
Ou faisait pour Guido s'éveiller Ginevra!

Ah! quand Gérard pleurait la tendresse ravie,
Quand Charles maudissait un étranger vainqueur,
Je me sentais si bien exister de leur vie,
J'avais tant leur angoisse ou leur extase au cœur,

Que, d'un maître immortel interprète éphémère,
Tandis qu'on l'acclamait, parfois je fus tenté
De prendre un peu pour moi, — pardonnez la chimère, —
Cet applaudissement par lui seul mérité!

(*Saisissant une couronne.*)

Gloire au génie! A toi! Le siècle dont nous sommes
De tes rythmes sacrés demeure inassouvi;
D'autres, d'autres encor passeront... Mais les hommes
Ne désapprendront plus le grand nom d'Halévy!

On sait que c'est Nourrit qui créa le rôle d'Éléazar; Levasseur créa le cardinal, Lafont Léopold, Mme Dorus Eudoxie, et Mlle Falcon Rachel. Ce dernier rôle était la première création de Mlle Falcon qui avait débuté le 2 juillet 1832 dans *Robert le Diable* (Alice).

La *Juive* est le seul opéra français qui ait, jusqu'à ce jour, atteint le chiffre de 500 représentations. La partition n'en fut cependant payée que 30,000 francs par l'éditeur Schlesinger.

Voici, à propos de l'anniversaire de *la Juive*, une lettre peu connue dans laquelle l'illustre créateur du rôle d'Eléazar donne d'intéressants détails à la fois sur l'opéra d'Halévy et sur l'administration de l'Académie de musique à l'époque où fut représentée *la Juive* :

27 mars 1835.

Tu as bien raison de te plaindre que nous laissons aux autres le soin de te donner de nos nouvelles, et tu ne m'accuseras jamais plus que je ne m'accuse moi-même d'être toujours en arrière avec toi. Voilà qu'il vient de m'arriver un succès, que tu aurais dû savoir par moi seul, et j'ai laissé les journaux te l'apprendre. Comme tu sais la foi qu'il faut avoir dans tout ce qui s'imprime quotidiennement à Paris, tu attends sans doute mon mot sur *la Juive*. Je vais commencer par te dire ce qui me regarde.

Tu sais que c'est un rôle de père que je joue dans cet ouvrage, et tu te rappelles sans doute combien j'ai hésité à accepter ce rôle qui sortait tout à fait de mes habitudes. Cependant je dois convenir aujourd'hui que j'ai bien fait de l'accepter : car je lui dois un progrès

pour mon talent et un grand succès auprès du public. Depuis *Guillaume Tell,* rien n'a été écrit d'aussi favorable à ma voix, et la part est aussi belle pour le chanteur que pour le comédien. Je t'avouerai que j'avais besoin de ce succès pour me donner du courage. La marche que prend l'administration de l'Opéra depuis quelque temps me désespérait. Elle s'occupe bien plus du matériel de la mise en scène que des artistes et des auteurs. Le décorateur, le fourbisseur, le ferblantier, le bijoutier, le brodeur, le tapissier, etc., etc., sont aujourd'hui les hommes d'art que M. Véron engage au service de l'Opéra ; mais la poésie, la musique, le chant et la danse ne sont plus que des prétextes pour faire ressortir la prodigalité de M. Véron. Cette fois-ci, ce n'est pas sa faute si chanteurs et compositeur n'ont pas été écrasés par toute une cavalerie cuirassée qui leur a passé sur le corps. Au sortir de la première représentation, on n'avait vu que des costumes et des décors dans *la Juive :* heureusement que le public a bientôt su par cœur toute cette friperie qu'on lui jetait à la tête ; et, revenu du premier éblouissement, il s'est aperçu qu'il y avait dans cet ouvrage encore plus de bonnes choses à entendre que de belles choses à voir, et la musique a triomphé de la ferblanterie. Il y a bien des notes cachées encore sous les cuirasses, mais il s'en dégage chaque jour de nouvelles, auxquelles le public fait bon accueil.

Mlle Falcon a une bonne part à revendiquer dans cette victoire, et cette fois je ne suis pour rien dans son succès, car elle n'a répété son rôle qu'une seule fois avec moi, et je n'ai eu qu'à dire *amen* à tout ce qu'elle faisait.

Quant à l'ouvrage, il mérite plus d'éloges qu'on ne lui en a donné en général (je parle de la musique). Halévy n'est ni un Rossini ni un Meyerbeer ; mais, après ces grands maîtres, c'est aujourd'hui le seul jeune compositeur qui donne plus que des espérances. Une bonne moitié de l'opéra de *la Juive* peut soutenir la comparaison avec une infinité d'œuvres réputées bonnes, et bien des opéras de second ordre s'accommoderaient de l'autre moitié. Mais Halévy ne s'est pas mis sous le patronage des grands faiseurs ; Halévy est modeste ; et, comme il ne crie pas bien haut qu'il est le premier de tous, on le traite en petit garçon.

Voilà où en est l'Académie royale de musique, et Dieu sait dans quel état elle sera quand M. Véron la remettra aux mains du gouvernement, qui l'a si constitutionnellement abandonnée ! Mais qu'est-ce que l'art pour un gouvernement constitutionnel ? Heureusement que je crois encore plus à l'avenir et à la puissance de l'art qu'à l'avenir et à la puissance du gouvernement constitutionnel : ce qui fait que je travaille encore plus que je n'ai jamais travaillé, parce que j'espère qu'un jour on fera de nous autre chose que ce qu'on en fait.

Ce sont peut-être des rêves que mes espérances ; mais je les aime, car ils m'aident à m'améliorer, et le plus sûr moyen de travailler au progrès de tous, c'est de s'occuper du progrès individuel. *Fais ce que dois, advienne que pourra.* Quand j'aurai du temps devant moi, je te dirai tous ces rêves, qui me donnent foi dans l'avenir en me laissant jouir du présent.

Ton ami,

AD. NOURRIT.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.



1129 — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 12 — 30 juin 1886[1]

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Calomnie au théâtre. — Louis II de Bavière. — L'éloquence au Corps législatif et au Sénat. — Entre Bretons. — Lettres inédites. — Théâtres : Hippodrome, Théâtre-Lyrique, Opéra-Comique, Comédie-Française.

Varia : Jules Janin et Vacquerie. — Le Prince de Joinville en prison. — La Courante de Truffier. — Le *Sicilien* en musique. — Le Théâtre au Cambodge. — Mots de la Quinzaine.

Petite Gazette. — Nécrologie.

La Quinzaine. — Le mot célèbre « Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours Notre-Dame, je commencerais par passer la frontière, sauf à me justifier ensuite » est toujours cruellement vrai, à Paris au moins. Toute histoire, si invraisemblable, si absurde qu'elle soit, imprimée,

---

1. Nous terminons aujourd'hui notre table décennale des annees 1876 à 1885. Nous conseillons à nos abonnés de la faire brocher en tête du tome I de 1886, où se trouve sa véritable place.

racontée, colportée, devient en quelques heures article de foi pour les trois quarts des badauds parisiens.

Ainsi n'a-t-on pas raconté dans cette dernière quinzaine que le directeur d'un grand théâtre de Paris avait été surpris par sa femme en conversation par trop intime avec une de ses plus jolies pensionnaires! Ladite femme, en épouse justement courroucée, avait brandi un revolver à la fois contre son volage époux et contre sa maîtresse d'un jour, puis, cette grande colère tombée, avait tenté de s'empoisonner! Et remarquez que cette pseudo-tragique aventure se trouve avoir pour acteurs principaux un mari et une femme qui sont estimés de tout le monde et dont précisément le ménage est renommé comme le plus exemplairement uni et le plus heureux. Ajoutez qu'il n'y a pas un mot de vrai, mais pas un seul, dans toute cette histoire bêtement et méchamment inventée, et dont le but final est facile à entrevoir. La brillante situation du directeur en question a été battue en brèche depuis le premier jour par des envieux qui imaginent et publient à plaisir de petites infamies de ce genre, en vue de leurs seuls intérêts. Le récit en question a circulé, augmenté, amplifié; mais la vérité s'est fait jour, et de cette vile calomnie il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir d'une bien inutile et méchante action.

— Un tragique événement vient de se passer en Bavière. Le roi Louis II, qui venait d'être déposé pour

cause d'affaiblissement mental, a mis fin à ses jours le dimanche 13 juin, en se précipitant dans le lac de Starnberg, sur les rives duquel, il y a quelques années encore, il se plaisait à entendre, au clair de la lune, les mélodies de son opéra de prédilection *Lohengrin*. On a trouvé le corps du roi près des rives du lac en même temps qu'on découvrait celui de son médecin, le docteur de Gudden, que, dans un accès de sa folie, le malheureux souverain avait, après une lutte désespérée, entraîné et noyé dans le lac avec lui.

Louis II était né le 25 août 1845 ; il régnait depuis le 10 mars 1864. Il est plus connu par ses excentricités et par son goût exagéré des luxueuses et folles dépenses que par le bien qu'il aurait pu faire. Son règne, relativement long, n'aura été marqué par aucun acte dont l'histoire lui doive tenir compte. C'était cependant un prince intelligent, lettré et artiste. Mais, en raison de son état de santé sans doute, il poussait toutes choses à l'excès. Son amour immodéré pour la musique de Wagner lui a fait une réputation étrange en matière d'art. Louis II n'aimait que Wagner, et il dépensa pour faire exécuter ses œuvres des sommes considérables qui n'ont cependant pas servi à établir la gloire universelle du maître. Ses œuvres, bien que patronnées à si grand son de caisse par ce royal admirateur, n'ont soulevé que des enthousiasmes restreints, et peut-être seront toujours discutées.

Le roi Louis II laisse un frère, Othon, qui lui succède, et qui est lui-même dans un état mental sans espoir de guérison. Un régent, le prince Luitpold, oncle des deux rois, occupe en conséquence le pouvoir, sous la haute surveillance de M. de Bismark. Car on sait que c'est sous le règne de Louis II et à la suite de Sadowa, puis de la guerre de France, que ce gentil et poétique royaume de Bavière a perdu son indépendance pour devenir une grande mais simple préfecture du nouvel empire d'Allemagne.

— La Chambre des députés et le Sénat ont successivement discuté et adopté un projet de loi aux termes duquel les chefs des familles qui ont régné en France, et leur héritier direct, par ordre de primogéniture, doivent quitter le territoire de la République. Cette loi a été promulguée le 23 juin et se trouvait par suite rendue exécutoire ce même jour.

Nous n'avons pas à apprécier ici cette grave mesure; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle a donné lieu, dans les deux Chambres, à des débats qu'on peut qualifier de solennels, et auxquels ont pris part les orateurs les plus illustres dans les deux camps. A la Chambre des députés M. de Mun a déployé une éloquence réelle au sens le plus élevé du mot; il n'a peut-être pas serré la question de très près, mais au point de vue artistique et littéraire, académique même, son discours a été un véritable modèle, et il a produit une

vive impression à laquelle n'ont pu se dérober même ses adversaires.

Au Sénat, MM. Jules Simon, Bardoux et d'Audiffret-Pasquier ont également parlé en orateurs surtout littéraires, et avec cette belle et sereine éloquence qui devient si rare aujourd'hui où toutes les questions, même purement sentimentales, comme celle de l'expulsion des princes, se réduisent à des questions d'affaires et sont généralement discutées comme telles. C'est ainsi que M. Léon Renault, parleur très habile et très disert, a lui-même traité la question beaucoup plus en avocat qu'en orateur.

C'est à M. de Freycinet qu'est échu le périlleux honneur de répondre à ces belles harangues, toutes opposées à sa propre opinion. Le président du Conseil n'a pas non plus la grande éloquence de la tribune, cette éloquence des Berryer, des Guizot et même des Dufaure; mais c'est, au premier degré, un orateur d'affaires. Il sait grouper ses arguments avec un art infini et en tirer avec une merveilleuse habileté les conclusions nécessaires. Il est souple et insinuant; le timbre de sa voix est doux et moelleux, et sa parole coule, pour ainsi dire, sans effort et sans recherche apparente. Elle est toujours élégante, et il sait la rendre persuasive. Rarement son organe s'élève au-dessus de sa force ordinaire, mais il obtient, avec cette douceur de parole et cette simplicité si claire et si nette d'argumentation,

des résultats souvent très supérieurs à ceux de ses adversaires avec leur éloquence plus académique et plus brillante.

Ce grand débat politique a donc mis en présence quelques orateurs vraiment remarquables, et il a eu, surtout au Sénat, une ampleur et une élévation qui ont rappelé quelques-uns des beaux jours de l'éloquence parlementaire française.

Curieuse coïncidence : le 22 juin 1791, l'Assemblée nationale ordonnait que Louis XVI et sa famille, arrêtés à Varennes, fussent ramenés à Paris, et le 22 juin 1886 on enjoint aux princes de passer la frontière. Il y a quatre-vingt-quinze ans, on empêchait les princes d'aller conspirer à l'étranger, aujourd'hui on les y envoie. Explique cela qui pourra.

Entre Bretons. — Dans un banquet, qui réunissait dernièrement des écrivains angevins et bretons, MM. Ernest Renan et Jules Simon ont prononcé deux allocutions pleines de bonhomie, de finesse, et même d'anecdotes. Les deux éminents orateurs ont commencé par s'adresser d'aimables et mutuels compliments ; puis Jules Simon a parlé plus longuement. Voici deux jolies histoires empruntées à sa causerie toute familière :

« Combien la Bretagne a changé depuis quarante ans ! s'écria Jules Simon : dans un récent voyage dans la presqu'île, je ne l'ai retrouvée que dans quelques

coins, à Vannes, par exemple, avec ses vieilles maisons qui datent du duc de Bretagne!...

— Et Tréguier, s'écrie M. Renan, qui réclame pour sa patrie.

— J'ai vu aussi Tréguier, reprend Jules Simon. Et, à ce propos, il faut que je vous dise que ce Renan est propriétaire dans la ville de Tréguier. Je suis allé visiter sa maison avec deux amis, et sa locataire m'a dit : « Ah! Monsieur, puisque vous connaissez M. Renan, vous devriez bien le prier de nous faire des réparations. » J'ai fait alors une enquête; elle a fini par avouer qu'elle ne payait pas ses loyers. « Alors, pourquoi, lui dis-je, exigeriez-vous des réparations?

— Mais, Monsieur, il est le propriétaire! »

C'est là toute la question sociale. Ah! si l'on expliquait cela à Decazeville!

Étant à Tréguier, j'ai visité la chambre où est né M. Renan, et voici le dialogue échangé par moi avec la bonne femme qui me conduisait :

« Est-ce qu'il ne vient jamais d'étrangers voir la chambre de M. Renan?

— Si, Monsieur.

— Vient-il des Anglais quelquefois?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, la première fois qu'il en viendra, vendez-leur donc la plume avec laquelle il a écrit la *Vie de Jésus*; ça vous fera de beaux revenus. »

« Alors cette femme, très Bretonne, me dit : « Mon « Dieu, Monsieur, je ne l'ai pas! » Eh bien, mon cher Renan, c'est la vieille Bretagne qui a parlé par la bouche de cette bonne femme. La Bretagne que nous allons faire aurait dit : « Je vais en acheter deux cents « demain matin. »

Lettres inédites. — Nous trouvons, dans le catalogue d'une vente d'autographes dirigée par Eugène Charavay, la description suivante d'une bien curieuse lettre de George Sand au médecin Paiello (Venise, 1834), au sujet de l'état de santé d'Alfred de Musset avec qui elle faisait alors ce fameux voyage d'Italie dont il a été tant parlé depuis :

« ... Elle prie Paiello de venir, en compagnie d'un autre médecin, examiner l'état du « signor francese »; elle craint plus pour sa raison que pour sa vie.

« Depuis qu'il est malade, dit-elle, il a la tête très faible, et raisonne comme un enfant. Et cependant c'est un homme d'un caractère fort et d'une imagination puissante et un poète fort admiré en France; mais l'exaltation du travail d'esprit, le vin, la fête, les dames, le jeu, ont fatigué et surexcité ses nerfs. »

« Elle raconte qu'il y a trois mois il a été comme fou pendant toute une nuit, et qu'il voyait autour de lui comme des fantômes.

« Aujourd'hui, continue-t-elle, il est encore inquiet,

il ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait ; il se plaint, il se lamente sur un mal sans nom et sans cause ; il demande son pays, il dit qu'il est près de mourir ou de devenir fou... »

— Voici maintenant une autre lettre adressée par Rachel à Alfred de Musset, cinq ans plus tard, lettre qui appartient à la Comédie-Française à laquelle elle vient d'être offerte par un amateur bien connu comme l'un des plus fidèles amis de ce grand théâtre, M. E. Pasteur. Cette lettre a été écrite à Musset au lendemain d'une représentation, dont le poète voulait rendre compte et au cours de laquelle Rachel avait, paraît-il, essuyé le désagrément d'un murmure légèrement désapprobateur, peut-être même d'un sifflet.

A Monsieur Alfred de Musset,

59, rue de Grenelle-Saint-Germain, Paris.

29 mars 1839.

C'est moi, Monsieur, qui réponds à la bonne et aimable lettre que vous avez bien voulu adresser à ma mère. Non, je ne suis pas découragée, et ne le serai certainement pas tant que le public me témoignera sa bienveillance comme il l'a fait à la dernière représentation de *Bajazet*. Je sais bien qu'il m'est impossible d'empêcher un malheureux payé par quelque ennemi de siffler pour me troubler à la scène ; mais il est bien facile de voir quand un sifflet n'est que le résultat de la méchanceté.

Pour vous, Monsieur, qui voulez bien me demander si vous devez en parler dans la *Revue* (*des Deux-Mondes*), vous êtes

plus à portée que personne de savoir ce qui est convenable. Si j'osais dire mon avis, il me semble que, si vous jugez à propos d'en parler, ce doit être avec peu d'importance et peut-être aussi comme d'un fait qui ne se reproduira pas.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, que ce n'est là qu'un avis soumis à votre jugement et à votre appréciation. J'approuve d'avance tout ce que vous ferez.

Agréez, je vous prie, avec tous mes remerciements, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

RACHEL FÉLIX.

THEATRES. — L'Hippodrome a rouvert ses portes avec la première représentation d'une grande pantomime, *la Chasse*, qui a obtenu un vif succès. Toute la piste est transformée en bois, parcs, métairies, champs avec des chênes séculaires, des haies, de vraies maisons, des ponts, des rivières, etc. Au fond, sur des toiles peintes, des paysages à perte de vue, puis des chasseurs et des chasseresses en riches costumes écossais (en 1795), de superbes mails, des piqueurs en habit rouge, et enfin la véritable chasse à courre avec une meute qui a forcé un cerf dans les règles. Le tout est terminé par l'hallali et une magnifique curée aux flambeaux.

— Le Théâtre-Lyrique renaît régulièrement chaque année à cette époque, et pour quelques semaines, mais il joue toujours le même répertoire. Ainsi, le 10 juin, une nouvelle troupe improvisée par un M. Millaud a

donné à la salle du Château-d'Eau *le Trouvère* de Verdi, qui a toujours eu beaucoup de succès dans ce quartier. L'interprétation actuelle en est plus que médiocre comme ensemble, et nous ne trouvons guère à y signaler qu'un ténor, M. Gallois, et une chanteuse, Mlle de Garden, qui s'est fait applaudir dans le rôle de Léonor.

Le 16, au même théâtre, reprise du *Voyage en Chine* de Labiche et Delacour, musique de Bazin. On a tant ri de la pièce qu'on n'a pas songé à savoir si elle était plus ou moins bien chantée.

— Le 12, l'Opéra-Comique a repris *la Traviata* de Verdi. Ordinairement cet opéra du maître est joué en français sous le nom de *Violetta*. C'est une heureuse idée de lui avoir restitué cette fois son titre originaire et véritable. On sait que cet opéra a été joué pour la première fois à Venise en mars 1853, et à Paris, aux Italiens, en décembre 1856, et au Théâtre-Lyrique le 27 octobre 1864. Le rôle de la Traviata a été chanté par les plus grandes cantatrices : créé à Paris par la Piccolomini, qui y fut assez faible, il a été repris depuis, avec un éclatant succès, par Mmes Patti, Nillson, Albani, Heilbron, etc... C'est aujourd'hui Mme Salla qui le chante à la salle Favart avec une virtuosité digne de ses illustres devancières. Talazac (Rodolphe) et Bouvet (d'Orbel) ont été également très applaudis. A citer encore dans l'interprétation, Collin, Dulin, Mauguière, et Mmes Remy, Dupont et Esposito. *La Tra-*

viata, qui est donnée en fin de saison, servira certainement comme premier spectacle lors de la réouverture d'automne.

— Le 22, la Comédie-Française a repris *Zaïre*. Cette tragédie de Voltaire, sa plus populaire et sa moins vieillie à coup sûr, ne reparaît que de très loin en très loin sur l'affiche. Reprise en 1856 pour Stella Colas, elle avait ensuite été remisée jusqu'en 1874, époque où Sarah Bernhardt y reparut avec un succès qu'on n'a pas oublié. Aujourd'hui c'est Mlle Tholer qui se montre pour la première fois dans ce touchant personnage. Elle y a été fort goûtée autant pour sa grâce que pour sa diction qui rappelle par tant de côtés celle de son illustre professeur, Mme Arnould-Plessy.

Mounet-Sully est un admirable Orosmane ; son succès a été éclatant. Maubant, Laroche et Martel complètent cette remarquable interprétation.

Le même soir première représentation à ce théâtre de *la Sortie de Saint-Cyr*, comédie en un acte, en prose, de M. Verconsin. Cette agréable bluette ne dépare pas la collection de celles, déjà nombreuses, que nous devons à leur aimable auteur. Le sujet est un peu frêle, mais il est sauvé par l'agrément et l'ingéniosité des détails. On a beaucoup applaudi Got, H. Samary, et même Gravollet, dans ce petit acte où Mlle Reichemberg déploie surtout ses grâces mutines sans cesse renouvelées et toujours triomphantes.

Varia. — *Jules Janin et Vacquerie.* — A propos du drame de *Tragaldabas*, de Vacquerie, qui vient d'être réimprimé, le *Charivari* raconte l'anecdote suivante :

A l'époque où la pièce fut jouée, il y eut une brouille assez aiguë, mais de courte durée, entre l'auteur et Jules Janin.

Le critique avait montré les dents à la fantaisie du poète, qu'il affectait, tout le long de son article, d'appeler *M. Tragaldabas.*

A la lecture de ce feuilleton :

« Ah ! fit Vacquerie, M. Janin me donne le nom du héros de mon ouvrage. C'est bien. Je me conformerai à ce précédent. Désormais je n'appellerai plus ce feuilletoniste que l'*Ane mort.* Seulement, j'aurai le bon goût d'attendre qu'il soit passé de vie à trépas. »

Le Prince de Joinville en prison. — Voici de bien intéressants détails que M. Ranc nous donnait dernièrement dans *le Voltaire* sur l'arrestation du prince de Joinville en 1870, et auxquels l'expulsion des princes donne un piquant intérêt d'actualité :

« Dans les derniers jours de décembre, j'avais reçu d'un citoyen du Mans une lettre qui me désignait comme espion prussien un personnage qui se faisait passer pour un colonel américain. On me donnait son signalement, et l'on me parlait de sa surdité, qu'on croyait simulée. L'idée m'était venue que ce pouvait bien être le prince

de Joinville. Le lendemain, Gambetta me télégraphiait de Lyon qu'en effet le prince de Joinville était au Mans.

« Gambetta pensait, comme M. Thiers, que les lois sur les membres des familles déchues, qu'on appelle lois de proscription, sont des lois de précaution. Je partis pour le Mans avec un commissaire de police, qui n'eut pas de peine à découvrir le colonel américain et qui alla l'inviter à se rendre à la préfecture, en déclinant sa qualité.

« Le prince de Joinville comprit et ne fit aucune objection. Il se nomma en entrant dans la chambre où je l'attendais. Je lui dis : « Vous connaissez, Monsieur, la loi; en attendant que j'aie reçu des instructions du ministère de l'Intérieur, veuillez considérer cette chambre comme la vôtre. » Je trouvais la formule, même pour un prince, suffisamment courtoise. Ce ne fut pas, paraît-il, l'avis du prince de Joinville, qui se redressa, prit un air hautain et, d'un ton de violence à peine contenue, me répondit : « J'y suis bien forcé. » A quoi je ripostai : « Non, Monsieur, vous n'y êtes pas forcé, car, pour peu que vous m'en exprimiez le désir, je vais vous faire transférer à la prison. » Je ne sais si le prince de Joinville m'entendit, mais il n'insista pas, et, à partir de ce moment, dans les conversations que nous eûmes, il fut presque aimable.

« Une fois seulement nous eûmes une petite prise. Je

venais de lui communiquer une dépêche de Gambetta; il se leva vivement et, avec une irritation que je trouvai d'ailleurs fort naturelle : « Votre Gambetta, me dit-il, votre Gambetta, mais il pourrait bien faire ce qu'a fait Danton! Danton avait permis à mon père de servir! — Et justement, Monsieur, lui répondis-je (vous avez été assez Parisien, vous aimez assez Paris pour me passer une locution toute parisienne) nous ne voulons pas qu'après la guerre vos amis *nous la fassent* à Jemmapes et à Valmy! »

« Le prince de Joinville resta cinq jours à la préfecture du Mans. Il faisait dans le jardin de longues promenades; je l'avais seulement prié de ne pas se montrer à la grille. — « Pourquoi? m'avait-il demandé. — Mais parce que, si vous étiez reconnu, d'abord je serais fort injurié par les journaux réactionnaires, ce qui me serait indifférent; mais j'aurais ensuite très certainement une manifestation populaire me reprochant de vous trop bien traiter et me demandant l'égalité dans la détention. Croyez-moi, si le bruit de votre arrestation se répandait, il nous serait beaucoup plus difficile de vous mettre en liberté. »

« Le prince de Joinville écrivit à Gambetta une lettre dans laquelle il s'engageait à ne pas chercher à rentrer sur le territoire français, et il alla s'embarquer à Saint-Malo, accompagné par M. Joigneaux fils, alors secrétaire général de la préfecture de la Sarthe.

« Lorsque je le quittai, il me remercia, non sans une certaine effusion, de lui avoir fait une captivité aussi douce. Je lui répondis : « Vous avez été traité, Monsieur, comme je désirerais que l'on traitât les républicains quand on les arrête. »

La Courante de Truffier. — Il ne s'agit ici nullement d'une indisposition de l'aimable artiste de la Comédie-Française, mais d'un air qu'il doit chanter et danser dans une prochaine reprise des *Fâcheux* de Molière, et sur lequel on a déjà beaucoup parlé.

Lorsque jadis Coquelin dut jouer ce rôle, il s'adressa à Régnier, son professeur, pour lui demander des indications sur la *courante* qu'il devait chanter et danser. Or, le mouvement véritable de la *courante* était très lent, et d'ailleurs la musique primitive, écrite par Lulli, avait été perdue. Régnier l'avait remplacée par un air du *Sorcier* de Philidor, qu'il communiqua à Coquelin. Celui-ci l'arrangea un peu pour sa commodité et fit, à la représentation, un très grand effet en chantant et en dansant cette *courante*, qui n'est plus une *courante*, mais qui donne fort bien l'idée, — fausse, il est vrai, — qu'on se fait actuellement de ce genre de danse.

C'est cet air du *Sorcier,* de Philidor, que Coquelin a appris à Truffier.

Le SICILIEN *en musique.* — On sait que la comédie de

Molière, *le Sicilien, ou l'Amour peintre,* arrangée par Stop, et mise en musique par Wekerlin, vient d'être reçue à l'Opéra-Comique.

Ce n'est pas la première fois que cette pièce est mise en musique. M. Sauzay, l'éminent professeur de violon du Conservatoire, a écrit une partition du *Sicilien,* qui a été exécutée, il y a quelques années, chez la duchesse d'Haussonville.

De son côté, M. Justin Cadaux, mort depuis plusieurs années, avait présenté à la direction de l'Opéra-Comique un *Sicilien,* qui doit être resté dans les cartons de ce théâtre.

Enfin, Victorin Joncières fit représenter, en 1859, à l'École lyrique de la rue de la Tour-d'Auvergne, *le Sicilien, ou l'Amour peintre,* opéra-comique en un acte et deux tableaux, d'après la comédie de Molière. C'était son premier essai dans la carrière de compositeur dramatique.

Le Théâtre au Cambodge. — Un journaliste qui a accompagné M. Paul Bert au Cambodge nous donne l'analyse suivante d'une pièce qu'on y a représentée en l'honneur de notre résident général.

ACTE PREMIER. — La reine met au monde un enfant à la tête de bois. Stupéfaction du roi, reproches.

ACTE DEUXIÈME. — L'enfant a grandi : il fait la cour à la fille d'un autre roi, et la séduit, avec l'aide d'une baguette

magique constellée de diamants. Le roi refuse de l'agréer pour gendre, la reine intercède : c'est le sujet d'une explication conjugale, où la reine trépigne d'abord et finit par rosser le roi.

ACTE TROISIÈME. — Le roi, convaincu de la sorte, donne son libre consentement. Alors la tête noire du jeune homme tombe et l'on assiste aux noces du Prince charmant.

On voit que c'est bien simple ; mais ce n'est pas plus bête, après tout, que beaucoup de nos féeries.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Dans le monde :

« Quelle charmante femme que cette Mme Z...!

— Exquise, adorable ! Il y a à peine une heure que je la connais, et j'ai déjà envie d'en faire une amie d'enfance. » (*Voltaire.*)

Encore dans le monde :

« Madame, vous êtes certainement la plus jolie du bal.

— Mauvais flatteur que vous êtes ! Si votre compliment était vrai, est-ce que vous pensez que je m'en contenterais ? »

Chez le médecin.

« Docteur, je travaille comme un bœuf, je mange comme un loup, je suis fatigué comme un chien, je dors comme un loir. »

Le docteur, avec bonhomie :

« Moi, dans ce cas-là, j'irais voir un vétérinaire ! »

Une amie complaisante vient narrer à Mme X... que son mari court la pretentaine.

« Ah ! bah ! répond celle-ci, le pauvre homme ! il déterre sa vie de garçon ! » (*Rappel.*)

Fragment de dialogue entendu à l'Eden :

Un promeneur. — Madame est seule?

Une promeneuse. — Cela dépend de vous, Monsieur. (*Gil Blas.*)

PETITE GAZETTE. — Depuis le 7 juin nous avons trois nouveaux cardinaux, MM. Bernadou, Langénieux et Place, archevêques de Sens, de Reims et de Rennes. Le président de la République leur a remis la barrette en cérémonie solennelle le 18 juin, au palais de l'Elysée.

— La famille de Regnier, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française, vient d'offrir à ce théâtre, pour le foyer de ses artistes, un portrait de l'éminent comédien, peint par M. Elie Delaunay.

— Le 9 juin a eu lieu à Swansea (Angleterre), devant le vice-consul de France, le mariage de Mme Adelina Patti, épouse divorcée du marquis de Caux, avec le ténor Nicolas, dit Nicolini, également divorcé. M. Francis Magnard, rédacteur en chef du *Figaro*, était l'un des témoins de la nouvelle remariée.

NÉCROLOGIE. — Le 11 juin est mort, à Paris, M. Laurent Pichat, sénateur inamovible, qui a été longtemps jour-

naliste, et même poète et romancier, avant d'entrer dans la politique. Né le 12 juillet 1823, il laisse une fille qui est mariée à M. Risler, frère de Mme Jules Ferry, et une nièce, Mlle Beaujean, qui a épousé M. Hovelacque, président du Conseil municipal.

— Le même jour est mort, à l'âge de cinquante-sept ans, M. Paul Boiteau, maître des requêtes au Conseil d'Etat et collaborateur du *Journal des Débats*. Pendant le siège il avait donné au *Temps* des chroniques très remarquées. On lui doit aussi des travaux critiques sur Béranger.

— 12 juin. Mort du célèbre écrivain dramatique russe Alexandre Ostrowski, directeur du théâtre impérial de Moscou. Depuis quarante ans qu'il écrivait pour le théâtre, Ostrowski avait donné plus de cinquante pièces dont plusieurs ont eu des succès populaires très prolongés. Il avait soixante-trois ans.

— 21. Mort du spirite Daniel Dunglas Home, dont la réputation était universelle. Né en Ecosse, il avait eu, dès son enfance, les plus étranges visions; à l'âge de trois ans déjà, il voyait mourir une cousine à trente lieues de distance. A neuf ans, il faisait le voyage d'Amérique, d'où il revint en Italie, où la population de Florence, le prenant pour un sorcier, faillit l'écharper. On n'a pas oublié les fameuses séances de spiritisme données par Home aux Tuileries, devant l'empereur, et à Saint-Pétersbourg, devant le tzar. Quoi que l'on puisse penser du spiritisme et de ses prodiges, il faut reconnaître que les savants les plus sceptiques n'ont jamais réussi à expliquer les phénomènes produits par M. Home, sans admettre l'existence d'une force psychique.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

1129 — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



Gazette anecdotique, littéraire, artistique et bibliographique

